e ANNÉE Nº 144 1er SEPTEMBRE 1925

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

PARIS
3, rue de Grenelle (6e) — Tél. : Fleurus 12-27
FRANCE : 4.25 = *LE NUMÉRO* = *ÉTRANGER* : 4.75



BULLETIN MENSUEL DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Dans cette liste sont indiqués, chaque mois, les ouvrages qui, à divers titres, nous paraissent dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles. Un bulletin beaucoup plus complet est envoyé régulièrement et gratuitement à quiconque en fait la demande.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

1. ALAIN. Jeanne d'Arc. .. .. 3 fr.
2. ARDEL. L'Imprudente aventure. 7.50
3. ARNAC. 83 centimètres d'aventures. Prix .. .. 10 fr.
4. P. BOUCHARDON. Le crime du château de Bitremont.. .. .. .. 7.50
5. CAMI. Les exploits galants du baron de Crac 7.50
6. P. CHAMPION. Le Roi René écrivain. Prix .. .. 25 fr.
7. A. CHEVRILLON. Derniers reflets à l'Occident. 7.50
8. M. DEKOBRA. Grain d'Cachou. 7.50
9. F. DELHORBE. Une saison chez les femmes .. .. 7 fr.
10. F. DUHOURCAU. La Demi-morte. 6.75
11. L. DUMUR. La Croix-Rouge et la Croix Blanche. 7.50
12. DE LA FOUCHARDIÈRE. Au pays des chameaux. 7.50
13. FRANC-NOHAIN. Le Cabinet de lecture, 2e série 7.50
14. GALTIER-BOISSIÈRE. La bonne vie. 7.50
15. R. HESSE et L. NASTORG. Leur manière. 7.50
16. Histoires Gasconnes 7.50
17. M. JADE. Le masque du génie . 7.50
18. G. KAHN. L'aube enamourée.. 7.50
19. P. LOTI. Journal intime.. .. 6.75
20. C. MARBO. Le Perroquet bleu. 7.50
21. Mémoires de Radiolo 7.50
22. P. MILLE. Le Diable au Sahara. 7.50
23. H. POURRAT. A la belle Bergère. 7.50
24. R. PUAUX. La grande Vague.. 7.50
25. R. RADIGUET. Les Joues en Feu. 7.50
26. E. REY) De l'Amour. 7.50
27. G. RIVOLLET. Les trois Grâces. 7.50
28. I. SANDY. L'Homme et la Sauvageonne. Prix 7.50
29. R. SIEGFRIED. Lettres et Discours sur les Passions .. .. 15 fr.
30. C. STERNHEIM. Napoléon .. 12 fr.
31. A. DE TARDE. Allegra ou le Clos des Loisirs 7.95
32. M. TINAYRE. Un drame de famille. Prix 7.50
33. L. TREICH. Histoire de vacances. 5 fr.
34. R. DE LA VAISSIÈRE. Labyrinthes. 5 fr.
35. O. WILDE. Théâtre à lire .. 15 fr.
36. S. YOUCHKIEVITCH. Dans la Peur. 7.50

PHILOSOPHIE — SCIENCES — POLITIQUE — DOCUMENTATION

37. P. M. BONDOIS. Le Maréchal de Bassompierre .. .. 20 fr.
38. G. JEAN-AUBRY. La Musique et les Nations. .. .. 10 fr.
39. J. DE MARLIAVE. Les Quatuors de Beethoven .. .. 30 fr.
40. L. THOMAS. Le Sauvetage du Franc. Prix. .. .. 30 fr.
41. G. VALOIS. L'Etat, les Finances et la Monnaie .. .. 25 fr.

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

42. DEMOSTHÈNE. Harangues, tome II, texte traduit par M. CROISET. 20 fr.
43. ESCHYLE. Tome III : L'Orestie, texte traduit par P. MAZON.. .. 20 fr.
44. C. HUART. La Perse antique et la civilisation iranienne.. .. .. 20 fr.
45. H. DE RÉGNIER. Œuvres, tome V. Prix. .. .. 18 fr.
46. TACITE. Annales. Tome III, texte traduit par H. GOELZER .. .. 16 fr.
47. A. TCHEKHOV. Théâtre, tome III. 9 fr.
48. J. TELLIER. Œuvres complètes, tome II. Prix . .. . 15 fr.
49. VIRGILE. Tome I : Bucoliques, texte traduit par H. GOELZER. .. 9 fr.

VOIR CI-APRÈS LE BULLETIN DE COMMANDE

RÉIMPRESSIONS

50. ROBERT-ROBERT. Le Guide du Gourmand .. .. 10 fr.

51. A. SAVIGNON. Filles de la pluie. 7

52. A. SUARÈS. Sur la Vie, tome I. 9

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

53. M. J. BALLOT. La Céramique française. Prix .. .. 90 fr.

54. CH. BESNARD. L'Art décoratif moderne et les Industries d'art contemporaines. Prix.. .. .. 10 fr.

55. M. BOISSARD. Madame Cantili. 112 fr.

56. GÉO CHARLES. Jeux Olympiques. Prix. .. .. 10 fr.

57. G. DUHAMEL. Suite Hollandaise, ill. par G. PINTA .. .. .. 60 fr.

58. P. FORT. Ile de France.. .. 35 fr.

59. A. FRANCE. La Comédie de celui qui épousa une femme muette, ill. par G. DELAW .. .. 112 fr.

60. G. GROSLIER. La Sculpture khmère ancienne. .. .. 60 fr.

61. P. LECLÈRE. Venise, seuil des ea avec 11 aquarelles de VAN DON Prix 350

62. A. MARIE. Le peintre poète l Boulanger 50

63. A. MAUROIS. Les Silences du Colo Bramble. 35

64. M. MIGEON. L'Art chinois .. 90

65. L. MONOD. Le Prix des Estampes ciennes et modernes 30

66. Poésies de MUSSET 35

67. F. PONCETTON. Les Erotiques Japona 100 planches 1650

68. P. REVERDY. Ecumes de la Mer. 10

69. VILLIERS DE L'ISLE ADAM. Con Cruels, ill. par VIGOUREUX. 250

70. VOLTAIRE. L'Homme aux quara écus, ill. par J. HÉMARD .. 165

BULLETIN DE COMMANDE

FRAIS DE PORT EN SUS POUR TOUS LES VOLUMES

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint — par débit de mon compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RENSEIGNEMEN BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ....

....

....

....

NOM .... Signature :

ADRESSE ....

....

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour cela suffit d'avoir un compte-courant. — (2) Rayer les indications inutiles.

(9)

nrf **NOUVEAUTÉS**

LUC DURTAIN

CONQUÊTES DU MONDE

MA KIMBELL

ROMAN

UN VOL. IN-16 DOUBLE-COURONNE **7.50**

EXTRAITS DE PRESSE (*suite*)

Simple récit d'un voyage en motocyclette sur la côte dite d'Azur, où le vrai et viva personnage, rendu avec un admirable sens de l'expression motrice, c'est le comple de chair, de métal, de mouvement, de poussière et de bruit qu'est l'homme sur machine. A. THIBAUDET, *Europe Nouvelle*, 11 juillet 192

Peu de romans contemporains prouvent une pareille impression de santé, de rapidi et d'aisance... Depuis les pages fameuses des *Copains*, consacrés par Jules Romains, dire la volupté d'une promenade à bicyclette, jamais on n'avait décrit avec un lyrism aussi intense la sensation de la route avalée, du paysage annexé, la joie brutale saine de l'élan vers l'horizon, de la vie décuplée en fuite à travers le vent.
LUC DURTAIN peut poursuivre, et nous attendons de lui encore bien des œuvre riches et amples à l'égal de celle-ci : la série des romans dont *MA KIMBELL* fa partie ajoutera à l'histoire des lettres françaises.
EMMANUEL BUENZOD, *Gazette de Lausanne*, 22 juin 192

Je n'ai pas besoin de recommander ce livre aux sportifs ; ils se l'arracheront : ils trouveront même des recettes de « dépannage » fort minutieuses. Je le recommand aux gourmets, qui y trouveront la recette de l'aïoli ; aux philosophes, qui le méditeron avec fruit ; aux touristes, car ils y verront quelques itinéraires provençaux à éviter quelques hôtels à fréquenter ; aux hommes de lettres, car ils y apprendront que la v est sur les routes et non à l'ombre des bibliothèques.
GUY LAVAUD, *Dépêche de Brest*, 15 juin 192

Ce livre est toute joie et toute santé... Après avoir lu *MA KIMBELL*, on se ser plus vivant et plus heureux d'exister.
ALAIN LEMIÈRE, *La Gazette du Franc*, 6-6-2

Les séductions de ce livre sont complexes : mélange d'odeur de pins, de fleurs, d cuisine provençale, de graisse et d'essence, sans négliger les parfums discrets d'u histoire d'amour. HENRI CABRILLAC, *L'Ane d'or*, juin 192

L'excellent écrivain qu'est l'auteur a su merveilleusement y unir dans une parfai harmonie le goût et la mesure classiques aux procédés des novateurs tentant de réa liser un art moderne qui serait celui du mouvement... Il sait, dans le tourbillonne ment et la vitesse, placer la ligne immuable et caractéristique, la tache de couleur, l volume qui se modifie sans cesse, l'objet, arbre ou maison qui fuit, et composer u ensemble harmonieux, indécis et fort... Il y a vraiment là une figure d'art nouvelle e dont il faut louer l'auteur d'avoir gravé les traits.
A lire. LES TREIZE, *Intransigeant*, 27 juillet 1925

LUC DURTAIN, puissant romancier de *Douze Cent Mille* et de *La Source Rouge*, e poursuivant la vaste synthèse entreprise depuis 1922 dans ses *Conquêtes du Monde*, été naturellement amené à célébrer, sur un mode romancé et philosophique, la tech nique et la volupté du sport. Il y avait, semble-t-il, quelque droit.
JEAN FANNIUS, *Les Nouvelles*, 5 juin 1925

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

nrf **NOUVEAUTÉS**

ANDRÉ BEUCLER

LA VILLE ANONYME

ROMAN

Un volume in-16 double-couronne **7.50**

EXTRAITS DE PRESSE

Le premier roman de M. ANDRÉ BEUCLER... une des révélations littéraires de l'année. EDMOND JALOUX, *Les Nouvelles Littéraires*, 25-4-25.

Je suis sûr que *LA VILLE ANONYME* sera remarquée, pour tout le talent qui y a été dépensé. J.-J. VAN DOOREN, *Midi*, 28-6-25.

LA VILLE ANONYME nous révèle un extraordinaire tempéramment de rêveur, selon Rimbaud, on dirait aujourd'hui, de visionnaire, et d'écrivain, ou bien d'observateur qui transpose sur des plans inattendus... A lire les dernières pages du livre où l'intelligence a bien voulu céder le pas au sentiment, on se persuade encore mieux de la place de choix que pourrait occuper demain, dans les lettres françaises, cet écrivain de vingt-sept ans.
PIERRE BONARDI, *L'Ere Noevelle*, 17-7-25.

Je suis persuadé que les livres ultérieurs de cet écrivain achèveront de mûrir l'incontestable talent qui se fait jour en cet ouvrage initial... enregistrons avec plaisir la venue de M. ANDRE BEUCLER qui, dès ce premier ouvrage d'ailleurs, s'affirme un écrivain du plus rare et du plus original mérite.
GEORGES PETIT, *La Revue Nouvelle*, 15-7-25.

Le moins qu'on puisse dire du roman de M. ANDRÉ BEUCLER, c'est qu'il est bouillonnant d'idées et d'aperçus curieux sur les hommes et les choses... sous son caractère d'observateur joliment narquois, ne dissimule-t-il pas un moraliste très maître de ses sensations et qui n'ignore pas l'art de jongler avec son imagination, laquelle d'ailleurs est fertile. M. André Beucler sait écrire et nul ne s'entend mieux à juxtaposer des mots dont l'ensemble constitue, parfois, une belle et puissante harmonie. MARC VARENNE, *La Renaissance politique*, 4-7-25.

Il est plein des plus originales intuitions. Cette œuvre révèle un tempérament.
LOUIS PAYEN, *La Presse*, 2-7-25.

C'est un des plus étonnants montreurs d'images que nous ait donné la génération d'après guerre. ROBERT BURNAND, *L'Avenir*, 26-7-25.

Voici le premier roman de M. ANDRÉ BEUCLER et c'est déjà une œuvre qui ne peut passer inaperçue et retient l'attention par sa forme autant que par son sujet. Le pittoresque qu'on peut y trouver n'y est pas superficiel, il dénote chez l'auteur de belles qualités et une imagination originale. Les images sont nombreuses, mais toujours imprévues, précieuses et précises souvent, jamais banales.
Comœdia, 30-7-25.

Il y a chez M. ANDRÉ BEUCLER les éléments d'un écrivain de premier ordre... Il y a dans *LA VILLE ANONYME* assez d'originalité, de puissance d'évocation, d'humour et de poésie pour attirer l'attention des lettrés et justifier leur sympathie... On y trouvera de-ci, de-là, des évocations magistrales, entre autres, une sorte de vision foudroyante de l'Europe telle qu'elle doit apparaître au conducteur d'une locomotive qui s'en irait de Vladivostok à l'Ile de France (page 85)... la description du chaos que représente le petit groupe d'êtres au fond d'un coin perdu est d'une telle force qu'elle en est inoubliable.
EDMOND JALOUX, *Les Nouvelles Littéraires*, 4-7-25.

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE — 12e Année
Directeur : JACQUES RIVIÈRE (1919-1925)
Directeur : GASTON GALLIMARD — Rédacteur en chef : JEAN PAULHAN
PARAIT LE 1er DE CHAQUE MOIS

FENÊTRE

D'une lune poudroyante
Si nul rideau ne pressent
A sa blancheur ondoyante
Même le fantôme absent,

Plus encor, ni confondue
Dans le chemin volatil
Qui la dissipe rendue
Au sylphe le plus subtil,

Pas une lampe à la chambre
Ouverte sur la tiédeur
D'un dernier jour de septembre
Et sa nocturne splendeur,

Ne laisse cette fenêtre,
Royaume silencieux,
Sauf elle seule renaître
De l'apparence des cieux.

Ainsi, toute devenue,
Par un échange si pur,
La ressemblance ingénue
D'un vague et suprême azur,

Une tardive croisée
Où va le jardin confus
Glisser la pointe apaisée
De ses vestiges touffus,

Tu doutes si le mirage
Qu'elle emprunte au firmament
En recule davantage
L'impondérable élément,

Ou, comme un obscur abîme
Qui jusqu'à toi descendrait,
S'il te verse par la cime
Son crépuscule secret.

La moindre branche de treille,
Soit la feuille du figuier,
Que ta complaisante oreille
Peuple d'un bois familier,

Quelque prestige ou murmure,
Quelque insensible dessein,
Que leur diverse ramure
Semble agiter dans son sein,

Languissamment déjà prête
A se gonfler de désir,
Flotte immobile, et s'arrête
Au rêve d'un vain soupir,

Sans appui ni différence,
Fût-ce l'espace léger
Que l'ombreuse transparence
Incline à lui partager.

Ether où d'aucun sillage
La trace ne me conduit ;
Brise dormante, feuillage
Qui bois la profonde nuit ;

De l'universelle essence,
Silence, toi qui n'es plus
Que l'intime connaissance
Dévoilée aux seuls élus,

Et le bonheur où le monde
Repose et goûte sans fin,
Comme la mer sur son onde,
Un équilibre divin ;

Est-ce le printemps, l'automne,
Ou le plus suave été,
Qui ce soir vous abandonne
A votre sérénité ;

Sinon plutôt, rassurée
Contre toute inclinaison,
L'unique et même durée
D'une immortelle saison,

Où l'âme enfin, suspendue
Au dialogue muet
De l'ineffable étendue,
N'exprime plus de souhait,

Et, tout à l'heure enfouie
Dans son mystère charnel,
Se disperse évanouie
Jusqu'au gouffre originel ?

FRANÇOIS-PAUL ALIBERT

LES AVENTURES DE MIROUMIR

A Francisco de Cossio.

« Celui que vous voyez devant vous n'a pas toujours été l'homme timide et disgracieusement vêtu qui se tait et s'efface au coin de table où vous l'avez relégué. J'ai été roi d'un illustre peuple, j'ai été l'amant d'une sultane, j'ai vécu les heures les plus étranges et les plus lointaines qu'on puisse trouver au fond d'une vie d'homme.

Mes parents... Je ne me rappelle plus grand'chose. Je revois une grande pièce presque vide, noire, avec des poutres au plafond. Ma mère est dans un coin, près du berceau de mon petit frère. Un homme entre, enveloppé d'une longue pélerine, la barbe grise, blanche, sale. Il s'assied. Il demande à boire. Ma mère pleure. « Allez-vous en, dit-elle. Au nom du ciel, allez-vous en ! » Je n'ai jamais su ce que signifiait cette scène.

Lorsque j'eus douze ans, on me plaça à la ville voisine, chez un maître tonnelier qui battait ses apprentis et les nourrissait mal. Puis je partis avec deux compagnons. Nous allions de ville en ville. Je me vois marchant tout droit dans une grande rue blanche, les yeux fixés sur le tonneau qui roulait devant nous, monotone et pesant. Plusieurs années passèrent ainsi.

Quel coup au cœur la première fois que je vis un port ! Quel horizon tout à coup s'épanouissait à mes yeux ! Quelle fraîcheur subite et vivifiante ! Ma résolution était prise : je m'enrôlai à bord du premier voilier venu.

Je m'élançai avec toute la confiance et toute l'allégresse

de mon âge vers mes camarades, mousses et matelots, vers mes chefs qui me paraissaient des hommes rudes et bons comme certains hommes qu'on voit dans les livres. J'imaginais que je serais adopté de suite. Je ne voulus même pas m'apercevoir, les premiers jours, de la froideur et de la défiance que l'on me marquait. Et les farces que l'on commença à me jouer, je ne manquai pas d'en rire. Je faisais mon devoir, plus que mon devoir, avec un besoin délirant de me donner tout entier, de me sacrifier s'il en était besoin. Pourtant, au bout de quelques jours passés en pleine mer sous un ciel perpétuellement vide, dans ce monde hostile, je me pris à avoir peur. L'aspect du navire avait d'ailleurs complètement changé. Il voguait la nuit, tous feux éteints ; le pilote et le capitaine semblaient toujours sur le qui-vive, comme devant un danger toujours présent. L'équipage devenait de plus en plus silencieux et sournois. Je compris alors l'imprudence que j'avais commise en m'embarquant sur un navire dont je ne connaissais pas la destination, dont j'ignorais à quel étrange commerce il pouvait bien se livrer. Je me repliai sur moi-même et passai mes heures de repos à lire dans un coin des livres de leçons de choses. Un jour, je vis venir trois ou quatre de mes camarades qui, après avoir tenu un long conciliabule, semblaient s'être armés à mon sujet d'une résolution définitive et sombre. Fatigués de me voir si sage, si heureux et si innocent, ils avaient décidé de se débarrasser de moi. Je me vis empoigné, suspendu dans les airs, et je retombai dans un maigre petit canot, seul, en pleine mer. Le navire, inaccessible, s'effaça dans le brouillard.

Je me mis à pleurer de toutes mes forces et à me lamenter sur mon horrible situation. Je criai, j'appelai. Devant mes yeux brouillés de larmes, le ciel et la mer disparaissaient. Je maudis mes bourreaux, j'invoquai Dieu, tous les saints, ma mère, mon destin. Je ne sais combien de temps dura ce désespoir. Enfin je vis que la nuit s'était complètement fermée autour de moi. D'innombrables étoiles brillaient, pro-

fondes. Je frissonnai, je regardai et tâtai les choses. Les misérables, dans un dernier mouvement d'humanité, avaient mis dans le canot une couverture et quelques vivres. Je fis de ces provisions plusieurs parts de façon à les faire durer cinq jours. Un peu d'espoir me revenait. Je me confiai au Seigneur et cherchai à m'endormir. Ma vie me parut tout d'un coup la chose la plus simple du monde. Je n'avais qu'à me laisser aller au hasard, sur cette mer berceuse et inconnue. Je passerais mes jours à scruter l'horizon, mes nuits à dormir. Et si, au bout des cinq jours que je m'étais fixés, rien n'apparaissait, je n'avais qu'à me jeter à la mer pour m'éviter l'horreur de mourir de faim. Aucun effort ne m'était permis, ma volonté n'avait rien à faire dans cette aventure. Il ne me restait plus qu'à courir ma chance. C'est ainsi que passèrent deux jours et deux nuits. La mer, heureusement, était calme. Mon esprit, complètement engourdi, flottait dans un éblouissement immobile et solennel. Mais le second jour, je ne sais quel réveil me saisit, m'angoissa éperdument. Je ne pouvais plus me résoudre au dilemne que je m'étais proposé. Mes vivres s'épuisaient. Le jour terrible approchait, se faisait réel. Et je hurlai désespérément.

Je décidai de reculer l'issue fatale en me rationnant d'une façon plus rigoureuse. Puisque je ne bougeais pas, je n'avais pas besoin de prendre grande nourriture. Il me suffisait de manger quelque bouchée dès que je me sentirais près de défaillir. J'ignore combien de temps passa. J'étais allongé dans ma barque, les yeux fixés sur le flot et le ciel. De temps à autre je me soulevais sur le coude pour inspecter les autres horizons. Mes tempes battaient régulièrement, et je me complaisais à les écouter. Lorsque ce battement changeait de rythme, devenait trop violent ou, au contraire, s'amortissait en une sorte de rumeur sourde et continue, et que je sentais mes yeux se voiler, je portais un biscuit à mes lèvres et j'avalais une gorgée de rhum. C'étaient en effet la seule boisson et la seule nourriture que l'on

m'avait laissées. Et j'examinais le paquet de biscuits et le flacon de rhum qui diminuaient et s'en allaient avec ma vie.

Il y eut une longue nuit noire, qui s'allongea et que le jour n'arrivait pas à percer. Les flots s'agitèrent. Un vent léger commença à courir sur moi, me pénétrant jusqu'aux os et comme cherchant à me saisir et à m'emporter. « Cette fois, pensai-je, c'est fini. » Et ce fut ma dernière pensée. J'eus un rêve tumultueux et terrible. Quand j'ouvris les yeux, je me retrouvai sur des rochers, couvert d'eau et de sang. Je gagnai la côte. J'étais sauvé.

Je marchai sur des rochers, j'atteignis une grande plage rouge. Je vis quelques plantes à formes d'animaux. Un soleil merveilleux brillait. Il faisait chaud. J'avançai, je pénétrai dans une forêt qui se fit de plus en plus inextricable. A l'aspect de la végétation, j'estimai que je devais être en Afrique. C'était exact. Tout à coup je débouchai dans une clairière et me vis entouré de toute une tribu de nègres qui dansaient et poussaient des hurlements. En un clin d'œil je fus ligoté et jeté sur une natte au fond d'une paillote obscure. Auprès de moi, accroupi en tailleur, une sorte de sorcier tapait mélancoliquement sur un tambour et ne s'interrompait que pour me verser dans la bouche, avec une cuillère en bois étrangement sculptée, une gorgée d'une pâtée chaude et visqueuse, mais qui, dans l'état d'inanition où j'étais, me paraissait le breuvage le plus délicieux du monde.

Un peu de force me revint. « Où suis-je ? demandai-je. — Vous êtes, me répondit le sorcier, vous êtes tombé aux mains de la tribu la plus illustre et la plus vertueuse qui soit. Nos filles sont sages et nos garçons vaillants. — Et que va-t-on faire de moi ? Pourquoi suis-je ici, dans cette paillote obscure, les pieds et poings liés ? — C'est, me répondit le sorcier, que l'on va bientôt vous manger. » Cette réponse ne me surprit point. L'aspect des sauvages qui m'avaient captivé était tel que je n'aurais pu m'attendre à une autre éventualité.

Quelques jours passèrent. Le sorcier venait me rendre visite, me jouer du tambour et me mettre de la pâtée dans la bouche. Un jour pourtant j'attendis en vain sa visite. J'entendais au dehors une vive animation, des cris, des chants. Enfin, vers le soir, le sorcier parut. Il paraissait agité et les flèches qui hérissaient sa chevelure se balançaient tout de travers. « Que se passe-t-il ? lui demandai-je. — La guerre est déclarée, me répondit-il. Nous allons nous battre contre une tribu voisine qui est notre ennemie héréditaire. Mais je ne doute pas de la victoire. — Je vous souhaite bonne chance, lui répondis-je. Pourtant on ne peut jamais être sûr de vaincre. — Nous en sommes sûrs » déclara le sorcier. Je l'interrogeai plus avant : cette confiance n'était basée sur aucun fait réel. Les nègres ont un fond de vanité insupportable et tel qu'ils s'imaginent que, quoi que puisse entreprendre la tribu à laquelle ils appartiennent, ils ont toutes les raisons de l'entreprendre et toutes les chances d'y réussir.

« Eh bien ! non, lui dis-je. Vous ne devez pas être sûrs du succès et votre outrecuidance est une chose navrante. Au moins avez-vous quelques connaissances de stratégie militaire ? — Qu'est-ce que c'est, me répondit-il, que la stratégie militaire ? — C'est une science qui permet à une armée d'avoir les assurances qui vous manquent, c'est l'art de vaincre d'une façon méthodique et certaine. » Le sorcier parut réfléchir. « Monsieur, finit-il par me dire, si vous connaissez cette science et cet art, nous nous en remettons à vous et vous confions notre destinée. Vous assurerez le triomphe de nos armes et nous ne vous mangerons pas. » Il sortit, me laissant le cœur battant d'espoir et l'imagination livrée aux plus folles fantaisies, et revint au bout d'un moment, accompagné de deux autres sauvages encore plus laids que lui. On me délia, je parlai à ces hommes, je fis tant que je leur inspirai confiance. Enfin je me vis libre de mes mouvements, j'étais prêt à vaincre le monde. On me fit passer les troupes en revue, je les divisai

en un centre et deux ailes ; du haut d'un monticule j'étudiai le champ de bataille. Le lendemain matin je dirigeais les opérations. Je fus vainqueur et l'on me nomma roi.

J'eus dix paillotes, quarante et une femmes, et des flèches dorées dans les cheveux. Je me fis aimer de mon peuple. Je lui donnai des lois, j'ouvris des écoles, et je m'ennuyai. Au bout d'un an je réunis le conseil et prononçai le discours suivant :

« Mes amis, je n'étais pas venu chez vous pour être roi. Votre choix m'a fort obligé et je vous en suis reconnaissant, mais j'ai des affaires qui m'appellent ailleurs. Chaque homme ici-bas doit être libre de suivre sa route, et je dois vous prier de me laisser repartir. Croyez que je garderai dans mon cœur le meilleur souvenir des jours passés auprès de vous. » Mon peuple versa des larmes, mais se rendit à mes raisons. Néanmoins, avant de me laisser partir, on me fit cadeau d'un collier de têtes coupées. C'était une chose ignoble, une véritable saleté, mais je ne voulais pas froisser ces braves gens et je me passai le collier autour du cou. Puis je partis.

En traversant une forêt, j'entendis tout à coup un bruit de branches écartées. Une femme, brusquement, se jeta à mes pieds et les arrosa de ses pleurs. Je la relevai, la réconfortai. C'était une jeune et belle négresse. « En quoi puis-je vous servir ? lui demandai-je. Si quelque chose est en mon pouvoir qui vous soit de quelque secours, dites-le moi. — Hélas ! soupira cette infortunée, il n'est rien qui puisse me secourir, car j'ai tout perdu ; mais je sollicite de votre bonté une dernière et bien triste faveur qu'il vous est permis de m'accorder. — Parlez, lui dis-je. — Oh ! s'écria-t-elle, vous êtes le meilleur et le plus noble des étrangers : donnez-moi cette tête que vous portez ici. » Et elle me montra une des têtes du collier. « Je vous les donne toutes ! m'écriai-je en enlevant mon collier. — C'est celle-ci qu'il me faut ! Celle-ci ! criait-elle. — Sans doute la tête d'un être qui vous fut cher ?.... Tenez, tenez.

— C'est, me répondit-elle, c'est celle de mon père. »

Je poursuivis mon voyage et parvins à un rond-point d'où partaient deux grandes routes. Au dire des bornes kilométriques, l'une conduisait à Damas, l'autre à Bagdad. Je choisis cette dernière. Le soleil brillait, haut dans le ciel. Je devinais qu'au bout de ma journée je verrais paraître une grande ville blanche et cuivrée, pleine d'animation et de prières.

Je distinguai bientôt, loin devant moi, un groupe de voyageurs. Je les hélai : ils s'arrêtèrent et je les rejoignis. C'étaient des marchands. « Vous vous rendez sans doute à Bagdad, leur dis-je. Permettez-moi de faire route avec vous. Votre conversation m'égaiera et peut-être la mienne vous intéressera-t-elle. » Ces honnêtes marchands m'accueillirent aimablement. « Quelle est votre profession ? me demandèrent-ils. Sans doute allez-vous à la ville pour affaires ? — Non, leur répondis-je, vous voyez devant vous un homme sans profession. — Et laquelle exerciez-vous au lieu d'où vous venez ? — J'étais roi » leur dis-je. Ils se regardèrent entre eux et la conversation tomba.

« Ceci, pensai-je, ne présume rien de bon. » En vain, j'essayai de gagner la confiance de mes compagnons. Ils me répondaient d'une façon courtoise, mais brève, et conversaient tout bas entre eux. Nous fûmes bientôt aux portes de Bagdad. Je vis l'un des marchands se diriger vers les soldats qui gardaient l'entrée et me désigner du doigt. Je fus immédiatement garrotté. Et c'est couvert de chaînes que je fis mon entrée à Bagdad. Les marchands m'avaient pris pour un fou dangereux.

Une foule criarde se pressait dans les rues. Les muezzins chantaient. Un soleil rouge flottait parmi les fruits et les tapis. Dans les murs blancs, des portes s'ouvraient sur des orangers et des jets d'eau. Mais il me fallait marcher, les mains liées dans le dos, la tête basse, sous les coups de pique d'un peloton d'archers. Tout à coup une grande rumeur éclate, la foule s'écarte, un cortège s'avance à grands

fracas de fifres et de tambours. Un cavalier monté sur un cheval étincelant disperse toute cette cohue, trente esclaves portent une litière : c'est la sultane favorite qui se rend à la mosquée, bien sûr. Les rideaux de la litière s'écartent. Et voilà que les soldats me délient. Je suis entraîné par un mouvement inexprimable et délicieux. Je m'évanouis.

La sultane a demandé ce qu'était le captif qu'on entraînait ainsi. Mon histoire l'a touchée. Elle a exigé ma grâce. Je marche à sa suite parmi les filles d'honneur et les eunuques. Nous arrivons à la mosquée ; le cœur débordant de reconnaissance, je baise les dalles saintes. Puis on m'emmène au palais.

Ce que j'aurais à vous dire à présent est indicible. Des nuits molles de lune sont demeurées en moi, mais ce serait les profaner qu'essayer de les faire revivre parmi vous. J'ai laissé là-bas un compagnon qui partage avec moi ces secrets. O Stephens, te rappelles-tu ces heures passées ensemble avant les heures profondes de la nuit ? Nous buvions du café, nous fumions lentement. Nos regards ne se détachaient pas du sablier posé à terre, devant nous, entre une lampe et un brûle-parfum. Mon cœur battait, attendant le moment terrible où défaillant de bonheur, je descendais les premières marches du souterrain qui me conduisait au sérail. Tu baissais une lanterne sourde pour éclairer mes pas et tes yeux m'accompagnaient comme des chauves-souris.

Un jour, dans les bazars, nous avons rencontré un étranger dont le nom comportait tant de k que je l'ai oublié. Il jouait merveilleusement de la guitare pour les yeux bleus d'une fille qui avait de bien beaux bras et de beaux bracelets. Mais les bras et les bracelets de ma sultane... Laissez-moi.

Je vous parle de nuits fortes, électriques et chaudes. Ces nuits-là, lorsque je pissais dans le grand canal, sous un pont d'une seule arche, une ivresse divine m'enveloppait la tête, une musique, une extase. J'étais quelque chose comme

une étoile, une étoile de la nuit, de celles que l'on va cueillir lorsqu'on est très courageux, pour en fleurir un diadème.

Puis il me fallut fuir la colère du sultan. Que les larmes de ma sultane étaient délicieuses à boire ! Que ses adieux furent déchirants ! Quelle sollicitude elle me témoigna ! Et ces yeux, cette bouche entr'ouverte qui me prouvaient tant d'abandon, de douleur, une si troublante frénésie ! Bref, elle me fit cadeau d'une ceinture garnie de piastres et je vécus trois mois caché dans l'échoppe d'un cordonnier. Stephens venait m'y voir : il m'apportait des journaux illustrés, le cher garçon ! Il ne savait qu'inventer pour me distraire. Mais il nous fallait être prudents.

Du fond de l'arrière-boutique, dans le carré de la lumière de la porte à claire-voie, je regardais la rue, son silence à l'heure des repas, son animation des matins et des après-midis, et la fièvre où elle se berçait le soir, parmi les cris des enfants libres et les discordances des flûtes et des accordéons. Juste en face de l'échoppe, un bazar étalait, sous des stores bigarrés, ses vitrines de jouets, de narghilés, de soieries. C'était le plus grand bazar de Bagdad : le bazar de l'Hôtel de Ville. Et puis je m'amusais à voir le cordonnier recevoir ses clients, je suivais passionnément les marchandages, je perfectionnais ma connaissance de la langue arabe. Le bon cordonnier racontait à ses clients et à ses voisins que j'étais un sien parent, simple d'esprit, dont il avait accepté la charge, et il se frappait le front d'un air apitoyé. Les gens, voyant mes regards attentifs, ne pouvaient le croire : « Est-ce possible ? s'écriaient-ils. Allah nous protège ! » Et les femmes se détournaient en faisant le signe de la croix.

La nuit, je tournais mon esprit de l'autre côté de la demeure, vers la cour intérieure que visitait la lune. Un oiseau venait me voir aussi : une nuit, il m'avait réveillé, m'appelant par mon nom. Et depuis, les liens de l'amitié la plus sûre et la plus délicate s'étaient établis entre nous.

Il revenait toutes les nuits, à la même heure, se posait sur une branche d'oranger et commençait par me raconter sa journée. Puis la conversation s'élargissait : il m'entretenait de ses projets de voyage, des pays qu'on lui avait décrits et qu'il comptait conquérir. Son œil malicieux me troublait jusqu'au fond du cœur. Oiseau unique ! Il a été, avec Stephens et le cordonnier arabe, la meilleure amitié de ma vie.

Je veux vous parler encore de Stephens. Vous direz peut-être que je divague et que je me répète. Mais ce temps passé au fond de cette échoppe a été si intime pour moi, si monotone et si profond que je n'y pense jamais sans une complaisance infinie. Il faut que je m'appesantisse sur tous les détails, il faut que je vous communique le charme de cette solitude, le soleil de ces journées, la douceur de ces nuits.

Quelle joie lorsque Stephens apparaissait ! Que j'aimais le voir, grand, bien découplé, souple et vivant, avec ses leggins jaunes, son costume de sport, sa casquette à carreaux, cet air noble et héroïque qui ne le quittait en aucune circonstance, cette façon de promener, partout sur la terre, sa confiance, son indomptable et animale tranquillité ! Et puis il représentait pour moi l'amour de ma sultane, il était pour moi aussi évocateur qu'un parfum.

Néanmoins cette situation ne pouvait s'éterniser, malgré certains traits d'éternité qui étaient en elle. Mais l'homme est un sot, qui ne sait pas profiter de l'éternité. Je me déguisai en mendiant et tentai de sortir de la ville. Ma tête avait été mise à prix. Toutes les portes de la ville étaient étroitement surveillées. Je me mêlai à une foule de pèlerins et pus sortir. Cependant un officier avait examiné nos sacs ; il avait même tiré la barbe à l'un de nous. S'il avait tiré la mienne, qui était fausse, j'étais perdu. Mais je passai, et me voilà parti pour la Mecque avec une bande de pouilleux.

Ces gens se disputaient, se battaient, chantaient des cantiques et des chansons obscènes. Parfois l'un d'eux se met-

tait à tourner sur lui-même en hurlant et finissait par tomber dans la poussière, tandis que la caravane s'éloignait. J'usai de ce stratagème afin d'échapper à une si désagréable compagnie. Un jour, au coucher du soleil, je feignis un ravissement et m'effondrai au bord de la route : les yeux mi-clos, je vis toute cette tourbe disparaître lentement dans la direction dorée de la ville sainte.

C'est ici que se place la plus extraordinaire de mes aventures. Ici je requiers toute votre attention, toute votre sympathie. Ce que j'ai à vous raconter n'est pas une histoire pour enfants. Mais c'est peut-être un conte de fées.

J'allais sur la route. J'étais seul. Je rêvais. Et voici qu'une merveilleuse demeure se présenta à mes yeux.

Des anges s'ouvrirent devant moi, cependant qu'une musique légère et faite d'une suite de tourbillons brefs résonnait dans l'air. Je sentais mes paupières se fondre, mes yeux picoter comme si des fleurs les battaient : c'étaient sans doute des larmes qui voulaient sortir. Je me trouvai dans un jardin harmonieusement dessiné. Les ombres des hommes les plus sages de l'histoire conversaient avec moi et, d'un geste amical de leurs larges manches, me désignaient la beauté des fruits dont ils se nourrissaient. « C'est ici, me disait une voix, le château de la liberté. » Et dans le ciel, de grandes lettres lumineuses traçaient cette devise inventée par le meilleur et le plus divin des hommes de tous les temps : *Fais ce que veux*.

Je faisais ce que je voulais. Je voulais lever la main droite et je la levais ; marcher et je marchais ; m'arrêter et je m'arrêtais ; me taire, manger, boire, dormir : je me taisais, je mangeais, je buvais et un sommeil plein de murmures m'emportait. Rêvais-je de faire l'amour ? Les plus nobles filles de la terre descendaient vers moi, comme ces femmes acrobates vêtues de maillots collants qu'on voit, dans les cirques, défiler sur la piste, évoluer miraculeusement au trapèze et aux anneaux et s'enfoncer une à une dans votre regard, dans votre chair, dans votre souvenir. Je me

retrouvais couché dans un hamac, fumant de véritables havanes, baigné de vapeur, entouré d'amis qui préparaient des orangeades glacées en disant des choses justes, sincères et affectueuses. Je ne sais combien de temps je restai dans ce séjour, mais je pleure encore à l'idée qu'il existe certainement et que je l'ai perdu.

Les jours qui suivirent furent affreux. Je tombai dans une ville noire, dans un monde usinier, charbonneux, grinçant et fermé. J'étais employé dans des docks, je contrôlais l'entrée et la sortie des marchandises. C'était une ville semblable à celle où je m'étais embarqué. La même peut-être. Mon patron était un gros homme à monocle, toujours saoul de whisky. Au bout de quelques années de travail, je devins son compagnon de débauche. Nous roulions la nuit de taverne en taverne. J'avais toujours sur moi la ceinture de ma sultane, mais vide. Une nuit, le tenancier d'une fumerie d'opium nous flanqua à la porte. Pour nous venger, nous mîmes le feu à son établissement. Je fus condamné aux travaux forcés.

Je tressai des corbeilles pendant des jours et des jours au fond d'une salle obscure et qui sentait l'acétylène. Je devais être beau à voir avec ma tête passée au papier de verre et mon menton mal rasé. Je finis par souffrir d'une maladie des yeux à force de ne regarder que des lignes verticales : les raies des costumes des forçats, les grilles des cachots, les barreaux des cours où on nous faisait tourner en rond. Je dus porter des lunettes noires. Un de mes compagnons qui avait étranglé pas mal de bourgeois au cours de son existence, prépara notre évasion et, une nuit, étrangla nos gardiens fort proprement et comme lui seul savait le faire. Nous nous dispersâmes dans la campagne. Mais tous mes compagnons furent repris ; moi seul pus m'échapper en volant les vêtements d'un épouvantail. Je me vois encore, errant, dans les prairies, à l'aube, sous les pommiers en fleurs. C'était le printemps. Je m'engageai chez des fermiers. Je fus honnête et laborieux.

A partir de ce moment, mes aventures deviennent plus banales. Peut-être vous les raconterai-je une autre fois, si celles-ci ne vous ont pas trop ennuyés. Aujourd'hui je suis au milieu de vous, mangeant, comme vous, un bifteck qui, mon Dieu, n'est pas plus mauvais qu'autre chose. J'ai connu la polenta des Napolitains, le pilaf turc, le riz à la valencienne, la bouillabaisse marseillaise, le couscouss des Arabes. Rien n'étonne plus mon palais ni aucun de mes sens.

Je ne sais pas très bien à quoi servent les aventures. Puisqu'aujourd'hui je suis parmi vous, au bout de cette table, et que, si je n'avais parlé, vous ne m'auriez pas prêté plus d'attention qu'à l'accident de chemin de fer qu'on trouve à la dernière page du journal de ce soir, je ne crois pas que mon histoire m'ait été utile en quoi que ce soit. Vos smokings sont parfaitement taillés, vos femmes ont de belles épaules, et tout ce que j'ai pu vivre est derrière moi, rejeté dans l'ombre, avec les domestiques et la table où l'on range les services et où l'on découpe les viandes.

Je regrette presque d'avoir tant parlé et je vous demande pardon si, sortant d'un silence duquel personne ne m'avait prié de sortir, je me suis laissé aller à un discours très long et très peu décent. »

Miroumir s'arrêta de parler. Les convives contemplaient, avec un mélange de gêne et de pitié respectueuse, cet homme dont le visage tanné, ridé, triste, venait de se refermer et de se perdre dans un silence amer. Quelques femmes s'essuyèrent les yeux. L'une d'elles, d'un geste un peu théâtral mais qui provoqua l'émotion unanime, prit sur la nappe quelques-unes des fleurs qui y formaient une guirlande, et, s'étant levée, s'approcha du narrateur et les déposa devant lui. Et le maître de la maison lui offrit en mariage sa fille qui était grande, sèche, plate et dévote.

JEAN CASSOU

SIRÈNE

Pour si charmeuse et si tendre
que soit ta voix, ô Sirène,
j'ai trop garde de me prendre
au jeu d'une écume vaine.

Combien de fois, décevante
conque rose à mon oreille,
mugira la mer mouvante
sans que ma nef appareille !

D'aucun soir chargé d'adieux
sur un rivage à mes yeux
blanc de mouchoirs qu'on secoue

achèterai-je un trésor
dont la fortune se joue
ô Sirène, en ta voix d'or ?

SOUVENIRS

I. — D'UN BEAU RIVAGE

Quel souvenir obscur m'agite et me ramène
vers toi, rivage humide et beau de Portugal ?
Celle qui tout un jour de mon cœur fut la reine
connaît-elle, là-bas, la douceur de mon mal ?

Je revois peinte en jaune au flanc de la colline
sa demeure, et sur le balcon, devant la mer,
tout un jeune printemps fleuri sur sa poitrine,
ô frais camélia pâle comme sa chair !

Sur l'ennui d'une longue et morne traversée,
son bel œil sombre comme une fleur de pensée
inchangé brille après tant de jours révolus.

Mais quel roulis berceur, verte houle atlantique,
remportera jamais au son de ta musique
le voyageur heureux que je ne serai plus ?

II. — DU CARNAVAL

Carnaval autrefois frère d'un bel hiver,
comme je céderais encore à ta folie !
Mais vers quel casino rose devant la mer
emporter avec moi cette mélancolie ?

J'ai pu jadis, j'ai pu me laisser prendre au jeu
de mystère et d'amour que l'intrigue propose,
et docile, me rendre à ton regard de feu,
beau masque enveloppé de charme noir et rose !

Il n'est plus aujourd'hui de sûr déguisement,
ni pour me dérober mon propre sentiment,
ni pour feindre une ardeur vaine qui me transporte,

et le plaisir lui-même à la porte annoncé,
le frivole plaisir n'est qu'une image morte
au miroir de mon cœur solitaire et glacé !

PIERRE CAMO

DANGER DE MORT

> Une union qui se fait aussi pour la mort est un mariage qui nous donne une compagne pour la nuit. C'est dans la mort que l'amour est le plus doux ; pour le vivant, la mort est une nuit nuptiale ; un secret plein de doux mystères.
>
> N'est-il pas bon de chercher pour la nuit une couche hospitalière ?
>
> C'est pourquoi il est habile, celui qui aime aussi celles qui dorment.
>
> *Fragments de* NOVALIS.

Je pense aux pièges. Léa est un appât miraculeux. Sur les murs : des peaux de renards, de serpents, de chats sauvages. Des peaux de moutons. Pauvres bêtes, clouées là dans une chambre — plutôt un théâtre, car avec notre goût des accessoires... Ah ! que de poulets en carton, de pistolets en fer blanc, de perruques de crin. Comment s'opposer à l'invasion des personnages de comédie ? Mais il ne s'agit ni de Lindor, ni de Clitandre. L'abstrait seulement, l'abstrait en uniforme, l'abstrait guêtré de physique, masqué de géométrie, émouvant comme l'air.

Sangliers, lièvres, colombes, animaux échappés des cibles de tir, noirs comme l'encre, parfaits comme la clé de sol, animés comme une flèche d'azur. Voilà qu'ils ensanglantent le plafond et qu'au fond du miroir, quelque part dans les ronces charbonneuses, au bord d'un lac de mercure, ils suscitent une femme à l'affût.

Reconnais-toi au centre du mirage. Y aller ? tu ne peux. N'y pas paraître ? tu ne saurais. Imagine, cher appât, quand tu te poudres, que tu vives au-delà du verre, que tu t'installes dans ton double, dans ta chambre virtuelle, sur ta chaise fantôme. C'est fait ! dis-tu. Et je n'étreins qu'une ombre. Pas même, je n'embrasse que ton invisibilité. Ah ! n'ai-je pas raison de nier les lois stupides de l'optique, si chères aux fabricants de planètes et de microbes.

Infiniment petit, infiniment grand, Léa, je suis à ma taille et d'un côté ou de l'autre du miroir je ne distingue plus la veille du rêve, la vie de la mort : tout n'est qu'apparitions. Tu pourrais m'ignorer dans tes songes et tu l'aurais pu dans la vie sans le destin qui nous a réuni. Mais non, il faut que tu me pousses sur le théâtre nocturne. Et quels déguisements ne dois-je pas revêtir ? Donc, quels défauts tu me découvres. Orgueilleux, moi, ce général ? Faible, moi, l'enfant tuberculeux ? Jaloux, moi, ce chauve à lunettes blanches ? Triste, moi, ce saltimbanque ? Egaré, moi, ce perclus, ce goûteux endiamanté ?

— Revenons plutôt au miroir, dis-tu. C'est toi des deux côtés.

— Tu le dis, Léa ! Mais qu'en sais-je, de moi, et, de toi, qu'en sais-tu ? Ai-je dormi si je m'éveille, et si je rêve, suis-je étonné de mes visions ? Au contraire, j'ai la mémoire de ce que je vois pour la première fois. Rien ne me prend à l'improviste, pas même cette tour plantée au milieu de la place de l'Opéra. Si je doute, c'est en évoquant ces images à l'état de veille. Donc, interdis-toi de raconter tes rêves ou tu romps le charme et les perds. Aies soin de ta mémoire surnaturelle, encore plus que de l'autre. La nuit, le loup est de rigueur. Si tu parles, si tu te révèles, la vie prend sur ta mort et c'est autant de perdu, autant qu'il faudra regagner sur le sommeil prochain, car l'air terrestre qui tue les dieux, asphyxie un à un les hôtes de la nuit si tu les enfermes dans les prisons du jour.

Celui qui voit son sosie mourra dans l'année, dit un

proverbe ténébreux. Imagine donc à quel danger tu te voues en tentant la libération du personnage symétrique qui t'imite aveuglément au fond des miroirs. Tu ne le connais que par les yeux. Pourrais-tu vivre le percevant par tous les sens ? Songe aussi à quoi tu t'exposes en réalisant tes rêves, et fais d'un même coup le procès des actes surnaturels.

Surnaturels ! Ils ne le sont que dans l'esprit qui ne peut être de ce monde. Quoi ? Ce château d'eau claire, ces chevaux musiciens, ces arbres enchaînés, ces ponts arc-en-célestes, tu les ferais tenir dans nos campagnes ? Tu me connais. Tu sais que je puis fabriquer de l'or, que les monstres sont à mes ordres et que je puis guérir toutes les maladies. Auras-tu la traîtrise de m'envoyer les financiers, de me conseiller d'ouvrir une agence de voyages ou une clinique philantropique. Non, tu le sais, la lumière est monnaie de singe, les écuries de mes centaures sont en Espagne et ma panacée est universelle — littéralement universelle.

S'il y a danger de mort à faire des boules de neige dans le ciel, il y a un danger pire à lancer des pierres en les baptisant oiseaux. L'image est impie quand elle passe par les mains. Et, puisque toutes les découvertes ne sont que la mise en œuvre d'une image initiale, elles le sont aussi.

Guerre donc à cette activité profanatrice ! Guerre à ceux qui bâtissent des dômes ayant en vue le ciel ! à ceux qui éclairent la nuit ayant en vue le jour ! à ceux qui font briller leurs armes ayant en vue les étoiles ! à ceux qui s'accrochent des ailes ayant en vue l'oiseau ! à ceux qui minent les montagnes ayant en vue le volcan ! à ceux qui élèvent des temples ayant en vue la flamme ! à ceux qui fondent le fer ayant en vue la foudre ! Guerre aux interprètes du rêve ! Guerre aux commentateurs de la pensée ! Guerre aux tabellions du silence !

Léa tord cette misère : une épingle de sûreté. Elle est disposée à l'absence. Quitter le monde, prendre le voile. Je lui fais remarquer la hauteur du soir. Elle réplique qu'il n'est pas dans ses intentions de dormir.

« Puis-je m'aventurer seule ? dit-elle. Tu comprendras mieux en m'accompagnant. Promets seulement de ne pas m'interrompre.

— Promets, lui dis-je, de ne faire aucun commentaire.

— Je m'en garderais bien, s'exclame-t-elle. Si j'y restais ! Il suffirait que je m'égare. Danger de mort.

— Danger de vie, si tu te tais.

— Eh bien soit, je parlerai. Ecoute :

Le néant se répand en surface. C'est un immense désert de galets sous un ciel pâle et dangereux. On goûte le poison de certains métaux. Les iris efflorescents de l'oxygène s'épanouissent sur les nuages terrestres. Ma nourrice m'accompagne, elle est brillante : un arbre pétrifié, une vieille femme satinée et noire, un collier d'or en sautoir. Je suis désolée du voyage. Je me revois aux manœuvres d'escadre, oubliée sous un dais de pourpre avec l'amirauté, coiffée d'un chapeau d'autruche et vêtue d'une longue robe à traîne toute chamarrée. Tout est indéterminé : les canons, les geysers, le tonnerre, la pluie... Mais j'éprouve le goût sacré — je sais ce que je dis — le vol sacré du soufre qui s'allie au bronze des cloches dans la lumière rose des éclairs.

« Est-ce encore loin, nourrice ? »

J'ai eu tort de parler : Voici l'hôtel particulier de la comtesse, luxueux et vide, tout entouré de lames verticales. Nul arbre, nul oiseau. Des fleurs peut-être, en tout cas fleurs souterraines, des coquillages secrets et des murmures.

Sur le perron funéraire la comtesse nous attend, ridée comme le crêpe, sous une mantille effeuillée. Elle porte des mitaines noires. Cette dame nous embrasse sur les deux joues et, sans préliminaires, croit devoir nous confier qu'elle fait sa cuisine elle-même.

« Vous vivez donc seule ?

— Oui » dit-elle.

La table est dressée pour quinze personnes. Et à chaque place, sur chaque assiette, se trouve une côtelette de porc, le manche tourné vers le centre de la table qu'occupe une jardinière vide.

« Ce sont des œillets bleus, avoue la comtesse. »

Nous n'insistons pas, cela nous paraissant l'évidence même. Mais, à peine déplions-nous nos serviettes que notre hôtesse pâlit.

« C'est le linge. Non, c'est le bruit. »

Elle cherche visiblement à nous rassurer.

« Qui peut venir à cette heure ? Il est midi. On ne s'aventure pas en plein jour. » Je fais ces remarques à mi-voix et je m'aperçois que chacune les répète après moi comme à la prière du soir.

« L'escalier est sûrement désert, remarque la nourrice. Mais je vous assure, madame, que l'on crie quelque part et que quelqu'un se plaint ! »

La porte s'ouvre et deux paysans pénètrent dans la salle à manger. Ils portent sur une civière le cadavre d'un vieillard.

« Monsieur le comte, déclare l'un d'eux, a été victime d'un accident d'automobile. Sa voiture est entrée en collision avec celle de... »

— Taisez-vous ! s'écrie l'autre, taisez-vous ! ce n'est pas vrai. Monsieur le comte a péri dans un naufrage. Un obus, une mine peut-être, en tous cas je l'ai vu de mes yeux. Par hasard, mon télescope s'est trouvé braqué sur le lieu de la catastrophe.

— Pieux mensonge ! dit la comtesse en fondant en larmes. Déposez le corps le long du mur et mettez-vous à table.

— Non ! Jamais je ne pourrai manger. Ne m'abandonne pas, nourrice ! »

Et nous voilà côte à côte à la fenêtre.

Ce n'est certes pas un lieutenant de vaisseau que j'attendais. Dans la verticale du soleil le jeune homme longe la route. Il roule sur le disque, sur le reflet miroitant d'une canne de nickel qu'il fait tourner entre ses doigts. Derrière lui s'éteignent de grands lustres. Son frac et son chapeau haut-de-forme sont blancs de poudre. Son ombre se lève et le suit. Il va mourir, il tombe poignardé. La comtesse se précipite sur nous.

« Je ne puis plus pleurer ! dit-elle en nous montrant ses yeux ensanglantés. C'était mon fils. Ai-je besoin de vous prouver maintenant que j'étais bien seule ? »

Le corps, transporté dans la demeure, est allongé le long du mur, à côté de celui du père. Ai-je dit qu'il y avait quinze œillets à table ? J'ai dû me tromper. Il y avait quinze côtes de porc frais que les paysans dévorent à grand bruit. Comment peuvent-ils manger, eux ? Mais la comtesse est si prévenante. Elle sourit. Elle rit sans difficulté. Que peuvent donc raconter ces rustres ? Nous nous attablons aussi.

« Mon enfant, cela ne doit pas vous couper l'appétit. Je comprends, tant d'émotions, et me voir vivre en solitaire. Mais il faut que vous déjeuniez, ma fille. »

Moi ? son enfant. Moi ? sa fille ! Ah ! Pourquoi ne peut-elle plus parler sans évoquer l'enveloppe mortelle des mots qu'elle prononce ! La comtesse va sûrement accoucher d'un nouveau malheur, d'une nouvelle mort. C'est fait : sa propre fille soutenue par deux jeunes danseurs, pénètre dans la salle. Elle est très grièvement blessée. Une rivière rouge brille sur sa robe perlée. Ses cheveux sont défaits. A travers mes yeux brouillés je ne vois qu'un nuage dont la poitrine est mutilée : Isabelle à jamais inclinée vers la droite, boîteuse peut-être et défigurée comme une ombre.

Le plus tendre explique :

« L'automobile de Mademoiselle est entrée en collision avec celle de monsieur le... »

— Menteur ! interrompt vivement l'autre. Ne l'écoutez

pas. Ecoutez plutôt la relation exacte de l'accident : en rentrant des prairies de votre domaine, un chariot chargé d'herbe et de faneuses noüs a accrochés. Nous filions à toute allure. Les bœufs effrayés s'emportèrent et nous chargèrent. C'est alors qu'une faux oubliée dans le foin meurtrit Isabelle au passage. Qui eût pu soupçonner pareille dissimulation de la part de vos fermiers. Et vous, Henri, comment pouvez-vous mentir de la sorte, vous qui avez pris le droit de recueillir le sein coupé. Madame, nous allons courir et ramener du secours.

La comtesse se dresse d'un bond.

« Vous songez, ingrats, à l'abandonner maintenant ! »

Les reproches de la mère attristent les danseurs misérables. Ils transportent à regret Isabelle dans sa chambre de jeune fille et redescendent en sanglotant.

« Jeunes gens, excusez-moi, dit encore la comtesse. Je suis un peu vive, mais prenez place parmi nous. »

Le repas continue en silence.

« Je suis à bout, nourrice. Laisse-moi partir, laisse-moi monter. Je trouverai bien, là-haut, un lit où je pourrai dormir. »

Et à la comtesse :

« Madame, le petit, mon fils est-il dans son berceau ? Dort-il ? »

Ce n'est qu'un prétexte. Et qu'ai-je besoin de me donner un fils. Me voici, moi aussi, sujette à la contagion, créatrice par mes paroles, criminelle, sans doute, par mes révélations et malheureuse dans ma pensée.

« Ah ! nourrice, accompagne-moi ! »

Nous gravissons rapidement l'escalier mais, avant d'entrer dans la chambre de l'enfant, je cherche superstitieusement un présage autour de moi.

« C'est du bonheur, nourrice ! Ce palmier, ici ! Ce palmier de plusieurs mètres. Cette plante verte, la seule que j'ai jamais vue ! »

La seule plante ! Elle est coupée à ras de terre. A peine

l'ai-je effleurée qu'elle chancelle et tombe. Il faut se taire. Il faudra toujours se taire désormais.

Hélas ! Je ne le puis. Ici, qui le pourrait ?

« Entends, nourrice, on crochète une serrure dans la chambre de l'enfant. »

Doucement je fais tourner le bouton de la porte. Je pousse, mais un timbre se fait entendre. Eblouie, me voici devant l'assassin. Je n'en puis douter. C'est lui qui a poignardé le fils de la comtesse. Dans ma détresse je tombe à ses genoux.

« Je vous en supplie, Monsieur ! Si vous saviez... Il y a eu trop de sang versé aujourd'hui. Tout le monde va mourir si cela continue. Epargnez l'enfant. Epargnez-nous. Croyez-moi, partez vite et je vous promets de ne rien dire. »

Ce jeune voyou est charmant. Je vais l'apitoyer, le conquérir peut-être. Je suis sûre qu'il partira et, s'il part, je le suivrai. Il part, en effet, il m'a entendue ; mais en franchissant la porte, d'un coup de talon il me renverse et me piétine tout à son aise. Je n'ai la force ni de me plaindre, ni d'appeler. Tout cela me semble juste et mérité. Enfin délivrée, je me traîne vers le berceau. Je soulève le drap qui, je ne m'en étais jamais aperçue, est brodé de grosses marguerites jaunes. L'enfant, mon fils, y râle la gorge tranchée.

Ah ! cette fois :

« Au secours ! Au secours ! »

Tout le monde m'entoure et me console. Je m'en prends à tous !

« Ne voyez-vous pas que je suis inconsolable ! Comprenez donc que je n'éprouve ni tristesse, ni joie, ni émotion d'aucune sorte. Qui consolerait l'indifférence ?

— Vraiment ? » s'étonne quelqu'un.

Seule ma nourrice — c'est son rôle — s'obstine et s'apitoje encore :

« Ecoute, Léa, tout cela est affreux. Et ta mère qui peut arriver d'un moment à l'autre.

— Ma mère ? Non, non nourrice, il ne faut pas que ma mère vienne ici aujourd'hui. Il y a tant de crimes, il y a trop de monde.

— Léa, comment l'en empêcher, maintenant ? Elle a promis. Elle tient toujours ses promesses. Et cette maison sans télégraphe ni téléphone, et personne à qui confier une mission aussi délicate !

— Comment l'en empêcher, malheureuse ? Il fallait te taire, entends-tu ? Te taire ! Maintenant il est trop tard. Nous n'y pouvons rien. Elle viendra nécessairement. La voici !

Ma mère est au bout de l'avenue. Elle accourt. Elle est déjà au bas du perron, où je la reçois. Elle tient à la main une petite valise jaune, en veau.

— Maman, comment vas-tu ? Où vas-tu ? Tu passes seulement ? Tu n'as pas le temps de t'arrêter, n'est-ce pas ? Je comprends cela. Comment ? Tu dînes chez la comtesse ? Non, ne reste pas. Il est préférable que tu rentres à la maison : je t'accompagnerai et nous dînerons ensemble. Ici, on mange très mal. N'insiste pas. Et puis ne m'oblige pas à te raconter ce qui se passe dans cet hôtel. Il est plein de morts. Oui, de la cave au grenier. Il y en a un dans chaque pièce, quelquefois plusieurs. Le père, le fils, la fille, le bébé et sans compter tous ceux qui sont condamnés. Pense donc, il y avait quinze couverts.

Ma mère éclate de rire et me taquine par jeu.

« Petite sotte ! »

Je la prends par les épaules pour l'attirer à moi et l'embrasser. Qu'ai-je fait là ! Elle fait un faux pas, tombe et se fend la tête sur l'arête d'une marche de l'escalier.

« Pauvre femme ! s'écrie la comtesse en arrivant. Léa, vous transporterez votre mère dans ma propre chambre. Il faut qu'elle se couche et repose. Eloignez-la seulement de la porte-fenêtre. Evitez aussi qu'elle se promène sur le balcon qui, vous le savez, n'a plus sa barre d'appui.

— Inutile, Madame. Vos conseils sont superflus. Ma

mère est morte. Méfiez-vous plutôt de vous-même car votre langage est mauvais. Il prête à confusion. Et puis, parler de sommeil à une morte, c'est tenter Dieu et la vie. »

Ma mère transportée, je me retrouve dans la cuisine toute éblouie et déjà oublieuse. Je chante.

D'ailleurs, cette cuisine est un véritable bazar oriental. On y voit des pyramides d'encens, des tapis décorés de pieds nus, des vases ornés de barbes rouges et de grandes armures posées sur des cuisses mêlées à des oiseaux. J'ouvre le robinet sur mes cheveux au dessus d'un évier couvert de pierreries. Ma toilette terminée, je sors dans le parc au moment où la cloche de la grille se met à tinter par deux fois.

Est-ce un signal ? Non, plutôt un coup de sonnette convenu entre les parents, les amis et les habitants de la maison.

Ma nourrice m'a devancée au portail. Elle l'ouvre sur un jeune homme très pâle, au regard cave, aux cheveux noirs et lissés. Cet inconnu est vêtu d'un long manteau à pélerine et semble exténué.

« La comtesse va être heureuse, dit-il tout à coup. J'arrive à l'improviste. Oh ! Excusez-moi. Je suis son neveu. »

A peine s'est-il fait connaître que la comtesse apparaît sur l'entablement du balcon. Elle avance lentement vers nous les bras tendus, comme à tâtons.

« Arrêtez ! Arrêtez ! » crions-nous.

Elle n'entend pas. Elle continue sa marche aveugle et tombe dans le vide. Nous nous empressons vers le perron, deux fois ensanglanté. Elle est morte, et je ne puis m'empêcher de songer tout à coup aux paroles qu'elle prononça devant le cadavre de ma mère.

« Oui, ses paroles étaient sœurs de sa mort. »

Après cette singulière oraison j'entraîne le neveu dans le parc et je lui rapporte, d'abord très fidèlement, les événements de la journée. A mesure que je conte son affliction s'accroît et il pleure abondamment. Je ne me reconnais

plus le droit de m'arrêter. Le récit terminé, je fais encore à sa douleur le sacrifice de provoquer par mes paroles de nouveaux crimes. Il me les voit accomplir sous ses yeux. J'étrangle les paysans, je mutile les danseurs, j'empoisonne les chiens dans leur niche, j'asphyxie les poissons sur la table à toilette, je détériore une machine à coudre à coups de marteau, je me fais une blessure au bas-ventre. Véritables réalisations de mensonges, et c'est un jeu dans cette lumière contraire, car le vrai et le faux ayant la même valeur y sont indiscernables.

Je m'arrête seulement lorsqu'il est à bout de larmes.

« Veuillez me suivre, lui dis-je. Il faut que je vous conduise à la chambre que la comtesse vous avait destinée. »

Le voilà satisfait de la disposition des meubles, de l'éclairage et de la propreté du lieu. Mais il me supplie de ne pas l'abandonner car il redoute la solitude. Il me prie de m'asseoir et s'allonge à mes pieds.

« Je vais vous raconter la plus belle histoire de femme que je connaisse », dit-il.

Je ne puis le suivre car je suis préoccupée tout à coup par de grandes taches d'humidité qui envahissent les murs. Petit à petit, le papier s'est décollé et s'est enroulé de lui-même si bien que tous les rouleaux sont maintenant descendus jusqu'au plancher.

« Ce phénomène vous préoccupe, dit soudain le neveu. Ne craignez rien. Le jardinier en est la seule cause. Cette âme simple n'ayant ni légumes, ni arbres, ni fleurs d'aucune sorte à abreuver ne veut pas être payé à ne rien faire. Aussi a-t-il trouvé d'arroser les murs de la maison. C'est un vieux serviteur. Le contrarier l'affligerait beaucoup. Toutefois, pour vous faire plaisir, je veux bien le rappeler à l'ordre.

— Non, non ! Je vous en supplie, n'en faites rien. »

Peine perdue. Le jeune homme ne m'écoute pas.

« Albert ! » s'écrie-t-il.

Il n'en fallait pas davantage, et j'arrive juste à temps pour

voir le jardinier chanceler et s'abattre tout raide sur les pierres.

« Ah ! monsieur ! Qu'avez-vous fait ? Cet homme est mort de saisissement. Une commotion au cœur l'a emporté ! »

Puis-je le traiter de meurtrier sans attirer son attention sur le terrible pouvoir que prend le langage en ces lieux. Moi-même ne suis-je pas coupable de négligence et de légèreté ? N'ai-je pas aggravé mon destin en mentant, en torturant hommes, bêtes et choses pour m'attirer la sympathie douloureuse du neveu ? Ce garçon me plaît. S'il le veut nous fuirons ensemble.

« Voulez-vous que nous partions ? Que nous quittions cet hôtel et ses pièges redoutables ? Quoique je me sente invulnérable — le serai-je d'ailleurs toujours et pourquoi le suis-je maintenant au point qu'il me soit permis de parler de ma mort sans mourir — j'ai la faiblesse de craindre pour ceux que j'aime, pour ma nourrice, pour vous.

— Je sais comment l'on meurt ici, réplique le jeune homme en désignant du doigt un point de l'horizon. Votre nourrice disparaît. »

Elle meurt en effet de la mort la plus effroyable. Elle s'enlise dans des marécages que nous n'atteindrons jamais à temps pour lui porter secours. Elle s'enfonce lentement, les bras en croix.

« Vous avez raison, Léa, continue-t-il épouvanté. Fuyons ou le désespoir aura raison de nos forces et nous souffrirons ici des tortures éternelles, puisque la mort renonce à nous. Prenons la mer.

— Non, non ! Pas de navire. Nous partirons à pied. Je crains la mer plus que tout au monde. A pied ! A pied ! Mais avant, ne faut-il pas nous débarrasser de cette demeure ? Songez qu'à la suite de tous ces événements cet hôtel mortuaire constitue une propriété dont vous êtes l'unique héritier ?

— Vous avez raison Léa. Je n'y avais pas songé. Je vais faire dès aujourd'hui le nécessaire.

— N'y a-t-il personne dans le voisinage ?

— Si. Il y a une caserne de cuirassiers. Le colonel sera enchanté de l'aubaine. Nous allons lui porter les clés et tous les papiers de famille.

Au bout de quelques minutes de marche nous arrivons devant le corps de garde. Le guichet de la porte s'ouvre et une tête hideuse de vieille femme apparaît. Nous l'interrogeons. Elle nous fait comprendre par signes qu'elle est paralysée de la langue. Mais nous devinons avec effroi qu'elle a été témoin de tout ce qui s'est passé chez la comtesse. Oui, sans doute accepte-t-elle la donation du neveu, mais, dernier avertissement, elle tombe derrière la porte, dernière conquête de notre amour, cependant que nous fuyons à toutes jambes dans une fanfare de trompettes de cavalerie.

Et maintenant, Sigmund Freud, Léa vous a tout dit. Que la psychanalyse fasse le reste. Pour moi, je me désintéresse de ce reste et ne considère que ce que Léa m'a dit. Où vous voudrez voir un réflexe abdominal, une serviette ensanglantée, une secousse voluptueuse, elle a vu un coup de poignard, une plante profanée, sa mère morte. Psychanalystes, établissez avec rigueur le diagnostic du rêve de Léa. Le neveu de la comtesse vous a légué toutes les clés de la demeure, tous les actes de l'état-civil. J'y joins l'ombre de l'arbre généalogique. Mais prenez garde en vous aventurant dans le domaine, car si les chiens sont morts, si le garde est tombé sous le marteau du sang, s'il n'y a plus de pièges à loups, il y a toujours danger de mort.

ROGER VITRAC

CORRESPONDANCE
DE JACQUES RIVIÈRE ET DE PAUL CLAUDEL [1]

A Paul Claudel.

Bordeaux, 5 avril 1907.

Depuis hier que j'ai votre réponse je suis dans un tumulte affreux ; toute ma misère me remonte à la gorge ; je vois enfin l'abjection où je suis et je me révolte contre moi-même. Mais en même temps j'ai envie de vous crier : « Laissez-moi, vous êtes trop cruel, vous voulez me briser, votre impitoyable douceur me déchire. » — Et pour la première fois, l'idée sérieusement m'est venue que je *pourrais* être chrétien. Car jusqu'ici je ne l'ai pas eue un instant ; j'ai joué avec vous ; sans m'en rendre bien compte ; j'ai été, si l'on peut dire, inconsciemment hypocrite. Comme je me suis arrangé, attifé ! J'avais une secrète peur qu'en me révélant brusquement trop loin, trop différent de vous, vous ne me répondissiez pas ; et alors, même quand dans cette dernière lettre (où il y a tant de choses que je voudrais ne pas avoir écrites) j'essayais de vous dire franchement ce qui m'empêchait de croire, — même alors je semblais indiquer que tout cela n'était pas invincible, que j'attendais une réfutation, que j'étais prêt à accueillir votre parole. Et tout cela était faux, n'était que parade. Je désirais seulement votre réponse et votre imploration, je brû-

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er août.

lais d'envie de savoir ce que vous diriez et comment. Même quand je me croyais le plus sincère, je jouais.

Voici que je suis affreusement puni. C'est un miracle qu'en vous adressant à celui que je vous donnais pour moi, vous ayez trouvé les mots qu'il fallait dire à ce que je suis moi. Oh ! comme vous m'avez cruellement bouleversé ; si bien que je ne sais plus où tendre les bras ; je ne suis plus qu'incohérence et chaos ; je ne peux pas pleurer. Mais quelque chose en moi se retourne insupportablement, et me tourmente, et me met en délire. Je cherche, je ne vois plus ; vous avez remué mon indifférence, je sens enfin que je suis aveugle et je voudrais crier, et je ne puis. Comprenez ce qui est indicible : un obscur et continuel bouillonnement, un grand dégoût, l'horreur des clartés que je croyais avoir, la déroute intérieure, et des désirs déjà dans tous les sens de je ne sais quoi que je ne peux appréhender. Je commence à savoir ce que c'est que l'angoisse : ne plus voir soudain que des ténèbres, où l'on est pressé par une question incessante, où l'on se débat contre quelque chose dont on ne sait pas ce que c'est. Et puis en même temps la terreur de vous perdre, d'être obligé de me séparer à jamais de vous. Car je sais bien que si je ne trouve pas ce que je cherche vous me rejetterez aussitôt. Oh ! comme je sens que vous ne comprenez pas mon hésitation. Dans la lumière où vous êtes tout cela vous semble si clair, si joyeux, si facile, que vous ne devinez pas le trouble où je suis enfoui. Vous avez l'air de prendre mes tergiversations pour une courte lutte contre le respect humain. Aussi, si je n'en sors pas vainqueur, et bientôt, vous m'abandonnerez, vous m'enlèverez votre chère main qui est tout mon salut pourtant en cette nuit. Oui, oui, c'est ainsi. Douceur impitoyable. Je le lis entre les lignes de votre lettre ; en même temps qu'adorable de tendresse elle est terriblement impérieuse. Oh ! toute mon âme, considérez que si vous me lâchez je suis perdu. Prenez patience, ne croyez pas que je m'attarde par lâcheté ; le

tourment qui me tient est trop effroyable pour que j'y veuille paresseusement rester. Oui, si je dis : pas encore, si je demande un délai, ce n'est pas par peur (vous avez tort de croire qu'il y ait beaucoup de respect humain dans mon cas). Non, c'est que je suis encore dans un bouleversement sans nom, parce que vous avez troublé mon âme comme une mare, et qu'il faut bien que je sorte moi-même maintenant de ce chaos, que je retrouve moi-même un peu de limpidité. Ayez pitié.

Et je sais bien que vous allez protester, dire que vous ne voulez pas m'abandonner si tôt. Mais songez qu'il me faudra peut-être un an, dix ans, toute la vie peut-être, avant de me jeter en Dieu. Ah ! je ne suis plus le presque converti, le catéchumène que je vous avais fait entrevoir. Mais je suis une âme misérable et dans l'angoisse, et je suis très loin et je n'arriverai peut-être jamais. Dites au moins que vous ne vous éloignerez pas. Je vous promets de tendre toute ma vie vers cela seul, vous rejoindre. J'ai tant besoin de vous, mon frère.

Voyez, j'ai rêvé pendant longtemps de partir vers vous, de tout quitter, d'aller là-bas, près de vous. Maintenant j'ai trop peur. Mais que cela du moins soit pris en considération que j'ai voulu, pour mieux m'appuyer sur vous, vous saisir de mes mains. Ne me quittez pas, si vous avez pitié.

Oh ! comme je pressens que je serai longtemps dans l'attente et la peine ! Comme je ne suis plus celui qui avait l'air de ne plus attendre que quelques petites réfutations pour consentir ! Comme je m'en veux de vous avoir laissé croire que j'étais une proie facile ! Je l'ai fait sans le vouloir, par cette crainte de ne pas vous intéresser à moi, qui devient, maintenant que je suis parfaitement sincère, la crainte de vous éloigner de moi. Comprenez que si j'ai dit tout à l'heure que pour la première fois ce matin j'ai eu l'idée que je pourrais être chrétien, c'est parce que votre lettre soudain m'a fait sentir, palper les obstacles innom-

brables qui me séparent de Dieu. Jusque-là je ne me voyais dans aucun rapport avec la religion ; je pouvais par distraction (et attiré par la beauté de votre œuvre) me croire ou me feindre prêt à une conversion ; en réalité je ne m'imaginais pas *sensiblement* chrétien ; je ne me représentais pas ce que c'était que de venir à Dieu, ni les angoisses qu'il faudrait que je traverse. C'est justement ce que votre lettre m'a fait sentir. Elle m'a montré que la communion avec Lui était une chose possible, en me montrant combien de Lui j'étais éloigné. Je me suis senti pris définitivement dans quelque chose dont je mourrai ou sortirai vainqueur. Jusque-là j'étais en dehors, je jouais à vous faire causer. Et j'exagère ; mais c'est bien cela.

Vous me direz, pour m'encourager, que c'est déjà considérable, de m'avoir entraîné dans le terrible tourbillon où je lutte. Je le sais bien. Mais cela ne prouve pas que je pourrai m'en dégager, nager hors, me délivrer de l'étreinte en y consentant. Je peux lutter, lutter longtemps, et à la fin être brisé.

7 avril

Que le désordre de tout ce que je vous dis là vous soit une preuve de mon trouble. Je ne tente pas d'ordonner et de discipliner mon âme pour vous la présenter ; je suis confiant dans votre merveilleuse divination, qui vous fera, à travers mes cris, mes suppliques, mes refus, mes contradictions, mes incohérences, démêler mon vrai cœur ; déjà vous avez su si habilement me parler, sans presque rien connaître de moi. Je sais que vous me pénétrerez d'un regard plus sûr que celui dont je m'examine.

Je suis si flottant, si fugitif ! « Je varie comme le mouvement des yeux ». Me voici, et ne me voici déjà plus. Depuis deux jours j'ai changé encore. L'angoisse que je croyais que vous m'aviez définitivement insufflée, elle s'évapore. Je retombe dans mon affreuse indifférence, dans ma détestable inertie. A peine, en relisant votre lettre, est-il un malaise en moi. Je ne sens plus cet effort de

détestation, cette abomination de moi-même, et ce tumulte, et ce désir que je vous disais. Rien, qu'une infâme quiétude, l'obscurité qui se rétablit. Oh ! je suis perdu, voyez-vous. Il y a quelque chose en moi de flétri, une lassitude, une incapacité de contention, une impuissance foncière. Les livres ont compliqué tout cela, les livres dont vous avez tant raison de me dire de ne pas les croire, les livres que j'ai tant eu tort d'aimer. Les livres (ceux-mêmes que je vous indiquais dans ma première lettre, surtout Barrès) ont développé cette fatale disposition à la paresse. Je me suis habitué à regarder ma vie, au lieu de la vivre, à jouir du hasard de mes émotions sans vouloir les commander, à séparer mes actes de ma pensée et à les abandonner comme choses viles. Voilà le grand mal. Avec Barrès j'ai considéré que pécher par action n'était pas pécher, que le vrai crime était de pensée. Je n'ai pas su relier mon âme à ma vie. C'est pourquoi, bien qu'ayant toujours gardé, même hors du christianisme, une très haute morale, je ne me suis pas occupé de la pratiquer, d'y adapter mon activité, je me suis laissé indignement, bassement couler. Et maintenant je ne peux plus avoir cette espèce de volonté sur ma vie qui me serait indispensable pour me faire chrétien. Je retombe dans mon inertie, dans la contemplation fainéante de moi-même, dans cet abandon à la pesanteur que je sens pourtant si terriblement, si désespérément être le vrai, l'unique forfait, celui qui se punit par l'Enfer éternel.

Que me serviront des sursauts d'inquiétude comme je recommence déjà d'en avoir un, si c'est pour me conduire à un nouvel affaissement, à une nouvelle et plus profonde nuit ? Ma faiblesse est incurable. En admettant que, dompté par la beauté épouvantable du christianisme, je convertisse mon esprit, je ne pourrai pas agir sur mes actes, les reprendre, les discipliner, les contraindre, en faire la prière perpétuelle qu'il faudrait à Dieu ; ils continueront de s'en aller à la dérive, hors de moi, indifférents à ma

croyance. Alors mieux vaut, je le sens, ne pas croire que croire sans pratiquer.

Vous comprenez maintenant qu'il ne s'agit pas de respect humain. Justement parce que mes actions me sont étrangères, je ne rougirais pas plus de me confesser et communier que de ne pas le faire. C'est une incapacité plus grave qui m'empêche, celle de diriger ma vie. Vous me dites que la jeunesse est faite pour l'héroïsme. Je le crois. Mais comme j'en suis incapable ! Vous connaissez, dans *le Jardin de Bérénice,* la Lettre de Sénèque à Lazare le Ressuscité. Elle fut longtemps mon credo. Je l'ai relue l'autre jour avec horreur, mais une horreur d'autant plus grande que je sentais bien au fond qu'elle m'exprimait encore à merveille, avec ma lâcheté et ma faiblesse. C'est cela qui me tue, cette sorte de dilettantisme (un mot pourtant que je déteste). J'aurais bien la force de résister à la raillerie, à l'insulte, au mépris universels, mais non celle de me contenir, de me discipliner, de me contraindre, de m'insérer en une voie unique.

Unique ! Voilà le mot terrible qui m'effraie le plus dans le christianisme, contre lequel je me révolte tout. Oh ! je veux bien croire que cette doctrine admirable, qui dans vos drames m'a fait pleurer d'amour, soit vérité. Mais pourquoi *la* vérité, l'unique vérité ? Pourquoi celle-là et pas les autres ? Pourquoi pas d'innombrables vérités, auxquelles tour à tour nous donnerions toute notre passion ? Pourquoi refuser mon âme à tant de beautés autres ? Voilà Gide maintenant qui transparaît et vous voyez combien par les livres je suis infesté. Mais les livres ne corrompent que ceux qui sont naturellement préparés à recevoir leur poison. Et en effet, j'ai toujours eu dès l'enfance, avec une intensité extraordinaire, ce que depuis j'ai pédantesquement appelé le sentiment de la multiplicité des compossibles. En chaque objet où j'ai déposé ma foi, j'ai toujours perçu l'existence ailleurs d'une foule d'autres qui la méritaient autant ; toujours j'ai eu l'inquiétude de restreindre

mon amour, d'oublier le reste, l'innombrable immensité du reste. Aussi chaque fois que j'ai été sur le point de croire à quelque vérité, de condenser mon âme sur un point, le scrupule m'a arrêté de négliger tant d'autres religions possibles, de méconnaître tant d'autres formes de Dieu. Pourquoi Dieu ainsi, et non ainsi ? N'est-ce pas le limiter, croire qu'il s'est limité, qu'il a refusé d'étendre à l'infini son existence. Chaque religion me semble une façon spécialement apte que Dieu emploie pour parler à une race. Que le christianisme soit sa plus belle élocution, je le veux ; la seule, je ne peux l'admettre.

Vous me demandez une chose terrible avec tranquillité. Vous me dites : « Il y a bien des choses qui vous paraissent infiniment douces ou terriblement désirables, auxquelles vous avez à renoncer. » Oui, et c'est de cela que je suis terrassé. Vraiment, vraiment, il faudrait ne plus aimer, ne plus même connaître cette volupté, et celle-ci, et celle-là encore qui me sourit si doucement, d'un visage invincible, d'un regard qu'on n'arrache point de son cœur. Vraiment il faudrait dire non à tant d'invites. Oh ! que Dieu soit impitoyable ainsi, que Dieu soit si méchant ! Songez que je suis celui pour qui chaque beauté est une suffocation, pour qui la constatation de chaque chose est un envahissement délicieux, une plénitude accablante. Vous me condamnez à un retranchement qui me semble un mal plutôt que l'initiation à la vraie vie.

Mon frère, il faut pardonner si je parle comme il ne faut pas, si j'ai l'air de me complaire en mon impiété, de vous l'étaler sans vergogne. Au fond j'ai un si fort désir, un si vrai désir de certitude, une si violente aspiration à la sincérité. Tout ce que je viens de vous dire — vous le sentez bien — n'est qu'une répétition, un peu différente, plus avouée, plus accusée de ma dernière confession ; je vous remontre ma bassesse, mon indignité, ma complication aussi et ma petitesse. Mais ce n'est pas pour m'en faire gloire, c'est pour implorer encore de vous le remède

et l'apaisement. Je crois de tout mon cœur que vous pouvez me guérir. Je vous supplie, je vous implore de ne me point abandonner en mon abjection, mais de me saisir par la main et de m'insulter et de me frapper s'il le faut, et de m'émouvoir surtout hors de mon indifférence, et de me guider vers en haut. Oh ! mon frère, comme j'ai la nausée de mes vilenies intérieures, comme j'ai un fort dégoût de mes agitations, de ce débat puéril que je mène, quand il faudrait que je me jette à genoux et le front dans la poussière ! oh ! puissé-je enfin pousser un cri sincère, un cri où se condense tout mon être, un cri si fort, si pur, si éclatant, que je m'en sente régénéré, ce cri du petit Tintagile réveillé qui le délivre des puissances mauvaises. Oh ! cette exultation de Cébès quand il conquiert enfin la paix, quand il se sent si doucement dissoudre dans la joie ! Oh ! que ma prière triomphe de moi, que toutes mes constructions s'effondrent, que je sois nu devant Dieu, enfin ! Aidez-moi, car je suis en grande nuit et peine, aidez-moi, mon frère.

Ne croyez pas que je n'aie rien tenté encore, j'ai été à la messe ce matin. J'ai essayé de me saisir et de prier, je ne me souviens plus guère que du *Pater*. Je l'ai répété fortement. Mais je n'arrivais pas à l'attention, à la ferveur : je sentais cette même dissipation intérieure dont, quand j'ai commencé à ne plus croire, je souffrais tant. Je n'ai pu me représenter Dieu présent. Il y a tant de choses qu'il ne faut pas voir. Pourquoi le prêtre récite-t-il la messe au lieu de consommer le sacrifice ? Il bredouillait tant il allait vite. Cependant l'Evangile toujours m'émeut : je ne sais ce qu'il y a là-dedans de si troublant, de si pur et comme d'éternel. C'était aujourd'hui les Pèlerins d'Emmaüs ; j'ai lu avec passion la phrase : *Mane nobiscum, quoniam advesperacit et inclinata est jam dies.*

J'ai trouvé aussi une prière de saint Augustin, qui convient à merveille à ma détresse : vous devez la connaître, elle est admirable : « Vous nous avez faits pour vous, ô

mon Dieu, et notre cœur sera toujours dans le trouble et l'inquiétude tant qu'il ne se reposera pas en vous. » Je vais relire l'Evangile soigneusement. Et je voudrais aussi connaître la Bible ; mais je ne sais où la trouver. Oh ! dites-moi beaucoup de choses sur tout cela. Parlez-moi de la Bible et de l'Evangile, indiquez-moi dans quelles éditions il faut les lire. Je voudrais aussi que vous me fassiez comprendre la Messe, m'éclairant la signification de chacune de ses phases par un commentaire. Je vous demande tout cela sans scrupule, comme à « celui en qui je me suis confié ». Je sens aussi que vos explications théologiques me feraient du bien. Je lirai saint Thomas, si je peux. Et je sais par M. F. que vous le conseillez aux âmes en quête. Mais avant tout l'Evangile, n'est-ce pas ?

Oh ! mon frère, comme j'aurais besoin de vous près de moi, à tous les instants, pour me secourir et me guider. Je vous en prie, ne vous découragez pas, écrivez-moi longuement, et parlez-moi de vous et comment vous vivez, et comment vous vous fortifiez. Je voudrais tant me rapprocher de vous, qui êtes depuis un an et demi le seul objet de mes méditations. Il faut que vous oubliiez tout ce que j'ai pu dire de méchant contre vous dans ma dernière lettre, sur les prêtres, sur l'oubli du christianisme. C'étaient de petites choses que je n'aurais pas dû dire. Vous n'aurez pas besoin de les réfuter. Vous n'avez pas besoin non plus de me montrer que vous êtes d'accord avec l'Eglise dans la compréhension du dogme : votre *Abrégé* m'a fait comprendre l'orthodoxie admirable de votre interprétation. J'avais bien saisi dans vos drames tout ce que vous dites là, mais je n'en voyais pas aussi nettement la concordance avec la doctrine chrétienne.

Il n'y a donc qu'une chose que j'implore de vous c'est de m'enlever au néant, de remuer ma quiétude, de mettre en branle mon activité, d'exciter mon effort. Le long bavardage de mes deux lettres ne fait que répéter ceci : ma faiblesse, mon inertie infâme, qui ont pour cause mon

commerce avec le néant. Guérissez ce mal et je crois. Je vous promets de faire de mon côté des tentatives désespérées pour m'arracher à ma bassesse, pour « sortir du sépulcre que l'homme s'est construit ».

Oh ! je songeais aujourd'hui à l'ineffable paix où je me fondrais, si j'arrivais à communier avec vous, à pouvoir, comme vous me l'ordonnez, manger avec vous la Cène et vivre en Dieu. Oui, oui, je suis fait pour la joie et je la veux, et je l'aurai, si vous ne me quittez pas, si vous me soutenez à toutes les heures du jour.

Merci, mon frère, de votre embrassement. Que vos bras ne se dénouent jamais, qu'ils m'étouffent plutôt que de me lâcher. Je suis avec vous.

Jacques Rivière.

P.-S. Je tenterai peut-être de communier à la Pentecôte. J'attends d'être libéré de mon service militaire (ce sera dans quinze jours) pour me recueillir un peu et m'examiner. — « L'orientation dans le site » oui, je sais ; je tâcherai.

Dans votre prochaine lettre parlez-moi beaucoup du culte et dites-moi ce qu'il faut lire. Parlez-moi de votre œuvre aussi, dont la seule lecture m'est un bienfait, qui est la plus belle entre les plus belles...

*
* *

A Jacques Rivière.

Tientsin, le 25 mai 1907.

Mon cher ami,

Je venais à peine de mettre ma lettre à la poste que je recevais la vôtre en date du 7 avril. Quelle correspondance ! Je ne vous la reproche pas, au moins. Au contraire, c'est pour moi le premier et le plus agréable des devoirs de

tâcher de faire un peu de bien aux jeunes gens qui se débattent dans la crise que j'ai moi-même traversée, jadis.

Encore un petit mot de philosophie pour répondre à votre idée de plusieurs vérités possibles. Dieu *seul* existe, dans un certain sens, je dis existe par lui-même, les autres choses et êtres n'existent que par un acte de sa volonté (Saint Paul). Il n'y a qu'un Dieu, il n'y a donc qu'une Vérité, puisque ces deux termes sont synonymes. Il n'y a qu'un Dieu, il n'y a qu'une manière essentielle de différer de Dieu, puisque toutes les choses ont ceci de *commun* qu'elles ne sont pas Dieu. Dieu seul est le commencement et la fin de toute créature qui n'a pu être créée que pour sa seule gloire, et comme il n'y a qu'une seule vérité il n'y a qu'une seule certitude que nous apporte la Révélation. Où il n'y a pas Dieu il n'y a pas de vérité ; où il n'y a pas d'être, il n'y a rien. Mais Dieu est partout qui crée, qui maintient et qui contient. Nous assistons à une création continuelle.

Et sortons de la philosophie pour entrer dans une voie plus sûre et plus efficace où je suis heureux que vous-même m'invitiez, je veux dire la voie pratique. Qui veut connaître l'effet de l'eau-de-vie fera bien mieux d'en boire quelques verres que de lire tous les traités de physiologie à ce sujet.

· *Livres à lire.* Avant tout Pascal qui est le véritable apôtre *ad exteros* pour nous autres Français. Beaucoup de livres mystiques : Angèle de Foligno, Ruysbrock, Sainte Thérèse, les Vies des Saints, si mal écrites qu'elles soient. Les admirables révélations d'Anne Catherine Emmerich sur la vie de Notre-Seigneur. J'avais recommandé à F. les *Élévations sur les mystères*, de Bossuet, et les *Méditations sur les Evangiles*, que pour moi j'admire profondément, mais le christianisme du XVIIe siècle est d'une sécheresse et d'une austérité terribles. — Dante. — Tout ce que vous pourrez trouver de Newman.

Pratique. La liturgie et l'assiduité aux offices de l'Eglise

vous en apprendront plus que tous les livres. Plongez-vous dans cet immense bain de gloire, de certitude et de poésie. Ne vous attendez pas à une illumination soudaine, vos ténèbres s'élimineront peu à peu. Faites ce qui est en vous dès maintenant, je vous le répète : *Facienti quod est in se non negatur gratia.* Dites vos prières tous les jours, même si vous ne les dites que de bouche, même si votre attention est absente. La volonté du moins sera là. Et qui sait même si ces prières divines tant de fois répétées par des lèvres si saintes n'ont point une vertu par elles-mêmes *ex opere operato.* Celui qui prie tous les soirs et tous les matins en y mettant toute l'attention qu'il peut (ce n'est pas lourd souvent) est *certain* de son salut. Si possible, allez à la messe tous les jours, suivez au moins une année complète du Cycle de l'Eglise. Portez un scapulaire, récitez le chapelet ; faites le Chemin de Croix, dès que vous le pourrez tâchez de concentrer votre pensée pendant au moins un quart d'heure par jour sur quelque mot ou quelque récit de l'Evangile. Si vous tombez ne vous découragez pas, mais ayez une foi imperturbable dans l'amour de Dieu, vous souvenant que ce ne sont pas les péchés les plus honteux qui sont les plus pernicieux. Il ne hait que le seul orgueil. *Cor contritum et humiliatum non despicies.*

Dès que vous serez converti, obéissez strictement à votre confesseur qui vous ordonnera sans doute de communier le plus souvent possible. Pratiquez les œuvres de charité active (voir à ce sujet le chapitre de Joël à la messe du Mercredi des Cendres). Pas de plus merveilleux cordial que la charité. Entrez le plus tôt possible dans la Société de Saint-Vincent-de-Paul dont j'ai le bonheur de faire partie depuis vingt ans.

La Bible. Il est essentiel en effet que vous la lisiez d'un bout à l'autre. La seule édition que je connaisse est celle de Fillion, elle n'est pas fameuse, mais au moins elle est orthodoxe. Si sot et si impatientant que soit le commentaire, du moins il permet une première intelligence du texte

qui, seul, s'aborderait difficilement. Malheureusement cela fait dix gros volumes, mais on pourra vous les prêter.

La Messe. Comment parler avec dignité de ce mystère adorable ? Je l'ai essayé plusieurs fois, mais cela dépasse mes forces. Allez-y seulement et vous comprendrez peu à peu. L'*Année Liturgique* de Guéranger que je ne vous recommande pas autrement, contient seule les prières complètes *en latin* de la messe.

St Thomas. A lire quand vous le pourrez, pas tout de suite. Cela vous prendra des années.

Pauvre enfant ! Vous voilà donc pris à votre tour dans les rets du Christ. *Induxisti nos in laqueum*, tu nous as introduits dans une souricière. Je comprends votre terreur à l'aspect de ce monde nouveau, car, il n'y a pas à vous le dissimuler, il y a une grande renonciation à faire, qui est de la liberté de faire et de penser ce qu'il vous plaît, et qui sait jamais où s'arrête l'exigence de Dieu, dont le livre Saint dit qu'il est plus dur que l'Enfer ! Il n'est pas étonnant que vous trembliez dans votre chair là où les plus grands saints ont frémi. « Toute conversion est un petit jugement » dit Pascal. Ne vous épouvantez pas néanmoins, Dieu sait la mesure qu'il doit vous faire, et la joie surpasse tellement le sacrifice ! Vous ne mourrez plus, la mort n'est plus rien pour vous, Dieu est à vous pour l'Eternité, il vous transforme en Lui pour jouir de Lui (la Vision *déifique*).

. . . .

Adieu, cher ami, je vois la Vierge près de vous qui vous regarde en silence avec un amour infini. Vous connaîtrez un jour ce silence par qui Dieu ou la Vierge vous parle.

. . . .

Ecrivez-moi aussi souvent que vous voudrez. Je vous répondrai toujours avec plaisir.

P. CLAUDEL.

*
* *

A Jacques Rivière.

Tientsin, le 23 mai 1907.

Mon cher ami,

C'est hier seulement que votre seconde lettre datée des 13-23 mars m'est parvenue. Elle m'a été envoyée par voie de Sibérie et avait été oubliée à Kiatka dans l'un des quarante-six sacs de dépêches que les chameaux du Gobi s'étaient refusés jusqu'ici à nous apporter. Les pires chameaux ne sont pas ceux qu'on pense !

J'ai lu cette lettre avec le même intérêt et la même émotion que la précédente. Cela m'a reporté aux jours de mon propre « combat spirituel ». C'est la grande fermentation de la vingtième année d'où dépend tout le vin de la vie.

La confiance que vous avez en moi me touche et m'effraie un peu aussi. Vous me sommez de trouver la parole qui ressuscite et qui guérit, c'est Dieu seul et ses ministres qui la possèdent, je ne puis que vous donner quelques avis fraternels. Je reprends donc un à un les différents points de votre lettre.

Le Néant. Qui nie l'*Être* il nie tout être. Qui retire le *verbe* de la phrase, elle perd son sens. Qui nie l'unité nie le nombre qui en est fait. Qui ne croit plus en Dieu il ne croit plus en rien. De Luther à Kant et à Nietzsche, la régression est parfaitement suivie qui ramène l'homme au pire état païen dont les théories indiennes sont la meilleure expression. Retirez la fin du monde (qui en est aussi le commencement) et il n'y a plus de *suite* dans les choses, mais seulement ce chaos qui vous désespère et vous épouvante et auquel le vieux Tathâgata préférait le *Néant*.

Mais grâce à Dieu vous n'êtes pas dans les mêmes ténébres, que la révélation chrétienne a dissipés une fois pour toutes. Ne prenez pas pour une maladie incurable ce

qui est une crise passagère et salutaire, et l'indice au contraire d'une âme forte et saine.

Que dire pour vous délivrer de cette obsession du néant que j'ai bien connue aussi en mon temps ! Le néant est ce qui n'existe pas. Comment ce qui n'existe pas pourrait-il seul exister ? Mais je sais qu'une pure discussion philosophique ne vous satisferait pas. Il n'y a aucune proposition à qui la volonté ne suffise pour opposer la négative. D'autre part le témoignage de vos sens est bien fort qui vous dit que toutes choses passent, qu'elles ne vous sont même connues qu'en tant qu'elles passent, qu'en tant qu'elles sont en mouvement, qu'en tant qu'elles n'existent pas par elles-mêmes (ce qu'on appelle « subsister » en termes d'école). Dieu seul subsiste. Toutes ses créatures ont part au néant d'où il les a tirées et où l'orgueil les ramène, puisque c'est la seule chose qu'elles ne tiennent pas de Lui.

A un témoignage sensible je réponds donc par un autre témoignage sensible. A côté de leur précarité toutes les choses portent l'image de l'éternité qui les *contient* (au sens de tenir ensemble) et qui nous permet de les comprendre. La matière passe mais la *forme* se maintient la même, éternellement renouvelée, comme Dieu même dont elle est une image partielle. L'antinomie des philosophes Eléates reprise par Kant provient de ce qu'ils se représentaient l'infini sous la forme d'une ligne droite, série sans terme à laquelle on peut toujours ajouter l'unité. Mais la droite même n'est qu'une rupture et une disjonction. La véritable image de l'infini est le cercle, le zéro (qui veut dire œuf, semence en phénicien). Or le cercle est en même temps la parfaite image du fini, de la création réalisée. Tout être vivant est un cercle plus ou moins modifié, mais toujours limité par un contour. La *forme* est la fermeture parfaite, infrangible, n'ayant ni commencement ni fin, image de cette éternité, de cet Être auquel nous ne pouvons échapper, malgré toutes les disciplines de Bouddha et du diable.

Un second principe de solidité sur lequel je vous demande de réfléchir est celui de l'*homogénéité*. La science aux siècles derniers a prodigieusement étendu les limites du monde visible. (A ce propos F. vous aura sans doute dit que pour des raisons que je vous dirai une autre fois si cela vous amuse, je ne crois ni à l'infini du monde visible, ni à la pluralité des mondes habités). La plupart des étoiles sont placées à des distances de nous si énormes qu'elles n'ont pu être calculées exactement. Mais l'œil analytique du spectroscope a pu être fixé sur elles, et il n'a discerné dans leur composition aucun autre élément que ceux dont notre terre même est formée. Ainsi toutes les issues sont bienheureusement fermées ! D'un bout à l'autre l'univers est formé des mêmes éléments régis par ce que la science appelle les mêmes lois et que j'appelle les mêmes *formes*. Tout le possible est occupé. Vous connaissez la distinction de la *puissance* et de l'*acte*. Voici devant vous la toute puissance en acte.

Vous voyez donc que les choses ne sont pas un chaos, mais qu'en elles-mêmes il y a ordre, sens et nécessité. L'infini n'exclut pas la personnalité, la rigueur de la forme la plus extrême. Donnez quelque dimension que vous voudrez aux côtés d'un triangle rectangle, ses propriétés n'en seront pas changées.

Il suit encore que nous ne sommes pas perdus, que nous avons des repères, des moyens certains de nous débrouiller dans une région dont la confusion n'est qu'apparente. Si le mouvement d'une petite paillette de fer suffit à nous indiquer le Nord et la tension d'un cheveu l'humidité de l'atmosphère, pourquoi cette construction supérieure constituée pour l'homme ne nous donnerait-elle pas des signes aussi légitimes et infaillibles, et, en raison du principe d'homogénéité que je posais tout à l'heure, pourquoi ne nous fierions-nous pas aux directives intérieures autant qu'à celles d'une paillette de fer magnétique ou d'une cuillerée de mercure. Or le grand fait humain est

le désir du bonheur et de la joie qui n'est pas satisfait en cette vie. Il a le caractère évident, grossier, profond, d'une nécessité et nous n'avons pas plus de raisons de ne pas nous y fier qu'à notre appétit qui nous indique qu'il faut manger. Peut-être que je n'ai pas faim, peut-être que ce pain n'est pas bon à manger, sont des questions qui ne se posent pas.

De ce principe découle tout le christianisme : le paganisme ne voit pas de chemin entre Dieu et l'homme et désespère comme il est naturel, mais le chrétien a une traite sur Dieu, signée du sang de Jésus-Christ, il a des droits positifs, une croyance et une créance.

Il n'y a rien qui existe plus que l'Être, il n'y a rien de plus fort que cet appel du parfait à l'imparfait que nous appelons amour.

Complaisance dans le Néant. En réalité ce n'est pas dans le néant que vous pouviez vous plaire, puisqu'il n'est pas, mais dans le sentiment de votre liberté, de votre danger, et même de votre faiblesse. Ainsi l'enfant grondé trouve un amer plaisir à être malheureux et seul. « Cela du moins est à moi ». Où trouvez-vous mieux que dans la religion un sentiment profond du néant propre de l'homme et cependant de sa dignité et de son grief ! Lisez les neuf terribles nocturnes de l'Office des Morts. Toutes les choses meurent mais elles meurent en Dieu, comme un enfant qui rend le dernier soupir dans le sein de son père bien-aimé qu'il tient entre ses bras. Il y a joie à mourir ainsi.

Soyez de bon courage ! tous ces malaises, tous ces symptômes en eux-mêmes excellents disparaîtront par la cure appropriée, par le baptême de l'Esprit fulgurant.

Décadence de l'Eglise. Peu importe. La vérité n'a rien à voir avec le nombre de gens qu'elle persuade. Peu de monde aujourd'hui va à la messe, peu de monde aussi comprend Pindare ou Parsifal. C'est de votre âme que vous avez à répondre et non pas de celle des autres. D'ailleurs cela aussi est prédit. « Quand le Fils de l'Homme

viendra, pensez-vous qu'il trouvera la foi en ce monde ? »

« *Êtes-vous orthodoxe?* » — « Il n'y a qu'un commandement qui est d'aimer Dieu de toutes ses forces et de tout son cœur, et l'autre qui est le même, qui est d'aimer son prochain comme soi-même ». S'il y a autre chose dans mes misérables livres, je les renie, je les désavoue avec exécration. Amour de Dieu, soumission totale à l'Eglise, je n'ai jamais rien enseigné d'autre. Lisez Saint Jean, lisez Saint Paul, là vous trouverez la splendeur de la vérité et de la gloire, et vous n'aurez plus envie de revenir au galimatias de ce pauvre Claudel. Vous me rendrez heureux ce jour-là.

« *Je n'aime pas les prêtres* ». Je ne les aimais pas non plus. Je n'ai jamais éprouvé une horreur et une agonie pareilles à celles que j'ai subies le jour de ma première confession. Mais là aussi est l'inspiration du diable et l'horreur des possédés pour Jésus-Christ (soit dit *cum grano salis*). Il le faut cependant. Vous reviendrez bientôt de ces préjugés indignes.

— Je sais que vous souffrez, mais cette souffrance n'est honorable qu'à la condition que vous en sortiez vainqueur. Autrement ce n'est que « cette maladie des jeunes chiens » dont parle Barrès. Ou vous deviendrez chrétien, ou, comme bien d'autres, les plaisirs et les travaux de la vie vous guériront bientôt de toute inquiétude métaphysique. Bien des gens m'écrivent, mais il y en a peu qui aient le courage de préférer leur salut à leur orgueil. Ainsi ce jeune homme de l'Evangile qui demandait avec tant d'empressement les chemins du Royaume de Dieu et qui « s'en alla avec tristesse » quand ils lui furent montrés. Laissez-moi croire que vous n'êtes pas de ces pauvres gens et que je vais pouvoir vous appeler mon frère.

Je vous ai répondu comme je l'ai pu, n'attendez pas que jamais je puisse répondre exactement à tous vos doutes. Il y aura toujours une partie de la lutte qu'il vous faudra faire seul, et des épines que l'on ne réduit que par l'usure. Mais *facienti quod est in se non negatur gratia.* J'ai dû faire

de la philosophie, mais en réalité la vérité est une chose bien plus simple, aussi naturelle que le soleil et l'eau fraîche, aussi facile à l'âme que le pain et le vin. Ne croyez pas non plus que l'acceptation chrétienne n'aille pas sans abêtissement et sans mutilation. Il y a bien des gens qui considèrent l'absinthe et le café-concert comme indispensables à l'existence et s'émerveillent qu'on s'en prive. Illumination de l'intelligence, nettoyage délicieux du cœur, accroissement et règlement de la volonté, voilà les effets de la discipline chrétienne. Le chrétien est quelqu'un qui sait ce qu'il fait et où il va, au milieu de gens qui, pires que les bêtes brutes, ne savent plus la différence entre le bien et le mal, entre le oui et le non. Il est comme un dieu au milieu d'un peuple d'infirmes et d'alcooliques, non pas par lui-même, mais parce qu'il s'est mis en ordre avec toute la nature en se soumettant à qui il doit se soumettre. Lui seul a la liberté entre les esclaves.

Je vous embrasse.

Paul CLAUDEL.

*
* *

A Paul Claudel

Bordeaux, 4 juillet 07.

Comme la première votre lettre m'a jeté dans un trouble profond. Je l'attendais pour faire mon examen de conscience définitif. J'avais besoin de certaines précisions pour y voir parfaitement clair et discuter aussi impartialement que possible la terrible alternative. Un moment ces précisions, que pourtant je désirais avoir, m'ont bouleversé. Par un grand effort je me suis ressaisi. J'ai envisagé froidement ce que Dieu, selon vous, me demandait ; je me suis scruté moi-même avec la dernière minutie pour voir si je pourrais jamais m'accorder à ses exigences. J'ai reconnu que tout accord, que tout accueil étaient non seulement

irréalisables aujourd'hui, mais inimaginables dans l'avenir.

Oh ! je vous en prie, tenez-moi compte du courage immense qu'il me faut en cette minute pour vous dire cela avec cette brutalité. Jamais vous ne saurez le déchirement que ce m'est de m'avouer ainsi irréparablement séparé de vous. Il y a dix jours que votre lettre m'est arrivée, et depuis j'ai été dans une hésitation affreuse, n'osant pas me décider à cette abominable franchise.

Et cependant c'est fait. Je vous ai tout dit. Déjà vous me méprisez, vous me sentez dehors, perdu dans le monde, à jamais négligeable. Je vous dois cependant l'explication de cette incompatibilité que j'ai découverte entre *moi* et Dieu. C'est vous-même qui avez prononcé ma condamnation, sans vous en douter : « Il ne hait que le seul orgueil : *cor contritum et humiliatum non despicies* ». Je n'avais pas encore compris que j'étais avant tout, essentiellement, profondément orgueilleux. Un jour que j'expliquais à M. F. comme je vous l'avais expliqué, ce qui m'empêchait de croire : conscience du néant universel, complaisance dans cette conscience pourtant douloureuse, il me dit : « Mais c'est de l'orgueil ! » J'ai senti aussitôt qu'il avait raison. Jusque-là j'avais vécu dans une telle intimité, dans une telle fusion avec mon orgueil, que je ne l'avais jamais aperçu. Comme d'autres ne s'aperçoivent pas de leur humilité. Ce jour-là j'ai vu jusqu'au fond *ce que* j'étais : orgueil, orgueil, orgueil. Tous mes gestes ne sont que cela, toutes mes pensées, toutes mes paroles. Et vous vous dites déjà que je suis sauvé, puisque j'ai bien saisi mon mal, puisque je le vois si à plein. Mais non. Car je refuse, tout mon être refuse d'appeler cela : mal. Comment le pourrais-je ? Ce serait me renier, puisque je suis moi-même cela : orgueil, puisque tout *moi* n'est qu'orgueil, puisque mon essence est orgueil. En effet je vis dans une jouissance sans fond de moi-même, de mon orgueil, de ce qui vous semblera ma plaie. Je me félicite intérieurement sans me lasser d'être ce que je suis. Pas

même comme l'Immoraliste je ne dis : « Je te loue, ô mon Dieu, de ce que tu m'as fait créature si admirable. » Mais : « Je *me* loue, de ce que *je me* suis fait créature si admirable. » N'allez pas confondre l'empêchement de mon orgueil avec le respect humain, cette petite répulsion quasi-physique à baisser la tête. Dimanche dernier je me suis prosterné devant le Saint Sacrement sans la moindre hésitation. Mais si je plie le genou, je ne ploie pas mon âme. Avec une folie et une témérité que vous direz impies, je la veux droite et inflexible à quelque souffle que ce soit. Oui, Tête d'Or, si vous voulez. Et sa mort même ne me fait pas peur. Il a vécu.

Ai-je donc commis une hideuse hypocrisie en vous suppliant, en me plaignant à vous d'un mal, en implorant de vous un remède ? Non, mais ce qui en moi a crié vers vous n'était que passager ; une insatisfaction du moment, un froissement de l'orgueil, un désir d'appui ; on est si seul quand on est orgueilleux. Et je vous aimais tant, je m'étais tant passionné pour vous qu'il me semblait que vous m'exalteriez encore. Cela je ne le sentais que confusément, dans une sorte d'angoisse que je prenais pour un désir religieux de paix surnaturelle. Mais il n'en était rien. Car voyez — oh ! me pardonnerez-vous jamais ? — je ne veux même plus de la joie, je refuse toute joie, je refuse toute immortalité. Vous me dites que je ne mourrai plus, si je suis en Dieu. Mais je veux mourir. J'ai assez avec moi. Ce m'est assez que ma vie, même si elle me doit être une interminable souffrance. J'aime mieux souffrir que de consentir à une domination, cette domination ne dût-elle durer qu'un instant et me donner l'éternelle béatitude.

Vous penserez que tous ces blasphèmes me sont soufflés par le démon. Non, je les écris froidement, sans trembler, avec seulement l'épouvantable douleur de briser l'amitié qui déjà vous inclinait vers moi. Comprenez que j'aurais pu, même une fois détrompé moi-même, vous tromper

encore, vous faire accepter mes tergiversations avec des motifs plausibles. Je vous aime trop pour ne pas préférer que vous m'abandonniez, à vous abuser ainsi indéfiniment. C'est pourquoi j'ai recueilli toute mon énergie, pour écrire cette lettre qui me déchire. Je ne vous demande que de m'en savoir gré.

Voyez-moi. Je ne peux me retourner, sans éprouver sur mon âme l'épine de mon orgueil. Je suis fier en ce moment de mon courage et de ma brutalité ; et d'avoir honte d'en être fier n'apaise pas ma fierté.

Comprenez combien tout cela est profond. Dès ma petite enfance je raffinais mon orgueil ; je me créais de petites humiliations pour avoir l'orgueil de ne pas les avoir redoutées. Si vous saviez de quelles subtilités j'ai entouré mes états de grâce, lors de ma première communion ! J'épurais ma pureté, je m'inventais des scrupules, dont je me glorifiais, dont je m'humiliais de me glorifier, dont enfin je me glorifiais de m'humilier de me glorifier. Et ainsi à l'infini. Et déjà cela m'était si doux qu'avec une conscience résolue dont je m'étonne en m'en souvenant, je renonçais d'avance à tout autre bonheur, à toute promesse de joie. Dès enfant, j'ai refusé la joie, j'ai renié tout bonheur, me disant en secret : « je *m*'aurai toujours *moi* ». Et toujours je m'ai eu, jamais de *moi* je ne me suis rassasié, je me suis voulu précieux, glorieux, fragile, je me suis attiffé avec d'inconcevables minuties. A certains moments je sentais qu'il n'était rien que je ne sacrifierais à mon orgueil, à la beauté de mon moi. Et même ses insuffisances m'ont plu comme des stimulants à le perfectionner.

Que tout cela vous paraît lamentable ! Avec votre robuste certitude vous vivez tout en Dieu ; vous êtes dans une fusion, dans une communion perpétuelle. Moi j'ai l'air — et pourtant j'ai horreur du facile — de jouer le rôle vulgaire du satanique. En vérité j'ai l'air bien malin à côté de vous. Mais que vous devez me mépriser !

Oh ! dire que c'est ainsi que j'accueille vos paroles de conseil et de réconfort, vos recommandations comme à un ami malade. Il semble que je soulève les couvertures brusquement et que je me lève tout droit, après avoir tant supplié qu'on me dorlote.

Je suis ainsi. Et je ne changerai pas. Je ne pourrais changer que si je me préférais autre, que si je m'étais un objet de dégoût. Mais je m'aime, je m'aime tant ! Tenez, encore un mot que je me disais tout enfant en me serrant le poignet quand j'étais seul. Je m'aime toujours, et non seulement ce qui en moi peut passer pour des beautés, mais mes misères, mes hontes, mes turpitudes secrètes et toutes mes maladies. Je suis tel et resterai tel. Je *me* rendrai tel qu'il m'a fait à Qui m'a conçu.

Je ne suis pas dans les rets du Christ. Qu'aurait le Christ à faire de moi si ce n'est me damner ? Je suis libre et je ne mourrai que de solitude.

*

Voilà qui est consommé. A quoi bon pousser à l'ostentation un aveu que j'ai voulu d'une sincérité froide et précise ? Je sens que j'ai brisé toute votre affection pour moi.

Et pourtant, ô vous que j'ai appelé mon frère, est-il vrai que nous soyons à jamais disjoints ? Comment se fait-il qu'en vous lisant j'aie eu un tel désir de votre appui, je me sois senti tellement *appelé* par vous ? Je ne crois à rien là de surnaturel. Mais il y a vraiment quelque chose d'étrange dans cette idée que j'ai eue de vous écrire. Je voudrais tant que vous me disiez que je ne suis pas perdu à jamais pour vous, que vous vous souviendrez toujours de moi.

Malgré moi, et par la nécessité d'être franc, j'ai exagéré, dans tout ce que j'ai dit plus haut, ma noirceur. Je reste persuadé de Dieu, je m'accepte baigné d'inconnaissable et

d'un mystère ineffable, je refuse seulement de préférer Dieu à moi, je ne crois pas qu'il nous demande autre chose que le parfait et intégral développement de nous-mêmes. Mais vous voyez que je ne suis pas impie, que peut-être nous pouvons encore nous parler sans haine, et même nous comprendre souvent. Ne m'abandonnez pas tout à fait. Tenez votre promesse de répondre à toutes mes lettres, de m'éclairer toujours et de me soutenir.

Je vais lire les livres que vous me recommandez. J'y trouverai un grand profit, j'en suis sûr. Il me tarde de connaître la Bible.

. . . .

Et il faut qu'ici je m'arrête, ne pouvant rien ajouter à tant de choses cruelles, vous suppliant seulement une dernière fois de ne pas m'abandonner.

Jacques Rivière.

* * *

A Paul Claudel

Vendredi 5 Juillet 1907.

Ma lettre, datée d'hier 4 Juillet, répond à la vôtre du *25* Mai que j'ai reçue le 24 Juin. Cette lettre-ci répond à la vôtre du *23* Mai que j'ai reçue ce matin seulement. Il y a eu interversion entre vos réponses.

Donc, quand j'ai écrit les choses terribles d'hier, *je n'avais pas lu* ce passage, qui me bouleverse maintenant :

« Ou vous deviendrez chrétien, ou, comme bien d'autres, les plaisirs et les travaux de la vie vous guériront bientôt de toute inquiétude métaphysique. Bien des gens m'écrivent, mais il y en a peu qui aient le courage *de préférer leur salut à leur orgueil.....* Laissez-moi croire que vous n'êtes pas de ces pauvres gens, et que je vais pouvoir vous appeler mon frère. »

Oh ! la tentation de vous demander de m'attendre encore, de vous dire que je vais venir, que je vais lutter contre mon orgueil. Et il y aurait du vrai. Je voudrais bien à certains moments me défaire de tout pour me perdre en Dieu avec vous. Déjà vous m'avez un peu changé, rapproché du christianisme, fait comprendre que toute haine des prêtres était sotte et puérile, fait aimer et désirer la lecture des textes sacrés.

Mais non, il faut secouer toute envie d'hypocrisie. Je ne peux pas, je ne peux pas être chrétien.

Je ne peux pas, parce que, si je pouvais, je le serais déjà. Je ne peux pas parce que je ne peux pas être ceci et non cela. Admirablement vous répondez à mes petites objections, les noyant dans un flot de vérité. Je consens, je comprends, je renie tout ce que j'ai dit. Mais — oh ! ce *mais* terrible et qu'il faut bien dire cependant — mais il reste quelque chose, je ne sais quoi, je ne sais quelle informulable objection, qui est si vous voulez, la perversion originelle — à laquelle je crois, je crois très profondément — mais que je ne puis éliminer en moi.

Toutes ces impossibilités de croire : complaisance dans le néant, inertie, ironie, orgueil, que je vous ai énumérées, ne sont que les formes diverses de ce primordial refus intérieur, qui est plus fort que moi, qui est plus fort que moi !

Et qu'ajouterais-je ? Pourquoi espérer obstinément guérir ? Si je n'ai pas guéri dans la crise que je viens de traverser, c'est que je suis incurable. Et d'autant plus incurable que je me demande même si je suis malade. Les plaisirs ni les travaux de la vie ne me feront passer mes inquiétudes métaphysiques. Elles ont déjà passé ; ou plutôt elles ont pris la forme d'un désespoir profond, inébranlable, muet, de toutes choses. Je me suis résigné à la toute vanité. Et ce qui prouve la sincérité de cette attitude, c'est que le grotesque de son romantisme ne peut m'en faire démordre.

Il est donc vrai que nous ne nous connaîtrons pas, que

vous ne m'appellerez jamais de ce nom de frère, dont j'avais usurpé le titre en vous parlant, avec lequel je vous implorais. Oh ! je n'aurais jamais cru avoir à faire un tel renoncement. Il m'est plus cruel que celui qu'exigerait de moi le christianisme. Je le fais cependant parce qu'il le faut, parce que je suis ainsi et que je ne me changerai pas. Je suis de ces pauvres gens qui préfèrent leur orgueil à leur salut.

Avec toute ma détresse, avec toute ma douleur, je vous supplie de me pardonner.

J. R.

Et vraiment ne lirai-je jamais plus de lettre venant de vous ?

*
* *

A Jacques Rivière.

Tien-Tsin, le 4 août 1907.

Mon cher ami,

Je reçois à l'instant vos deux lettres des 4 et 5 juillet.

Défaites-vous donc de cette idée que vous m'avez dit des choses terribles, irrémédiables, que je vais vous abandonner, que tout est brisé entre nous, etc... Je passe toute ma vie au milieu de gens et de livres chez qui Dieu tient peu de place, et croyez qu'à cet âge de 39 ans que je vais atteindre dans peu de jours je ne suis pas prompt à m'indigner et à me scandaliser. Qu'un jeune homme de votre âge frémisse devant l'inexorable vérité et devant les acceptations et les renonciations qu'elle implique, cela n'a rien de surprenant. Saint Paul lui-même, son premier mouvement est de se cabrer, comme son cheval : *calcitrare*. Dieu aura son heure avec vous, que ce soit la première ou l'onzième : j'ai eu le tort d'être plus pressé que lui. Mais quelle tristesse que cette vie à laquelle vous vous résignez ! Voyez l'immense misère de ce monde qui vous entoure, et songez que vous

ne lui serez d'aucun secours, vous à qui les loisirs, que Dieu vous a donnés, faisaient un devoir de chercher et de trouver la vérité, comme tout homme de volonté droite doit le faire. Aux affamés et aux misérables votre orgueil et votre terrible contentement bourgeois de vous-même sont de peu d'avantage.

Je comprends parfaitement bien que vous exagérez quand vous me parlez de votre orgueil. Mais cependant permettez-moi ici d'être sévère. C'est bien assez pour vous comme pour moi d'avoir nos défauts, mais du moins n'en faisons pas des bons dieux respectables et intangibles, de hideuses petites idoles. Non, le mal n'est jamais beau, il est toujours sot et court. *Mali nulla substantia*. Il consiste dans un désordre et dans une fin mal choisie. L'orgueil n'est pas une marque de force, mais de faiblesse, les Pères l'appellent une « luxure spirituelle » et comparent l'orgueilleux aux efféminés dont parlent les Prophètes. Vous voilà bien avancé parce que vous dites : « Je ne servirai pas » *non serviam* — à la manière d'un verre cassé et d'un mauvais outil. Vous vous aimez vous-même : l'expérience se chargera de vous guérir et de vous renseigner sur vous-même avec toute la brutalité nécessaire.

Vous me dites : « Je ne puis pas être chrétien », comme un homme dit « je ne puis pas voir » et qui n'ouvre pas les yeux. Je sais parfaitement que ce n'est pas tant l'intelligence qui doit être éclairée, c'est la volonté qui doit être purgée, fortifiée et rectifiée. Je vous ai indiqué les agents thérapeutiques de cette cure, dont le plus important est le retour au médecin autorisé, c'est-à-dire le prêtre. Vous prenez pour des obstacles insurmontables les suggestions de la mollesse, de la paresse, et, comme vous le dites fort bien, du diable. Pour vous guérir d'un bobo physique vous iriez au bout du monde, mais pour le salut de votre pauvre âme, le moindre obstacle, la première difficulté, vous décourage et vous anéantit. Non, vous n'êtes pas satisfait de vous-même, et cela aussi est un symptôme.

Pourquoi l'estomac et la conscience seraient-ils faits d'une manière différente ! Pourquoi en croire l'un et non pas l'autre ? Quand vous avez *mal au cœur*, c'est qu'il y a quelque chose chez Jacques Rivière qui n'est pas comme il devrait être.

Dans vos deux lettres il n'y a qu'une chose de grave et qui m'émeut et me trouble profondément : c'est que vous vous êtes senti *appelé* vers moi. C'est donc Dieu qui vous adressait à moi. Si donc cet appel n'a pas été efficace c'est qu'obscurément j'ai été manquant envers vous, c'est que je n'ai pas été trouvé priant et mortifié comme je l'aurais dû. Il n'est que trop vrai. N'employez pas légèrement comme vous le faites ces mots de « communion et de fusion en Dieu, etc. » Cela me fait horreur que quelqu'un puisse penser de telles choses de moi, comme si j'étais une manière de saint ! Je ne suis qu'un pauvre bonhomme tout plein du tracas des affaires et de la vie de famille, jouissant médiocrement et bourgeoisement des biens de ce monde et de l'autre, menant une vie pleine de lâcheté, de torpeur, et coupée de temps en temps des constatations les plus amères et les plus humiliantes. Enfin, pauvres enfants, Dieu est notre père à tous, et il aura compassion de notre indicible absurdité personnelle. Pardonnez-moi donc le peu de secours dont j'ai été pour vous. Ecrivez-moi tant qu'il vous plaira. Je vous répondrai toujours. Mais écrivez-moi non pas comme une dévote à son confesseur, pour étaler complaisamment vos petits travers, mais pour chercher de tout votre cœur les moyens de les guérir. Je vous serre bien affectueusement la main.

Paul CLAUDEL.

En relisant votre lettre je vois que vous croyez en Dieu : mais vous voulez un Dieu discret, pas gênant et confortablement inconnaissable. « Le parfait et intégral développement de vous-même ». Il n'y a de développement parfait et intégral que celui qui est proportionné à sa fin qui est

Dieu pour l'homme. L'homme n'a été fait ni *par* lui-même, ni *pour* lui-même, mais par Dieu et pour Dieu.

Facienti quod est in se non negatur gratia. Les conversions sont toujours l'effet moins d'une grande victoire consommée que d'une longue série de tout petits efforts réussis. Toute la machine qui marchait dans un sens, il faut lui apprendre un autre sens. Il faut apprivoiser peu à peu votre inconscient. Il faut vous créer une atmosphère catholique, vivre dans ce monde si admirable de la pensée et de la beauté chrétiennes, apprendre votre religion que vous ignorez sans doute complètement, suivre les offices, prendre l'habitude de parler à Dieu tous les jours, ne fût-ce que quelques instants, ne fût-ce que pour lui dire que vous ne croyez pas en lui et qu'il vous ennuie. Réfléchir chaque soir à ce que vous avez fait dans la journée, *faire l'aumône surtout*, aller voir les pauvres, cela vous attendrira le cœur. Soyez patient et ne prenez pas tous les insuccès et toutes les lubies de la vanité et de l'amour-propre pour des raisons péremptoires et pour des obstacles infranchissables.

*
* *

A Paul Claudel.

Bordeaux, 3 octobre 1907.

Si j'ai attendu un mois avant d'entreprendre cette réponse, c'est que je me suis longtemps demandé si j'avais quelque chose à vous répondre. Il me semblait avoir tout dit et que vous aviez eu définitivement raison de tout ce que j'avais dit. J'avais presque des remords en songeant aux plaintes incohérentes, aux exigences contradictoires, aux questions tumultueuses dont je vous avais accablé. Je regrettais d'autant plus tout cela que je sentais avec quelle netteté et quelle plénitude vous y aviez répondu, sans cependant me satisfaire et me convaincre. J'avais honte d'avoir eu l'air de vouloir « étaler complaisamment

mes petits travers, comme une dévote à son confesseur », et de vous avoir forcé à des explications qui ne me décidaient pas.

Depuis il m'a semblé que j'avais mieux à vous dire, une question plus essentielle à vous poser. Cessant de vous énumérer un peu ridiculement les raisons subjectives de mon incroyance, je voudrais vous demander pourquoi il *faut* être chrétien, pourquoi c'est une nécessité, selon vous, d'avoir un Dieu, une religion et un culte. J'accorde que le monde est un chaos, que tout est dans un désordre et un bouleversement terribles. J'accorde que le catholicisme est la *seule* explication possible de ce chaos, que *seul* il donne un sens à la nature. Mais pourquoi y aurait-il une explication, pourquoi la nature aurait-elle un sens, pourquoi y aurait-il eu « un ordre primitif » et une « viciation » de cet ordre ? Voilà ce dont je ne comprends pas la nécessité. Qui me force à croire qu'il y a dans les choses un bien et un mal, un haut et un bas, un beau et un laid ? Qu'est ce qui légitime le passage de mon désir à la réalité de l'objet de ce désir ? Est-ce parce que j'ai besoin pour comprendre le monde de l'ordonner, que, en effet, il y a un ordre dans le monde ? Je ne vois pas du tout en quoi il est indispensable que l'univers ait une intention, un but, une signification. Il me semble au contraire qu'il est bien « l'automate éternel dansant indéfiniment », la plus vaine, la plus gratuite des comédies, une plaisanterie jouée par le néant.

Me permettrez-vous de dire que vous me semblez admettre une foule d'idées *a priori*, qui toutes peuvent se ramener au postulat suivant : pour que je ne sois pas désespéré, il faut qu'il y ait un sens à ce que je vois. Donc il y a un sens à ce que je vois. — Vous m'avez écrit : « Qui retire le Verbe de la phrase, elle perd son sens ». Moi je dis : « Qui ajoute le Verbe à la phrase, elle prend un sens ». Mais si elle n'a pas de sens ? Vous avez dit aussi : « Le chrétien est quelqu'un qui sait ce qu'il fait et où il va,

au milieu de gens qui, pires que les bêtes brutes, ne savent plus la différence entre le bien et le mal, entre le oui et le non ». Mais moi je pense qu'elle n'existe pas cette différence, qu'il est indifférent d'assassiner son père ou de ne pas le faire ; rien ne me prouve que nous soyons meilleurs que les bêtes brutes. Cela vous semble des blasphèmes formidables parce que votre christianisme vous a empêché de voir combien la vie se moquait avec insolence du bien et du mal et la réalité du oui ou du non. Voici que de nouveau je vous parais bien puéril et bien ridicule. Réfléchissez pourtant à la radicale impossibilité de prouver l'existence objective des « valeurs ». Ce que je dis n'a rien de nietzschéen. Je ne prétends pas « renverser les valeurs », appeler mal ce qu'on appelle bien et *vice versa*. Je nie simplement les valeurs, et le principe de non-contradiction. Je crois très naturellement qu'une chose peut à la fois être et ne pas être, et mon incapacité à le concevoir importe peu. En un mot j'accepte le chaos sans vouloir y découvrir des traits et un visage, je ne vois que le nul et l'insensé partout.

Vous répondrez que j'en ai souffert, puisque je m'en suis plaint à vous, que j'ai imploré de vous une solution. J'en souffre encore, j'en souffre au point d'en sentir par moment ma vie tout empoisonnée. C'est cette affreuse angoisse dont je vous ai parlé ; ce sentiment du néant, qui m'assaille parfois et m'étouffe. Mais qu'est-ce que cela prouve ? Cela veut-il dire qu'il y ait autre chose, qui me fasse éprouver l'atrocité de cet état, un point de comparaison par quoi je saisisse l'odieux de la vie ? Pourquoi cette idée d'une harmonie universelle que j'ai signifierait-elle qu'*il y a* une harmonie universelle, invisible à qui n'est pas chrétien ? Ne puis-je l'avoir construite, cette idée, par opposition et par contraste au désordre que je constate ? Encore une fois rien ne me permet de passer de la réalité de l'idée à la réalité de son contenu. Je sais bien que vous arguez sans cesse de cette faim en nous d'intelligibilité à l'intelligibilité

même des choses. Mais cela ne me paraît pas légitime. — C'est vous qui fermez les yeux pour ne pas voir les choses telles qu'elles sont, pour vous éblouir avec votre beau rêve intérieur, et oublier — en perdant le souvenir de la lumière cruelle — qu'il n'est qu'un rêve.

Je suis si jeune qu'il est très ridicule de montrer tant de pessimisme à qui a vécu plus que moi, plus douloureusement peut-être que moi. Ma seule excuse est que ce pessimisme est ce qu'il y a en moi de plus sincère, que ce désespoir est né avec moi, qu'il est tellement attaché à mon âme que je ne songe même pas à l'afficher, que je n'en parle jamais à d'autres qu'à vous, que je le laisse à peine entrevoir par instants et toujours involontairement, dans un mot rapide, vite repris. Mais je vous supplie de me croire, jamais je n'ai pensé qu'il pût y avoir une raison aux choses, un ordre dans le monde, du bonheur pour les hommes. J'ai ri tout de suite des belles explications philosophiques, de ces cosmologies si bien réussies qui vous démontrent pourquoi telle chose est à sa place dans le meilleur des univers possibles. — Quand je vous ai rencontré, j'ai été séduit d'abord par cette angoisse sans fond de Cébès, par le « Rien n'est » de Besme, par l'épouvantable inquiétude de tout Tête d'Or. Ce n'est qu'ensuite que m'est apparue la partie explicative, lumineuse, triomphante, alors que vous vous étiez déjà emparé de moi. A ce moment j'ai eu une lueur d'espoir ; j'ai vu que vous prétendiez donner une explication du chaos, une satisfaction à cette faim en nous, un remède à ce vieux mal que je croyais incurable ; j'ai senti que l'explication était admirablement adéquate, que le catholicisme rendait compte de tout et pouvait rassasier toute exigence. C'est alors que je vous ai écrit pour vous demander de me confirmer mon espérance. Dans mon transport je vous ai laissé croire que j'étais presque converti : je le croyais moi-même. A mesure que vous me combliez d'admirables éclaircissements, je sentais de plus en plus parfaitement que cela en effet satis-

faisait à tout, mais en même temps je découvrais que je ne pouvais pas accepter la solution : je vous ai donné toute une série de raisons, qui étaient des empêchements subjectifs, et qui me semblaient alors les véritables. Dans la froideur qui succède maintenant à cette crise, je vois mieux ce que c'était : au fond je n'avais pas besoin d'explication, j'étais depuis longtemps résigné à ne voir que le néant et le chaos devant moi, la vanité, le sans-raison en tout : je ne veux pas comprendre, parce qu'il n'y a pas à comprendre, parce que cet univers, dont je ne sais même pas avec certitude s'il existe, est le plus inutile, le plus gratuitement vain qui se puisse rêver. — Et je ne m'en plains même pas. J'ai pris mon parti dès longtemps d'y vivre en solitude et avec dédain.

Peut-être m'accuserez-vous de m'être encore complu dans mes péchés, et d'avoir fait une confession à l'avantage de mon orgueil ? J'ai essayé pourtant d'être net et froid et de ne me point parer de mon incapacité et de ma faiblesse. Pardonnez-moi en tous cas cette nouvelle lettre, qui n'avance rien, et répondez-y, bien que je pense vous rendre la réponse assez difficile.

Je vais partir pour Paris.

. . . .

J'ai lu un peu de la Bible, surtout l'Ancien Testament que je ne connaissais que par l'Histoire Sainte. Mais que vous en dire qui ne soit pas littéraire. J'ai lu aussi Newman (le *Développement du Dogme Chrétien — Méditations et Prières*), qui est beau et émouvant. Je vais lire Catherine Emmerich.

. . . .

Croyez que je pense toujours à vous avec une ferveur, un respect, et une affection difficiles à dire

Votre

Jacques Rivière.

*
* *

A Jacques Rivière.

Tien Tsin le 24 octobre 1907
(fête de Saint Raphaël Archange).

Mon cher ami,

J'ai été bien content de recevoir votre lettre. Je me reprochais de vous avoir peut-être sans le vouloir parlé trop durement dans ma dernière lettre et je craignais une longue interruption de la conversation que nous avons engagée depuis quelques mois. J'ai peur qu'elle ne se termine pas immédiatement de la manière que j'aurais espérée, mais enfin ce n'est pas seulement au Jacques Rivière d'aujourd'hui que j'écris, mais au Jacques Rivière qui sera l'homme de vingt ou quarante ans plus tard. Aucune semence ne pousse en un jour. Il y a tel ou tel mot de mes lectures que j'ai porté pendant dix ans et plus, avant d'en trouver le sens efficace. Peut-être, un jour où je serai mort depuis longtemps, vous souviendrez-vous de quelqu'une de ces paroles que je vous adresse, guidé par la plus sincère affection.

Toutes les objections qui forment le port de votre dernière lettre se résument dans la détestable parole de ce hideux Renan qui m'avait tellement révolté à l'époque même où je n'étais pas chrétien. « Après tout la vérité est *peut-être* triste ! » Je n'étais pas chrétien alors, mais je comprenais profondément des documents célestes comme les chœurs d'Antigone et la Neuvième Symphonie. Je savais déjà du fond de mon cœur et de mes entrailles que la grande joie divine est la seule réalité et que l'homme qui n'y croit pas sincèrement ne fera jamais œuvre d'artiste pas plus que de saint, mais simplement de pauvres devoirs prétentieux d'homme de lettres et force fleurs de papier. Là est l'explication de l'attitude tragique de Stéphane Mallarmé, ou de l'artiste pur, s'apercevant qu'il n'a vraiment rien à dire.

Ici nous arrivons à la grande querelle de l'objectif et du subjectif que vous n'êtes pas le premier à me faire. Kant est un grand philosophe que j'honore, mais il a été bien peu compris, et il a inventé un vocabulaire qui a complètement brouillé les cervelles.

Attachons-nous cependant à cette distinction et dans un si grand désordre dégageons les points que nous considérons tous deux comme acquis et indubitables.

D'une part et tout d'abord vous ne mettez pas en doute votre propre souffrance. Je n'examine pas si elle comporte ou non un remède, mais si elle comporte ou non une cause, et je suppose que vous tombez d'accord que cette cause est la disproportion fondamentale qui existe entre les besoins de votre âme et leur satisfaction. Ce phénomène est si général et si uniforme que je le prends comme un fait *objectif* établi dont vous êtes seulement un « témoin ». L'esprit, le cœur humain n'ont pas en ce monde l'objet, la fin qui répondent à leur puissance et à leur étendue, ou, si on le nie, que l'on me dise lesquels car chaque objet est particulier et l'esprit n'envisage que le général [1]. La richesse et la satisfaction de nos désirs physiques ne font qu'hébéter et étouffer ce besoin, ils ne le satisfont pas, l'analyse le prouverait immédiatement.

D'autre part, en dehors de nous et en dépit de toute rhétorique nous trouvons toutes choses fort proprement et honnêtement adaptées à leur *fin* qui est d'exister et de se perpétuer dans la plénitude de leur nature, en se prêtant mutuellement concours. Si nous voyons entre elles un état de désordre (relatif) et de lutte (à qui l'on ne saurait donner autant d'importance qu'au fait de l'ordre, car l'une permet l'existence même et l'autre n'en affecte que les modalités), je vous en donne cette raison (sans introduire ici celles que l'on tire du péché originel) que chacune étant

1. Montre-nous le Père (le générateur) et cela nous suffit (Saint Philippe dans l'Evangile).

une image de Dieu est animée d'une tendance à l'infini que la présence des autres corrige et réprime.

La situation est donc celle-ci : hors de l'homme un certain ordre que vous ne pouvez nier et chez l'homme un désordre que vous ne niez pas davantage, puisqu'il fait la raison même des lettres que vous m'écrivez.

Vous ne vous trouvez donc pas en présence d'un monde complètement désordonné, c'est-à-dire où les choses existent sans aucune suite de l'une à l'autre, mais au contraire où elles s'arrangent pour maintenir un certain état, un certain cycle, toujours le même, et l'anneau de l'année. Si les choses étaient calculées pour ne pas exister, elles n'existeraient pas. Vous vous trouvez en présence d'un monde *particulièrement* désordonné, sur un seul point central et suprême : tout indique, comme du doigt, non pas une présence, mais une certaine absence.

Ici je répudie la distinction du subjectif ou de l'objectif. Subjectif ou objectif, tout fait partie d'un ensemble étroitement solidaire et homogène. Je ne vois pas pourquoi une disposition de l'âme évidente ne constituerait pas un objet d'étude aussi authentique et aussi sûr que telle pièce de la trousse d'un insecte. Elle porte sur un certain ordre de réalités un témoignage dont elle est seule capable. Pourquoi ce que vous appelez subjectif serait-il seul un rêve et une illusion et pourquoi ne lui attribueriez-vous pas la même valeur documentaire qu'à un objet concret ? Il n'y a donc pas là la pétition de principe dont vous m'accusez. Je ne dis pas : je désire telle chose, donc elle est [1] ; mais je dis : je désire telle chose, donc elle n'est pas avec moi, donc je suis privé de la fin qu'elle constitue pour moi, donc je ne suis pas ordonné actuellement par rapport à elle, donc je suis par rapport à elle dans un état de désordre. Ce qui est le seul point que je veuille établir pour l'instant.

1. Ce qui serait d'ailleurs parfaitement légitime, comme la faim pour la nourriture.

Toute chose est l'aboutissement de séries différentes. Elle constitue un ordre à la fois dans son état et dans sa production. Le nom que vous lui donnez désigne un certain ordre qui l'a elle-même appelée à l'existence.

Il y a donc d'une part hors de l'homme ordre sur tous les points, puisque vous ne pouvez désigner aucune chose dont la fin ne soit atteinte ou susceptible d'être atteinte, tandis que la propre fin de l'homme ne peut être atteinte en ce monde. J'appelle *fin* ici simplement le moyen trouvé au dehors de se maintenir complet : je la prends dans son sens concret de fermeture. — D'autre part en l'homme désordre, qui créé pour le général, ne possède pas l'objet condigne de sa considération.

Ce que vous êtes disposé à accepter, ce n'est donc pas un chaos général, mais un désordre partiel. Et cela vous ne le pouvez pas. Comme dit Pascal, il faut prendre parti. Vous n'êtes pas isolé au milieu de la nature. Tout être est obligé à remplir sa fin et, comme il y a l'obligation physique, au-dessus il y a le devoir moral. L'erreur des soi-disant kantiens est de distinguer plusieurs séries de réalités antagonistes ; elles ne s'excluent pas, elles se superposent. Là où la perception finit le devoir commence, mais nous ne restons jamais sans guide. Si vous ne remplissez pas votre fin, vous serez un organe avarié, une souffrance pour vous et pour les autres. Votre solitude et votre dédain ne vous mèneront pas loin : c'est ce point où la raison s'arrête et où la révélation va à sa rencontre suivant la parole du psaume : « *Misericordia et veritas obviavarunt sibi, justitia et pax osculatæ sunt*. La miséricorde s'est avancée à la rencontre de la raison, et la grâce a embrassé la justice, l'ayant suscitée. »

— C'est égal cette discussion peut nous mener loin. Si nous entrons maintenant dans le domaine des objections générales, un vaste champ s'ouvre à nous. Vous n'avez pas encore touché celle qui est à mes yeux la plus grave, c'est le problème du mal, ni celles qui sont les plus irritantes et

inextricables, ce sont les questions de critique et d'exégèse. Quoi que je fasse je ne pourrai jamais vous rendre la vérité catholique évidente parce que Dieu ne veut pas qu'elle le soit et exige de nous un effort de volonté généreux et libre pour l'embrasser. *Vere tu es Deus absconditus.* Ne croyez pas que, par le fait que l'on est chrétien, toutes les difficultés soient *ipso facto* résolues ou qu'il faille attendre cette solution pour entrer dans l'Eglise. Mais une fois que vous serez au dedans avec nous, toutes ces disputes vous paraîtront plus irritantes que sérieuses ou utiles.

Je sais très bien que ce n'est pas là le grand obstacle contre lequel je lutte en vous, mais votre jeunesse rebelle, impatiente de frein et de tout ce qui la gêne dans son avidité de connaissances et de sensations nouvelles. Mais quel monde à découvrir vaut celui de la vérité éternelle, toujours nouvelle et jeune ? Les gens qui ne la connaissent pas me font l'effet d'infirmes et d'eunuques. Vous vous priverez de quelques plaisirs avilissants et qui ne mènent à rien, mais vous connaîtrez le fer et l'acier, les joies salubres, martiales, athlétiques, de la victoire sur soi-même. Vous ferez le bien, vous serez dans le monde comme quelqu'un d'accepté et d'utile, vous connaîtrez l'ineffable joie d'une bonne conscience, la sécurité d'un fils qui est avec son père, vous serez en paix avec toutes les choses qui existent. Alors vous n'accuserez plus le monde d'être incompréhensible et féroce, mais vous partagerez la bénédiction de toutes ces créatures innocentes.

. . . .

Je suis bien content que vous ayez commencé vos lectures chrétiennes. Allez à Notre-Dame, c'est là que je me suis converti autrefois et tâchez de prier devant cette belle statue de la Vierge devant laquelle je me suis agenouillé si souvent. Vous lui donnerez de mes nouvelles.

Je vous serre affectueusement la main.

Paul CLAUDEL.

A Paul Claudel.

Paris, le 7 décembre 1907.

Mon cher ami,

Comment reconnaîtrai-je jamais votre accablante bonté ? Ainsi ni mes puériles déclamations, ni mes sottises gravement systématisées, ni mes petits chagrins transformés en désespoirs ne vous ont lassé. C'est toujours avec la même patience que vous me reprenez, essayant toujours de me ramener vers la joie.

Je vais vous dire en grand secret quelque chose : depuis ma dernière lettre j'ai senti naître une lumière en moi. Oh ! ce n'est pas encore la lumière chrétienne, mais c'est un espoir encore informe et qui grandit ; oh ! il me semble que peut-être la joie existe. Je ne suis plus seul, éperdu. Je n'ose rien dire encore ; j'attends, j'attends ce qui va arriver, ce qui va m'être révélé, ce qu'il me sera permis de connaître et d'apercevoir à cette clarté. Ce n'est pas un état continu de calme et de paix ; par instant m'assaillent encore mes grandes angoisses, de nouveau me voici face à face avec le néant et comme terrassé par lui. Et je blasphème plus fort que jamais, parce que je suis de plus haut précipité ! Mais quand il ne me reste plus de force pour me désespérer, de nouveau secrètement, comme une lumière, la nuit, qu'un arbre m'aurait un instant cachée, réapparaît la clarté intime. Oh ! j'essaye d'être calme et froid ; mais vraiment si cela est, s'il y a une joie encore, je la veux.

Non, non, ne croyez pas que je veuille être chrétien. J'en suis toujours aussi éloigné. Je ne parle que d'une joie possible, qui me tirerait au moins de cette infection où j'ai vécu jusqu'ici. J'ai cru que je n'avais pas le droit, après vous avoir accablé de mes récriminations de vous cacher cela. Vous dites que, même avant d'être chrétien, vous

compreniez la joie par des documents tels que les chœurs d'Antigone et la Neuvième Symphonie. J'ai aimé jusqu'au délire, jusqu'à en sentir trembler ma substance intérieure, tout ce qui est beau, libre et triomphant. Mais l'exaltation que cela me donnait était mortelle et sombre et touchait à la douleur. Je ne voyais que le néant sous cette douleur. J'aimais plus que tout Tristan ; oh ! j'aimais tellement Tristan avec sa nuit et son râle interminable d'agonie sans espoir. Oh ! Vous avez senti cela, vous aussi, et combien ce peut être terrible pour quelqu'un d'accablé, ces mélodies qui s'élèvent sans cesse, lentes, comme angoissées de trop de passion, et chargées de trop de ténèbres, qui s'élèvent pour invoquer toujours, toujours, toujours le néant et la mort et l'obscurité éternelle. Même en vous écrivant cela, je pleure presque de cette terreur que me donnait Tristan, et qui est bien une des choses qui m'ont le plus confirmé dans mon désespoir. Je vous dis cela pour vous montrer que le délire du beau, même quand il est joyeux, ne pouvait me faire renaître, et que la Neuvième elle-même ne pouvait que me déchirer.

Maintenant je vois peut-être quelque chose de plus fort et de plus certain. Mais je reviens à votre lettre. Et d'abord quelle puérilité de vous avoir reproché le passage du subjectif à l'objectif, alors que je ne fais sans cesse que me servir de ce passage. Car quand je conclus de mon sentiment du néant à la réalité du néant, que fais-je sinon réaliser mon âme ? Au fond c'est ce que tout le monde fait et ne peut s'empêcher de faire ; mais c'est peut-être aussi ce qui prouve l'équivalence de toutes les vérités, par suite leur égale vérité. Et alors c'est retomber dans une plus noire incertitude, dans un plus désespéré scepticisme.

Je sais bien que vous tirerez immédiatement parti de ceci pour me faire convenir qu'au moins je ne m'attache pas à ma négation de valeur objective, que par conséquent je ne peux affirmer que le néant soit. Et vous essaierez de me prouver une fois de plus admirablement que la vérité, elle,

doit être réelle et hors de nous parce qu'elle est le complément nécessaire à notre intelligibilité, parce que sans elle ne se peut comprendre notre désordre intérieur, joint à l'ordre du monde extérieur. En effet, je ne peux accepter un désordre partiel ; mais me prouvez-vous que ce désordre est partiel ? Vous me dites : « En dépit de toute rhétorique nous trouvons toutes les choses fort proprement et honnêtement adaptées à leur fin qui est d'exister et de se perpétuer dans la plénitude de leur nature, en se prêtant mutuellement concours. »

J'ai deux objections à cela, qui, si elles valent, démontrent que le désordre est aussi complet hors de nous qu'en nous :

1° Nous sommes d'accord pour appeler ordre la conformité à une fin et la coopération de tous les êtres à cette même fin. Mais dans le cas présent qu'est cette fin ? Selon vos propres paroles, c'est d' « exister et se perpétuer dans la plénitude de leur nature ». Mais je n'appelle pas cela une fin. Persévérer dans l'être, si ce n'est pas pour atteindre quelque chose, ce n'est pas avoir une fin. J'admets cet accord de toutes les choses entre elles, mais je le crois sans objet ; je le vois se dérouler continûment, se perpétuer en harmonies successives et toujours nouvelles, son développement m'apparaît même comme essentiellement libre. Mais je ne vois pas qu'il tende à quoi que ce soit, que quoi que ce soit lui soit proposé. Donc il n'a pas de fin ; donc ce n'est pas un ordre.

Admettons que ce soit un ordre (ce qu'on ne peut faire — n'est-ce pas — sans cesser d'appeler *ordre* la conformité à une fin). Cet ordre, qui vous dit qu'il n'est pas projeté par notre propre intelligence sur les choses, qu'il n'est pas une forme au sens kantien, selon laquelle seulement peuvent les choses nous être présentées. Si c'est cela, il ne fait que voiler le désordre foncier qui doit être l'essence de la réalité extérieure, comme il est l'essence de notre réalité intérieure. Car n'est-il pas bizarre que ce soit justement en

nous que l'ordre ne se trouve plus ? Cela ne semble-t-il pas s'expliquer par ce fait que, comme nous nous connaissons immédiatement, nous voyons en nous intuitivement la réalité telle qu'elle est, c'est-à-dire désordonnée. Quand nous ôtons nos lunettes nous voyons trouble parce que nous voyons vrai.

Ces deux objections semblent démontrer que le désordre est universel et détruire par conséquent votre argumentation qui repose toute sur cette idée qu'un désordre partiel est impossible. Pour vous montrer pourtant l'état que je fais de ces objections, je vous avoue qu'il me serait extrêmement facile de les réfuter tout de suite en m'appuyant sur la critique admirable qu'a faite Bergson, dans l'*Evolution Créatrice,* des idées de néant et de désordre. C'est vous dire l'importance que j'y attache et combien peu j'ai besoin que vous me les démolissiez philosophiquement.

Je n'ai jamais accordé et je n'accorde aucune valeur démonstrative à la philosophie. Plus je m'y attache, plus je la conçois comme un jeu, le plus voluptueux peut-être qui soit, car de tous le plus vain. Ce que je viens de vous écrire m'est venu au courant de la plume. Et je l'ai enregistré simplement pour vous montrer que je pouvais, si je voulais, démolir votre argumentation, que par conséquent elle ne me convainquait pas. Mais celle-ci eût été rationnellement probante, mon incrédulité fût restée aussi inébranlable. Rien de logique jamais ne me sera rien. Quand je pense à la façon dont naissent nos idées et dont elles se combinent, je ris de songer qu'on puisse songer à leur accorder la dignité de renseignements sur l'inconnu. Si quelque chose doit m'ébranler, si quelque chose est, je le saurai par un appel sans voix, par une commotion intérieure, qu'aucun mot ne pourra signifier. C'est pourquoi j'écoute en ce moment avec tant d'attention au-dessus de moi-même.

Et vraiment je ne peux rien dire de plus pour l'instant. J'attends, j'attends de toutes mes forces. Je ne crois pas

que je serai rapproché du christianisme ; mais quelque chose va changer en moi, j'en suis sûr. Ne regrettez pas trop de dépenser tant de forces en vain pour une petite âme faible et incertaine, qui fuit toujours et toujours se dérobe. A chaque fois j'abandonne toutes mes objections et pourtant je ne me reconnais pas vaincu. Jusqu'ici c'était parce que je trouvais de nouvelles raisons de ne pas croire. Aujourd'hui ce n'est même pas cela. J'avoue tout ce que vous voulez, je n'oppose plus rien à votre dialectique, et pourtant je ne me rends pas. Je sens combien cette attitude est étrange ; mais je ne peux en avoir d'autre. Je ne serai ramené que par une force intérieure, si je dois l'être jamais.

. . . .

J'irai à Notre Dame voir la Vierge devant qui vous avez prié.

Je vous prie de croire à mon affection respectueuse et passionnément dévouée.

Votre

Jacques RIVIÈRE.

*
* *

A Jacques Rivière.

Tientsin, 11 Janvier 1908.

Mon cher ami,

Votre dernière lettre m'a fait plaisir. Ce sont de bonnes étrennes que vous me donnez. Quoi que vous pensiez, vous ne vous rapprochez pas de la joie sans vous rapprocher de sa source qui est Dieu et le Christ. Pour le reste, Paris n'a pas été construit en un jour, ni ce mystérieux temple de Jérusalem qui fut édifié sans qu'on entendît le bruit de la hache et du marteau (Rois).

Si vous le voulez bien, je ne ferai pas de philosophie avec vous aujourd'hui. Je vois d'ailleurs que vous n'attachez pas autrement d'importance aux objections que vous

m'envoyez. J'ai pris en revanche la résolution de tâcher de réciter chaque jour mon chapelet pour vous. Cela me ferait plaisir si de temps en temps vous consentiez à vous astreindre à cette pratique. La prière est d'un tel prix que, même si vous ne croyiez pas, même sans attention de votre part, elle ne resterait pas sans fruits. C'est un merveilleux pacifiant pour l'esprit et qui vous ouvrira les chemins de la méditation. Si vous m'aimez, comme vous le dites, il me semble que vous ne pouvez me refuser cet acte de bonne volonté qui nous réunira chaque jour dans la même pensée et dans les mêmes paroles.

. . . .

Je vous serre affectueusement la main.

Paul CLAUDEL.

*
* *

A Paul Claudel.

Paris, 22 Février 1908.

. . . .

J'ai essayé, ainsi que vous me le demandez, de prier pour être avec vous. Je ne peux pas y réussir, tant j'en ai perdu l'habitude. Je vous promets de faire tout mon possible. Mais voyez-vous, je suis un tel enfant, malgré mes vingt-deux ans. Je passe ma vie à sauter du plus profond désespoir à la plus ridicule exaltation. J'ai de ces moments où j'ai le goût de la mort dans la bouche, où je sais bien que tout est fini, qu'il n'y a plus rien à attendre. Cela dure quatre jours, qui sont des siècles.

Puis je m'enlève, je plane, je suis fort, je commande, et de grands souffles d'orgueil me gonflent. Jusqu'à la nouvelle rechute. Quand je suis en bas, alors quelquefois je sens le besoin de dire : mon Dieu, mon Dieu, et de me jeter à genoux et de remuer les lèvres. Mais sitôt guéri je suis incapable de tout recueillement, je ne sens plus que la tempête de ma puissance et cette légèreté admirable qui transporte.

Je vous promets de faire tout ce que je pourrai — c'est bien peu — pour prier avec vous.

. . . .

Je vous ai déjà fourni tant de fois l'occasion de me pardonner que vous ne pourrez pas cette fois encore me refuser votre indulgence pour toutes les petitesses et toutes les incohérences que je vous écris.

Je vous supplie de croire à ma très profonde et très respectueuse affection d'enfant insupportable.

Jacques Rivière.

*
* *

A Paul Claudel. [1]

Dimanche de Pâques
19 Avril 08.

Mon cher grand ami,

Je suis un peu en retard avec vous. Vous comprendrez, parce que je vous dirai en finissant que j'ai pu avoir des distractions excusables.

A votre lettre j'ai beaucoup de choses à répondre et d'abord sur la critique que vous me faites d'avoir dans mon article parlé d'une confusion de substance entre l'âme et Dieu. J'avoue que je ne me suis appuyé sur aucun texte de vos œuvres, que par conséquent j'ai eu tort de vous attribuer cette idée.

Cependant je me demande si elle n'est pas impliquée dans le christianisme même ou du moins dans la théologie chrétienne. Et le fait qu'avec une admirable franchise vous

1. Faute de place, nous avons dû supprimer les lettres qui ne traitaient pas directement de la question religieuse. La lettre de Paul Claudel, à laquelle répond celle-ci, est datée du 12 mars 1908, et commente l'article de Jacques Rivière : *Paul Claudel, poète chrétien* paru à l'*Occident* (oct.-nov.-déc. 1907). La correspondance complète sera donnée en volume. (Note de Mme J. R.)

avouez votre système incomplet et inachevé sur ce point, me confirme dans cette opinion, qui m'est venue en étudiant pour un mémoire de philosophie la *Théodicée* de Fénelon.

En effet vous savez que Fénelon a passé son temps à se retenir sur la pente du panthéisme auquel sa doctrine conduit inévitablement. Je veux bien, et c'est ce que dans mon mémoire j'ai essayé de démontrer, que son quiétisme soit pour une bonne part dans cette tendance de son système philosophique. Mais j'en suis venu à me demander si cela ne vient pas de plus haut et d'une idée essentielle au christianisme.

Ce n'est pas seulement, il me semble, par Fénelon, que toute la perfection de la créature est attribuée à Dieu, restituée à Dieu. La théologie chrétienne conçoit Dieu comme tout, la créature comme rien, j'entends dans l'ordre de la perfection. — Mais, d'après une autre théorie, la perfection se confond avec l'être, n'est autre chose que l'être ; tout être est bon ; toute bonté est quelque être ; l'infiniment bon est l'être infini. Etre bon et être simplement est une même chose. — Donc, si l'on rapporte à Dieu toute la perfection, on lui rapporte tout l'être. Et l'on ne peut dire que ce rapport est uniquement une désignation d'origine ; je prétends qu'il faut l'entendre comme une attribution réelle à Dieu de cet être, comme une affirmation qu'il le possède seul actuellement, que cet être est en lui. Car que signifient les mots d'*écoulement*, de *communication* de sa perfection infinie ? La bonté de Dieu, qui est son être, peut-elle lui être partiellement soustraite, et peut-elle être logée provisoirement dans des individus distincts de lui ? Cela ne veut rien dire. La participation à l'être de Dieu est forcément une confusion de substance avec lui, puisqu'il ne peut rien être dérobé de sa perfection sans en diminuer l'infinité, sans par suite lui ôter sa qualité de Dieu. En attribuant toute la perfection des créatures au Créateur, vous empêchez toute distinction substantielle entre eux.

Vous direz peut-être qu'il n'est pas de foi que l'être et la perfection soient identiques, par conséquent qu'on peut replacer en Dieu la perfection des êtres finis sans replacer en lui leur existence. Mais je vous demande alors ce que sera l'être s'il n'est pas la perfection ou la perfection si elle n'est pas l'être. Si l'être n'est pas une perfection, en donnant l'être aux créatures Dieu leur a donné quelque chose de mauvais ; elles ne sont donc pas responsables de ce qui leur sera par cet être inspiré de coupable. D'autre part, si la perfection n'est pas de l'être, qu'est-elle de réel, de positif ? Sera-t-elle la limite de l'être ? Mais en Dieu l'infinie perfection est justement l'infinité de l'être. Il n'y a de positif que l'être ; or la perfection est nécessairement quelque chose de positif ; donc elle est de l'être.

L'être et la perfection étant une même chose, en restituant à Dieu la perfection de la créature (et l'on est forcé de la lui reconnaître comme une possession actuelle) on identifie l'être de celle-ci avec l'Etre divin. Par conséquent le christianisme théologique est de tendance panthéistique.

Et le fait le confirme, puisque je constate d'une part les expressions extraordinairement hardies des Pères et des Mystiques sur la confusion de substance (*perit quodam modo humana mens et fit divina* (Saint Augustin). *Nihil amare in homine, nisi Deum* (id. etc.), d'autre part votre embarras sur cette question.

L'explication que vous esquissez de la distinction de l'âme et de Dieu par l'approfondissement de la notion de la simplicité est séduisante. Mais comment, en admettant même que le simple soit compatible avec la composition, cela prouvera-t-il que l'âme se sépare de Dieu, après ce que j'ai dit ? Que sa simplicité soit une contraction différente de la contraction qu'est la simplicité divine, cela n'empêche qu'en rapportant à Dieu la perfection qu'elle renferme, on rapportera à Dieu son existence actuelle elle-même.

Pour être loyal je dois avouer qu'on peut faire à mon raisonnement une objection, d'ailleurs ancienne, qui est au moins grave. On dira que Dieu renferme toute la perfection intensivement, mais non extensivement, et l'être par conséquent de la même façon.

Mais d'abord quand on lui rapporte la perfection des créatures, c'est celle de telle et telle créature particulière, c'est le total des perfections restreintes de tous les êtres actuellement existants ; c'est donc la perfection extensive. Sinon, si l'on veut dire seulement que la perfection de tel individu a son modèle, son correspondant dans la perfection intensive et indivisible de Dieu, d'où provient cette perfection particulière, distincte de celle divine ? L'être se l'est-il donnée lui-même ? Ou, si c'est Dieu, où l'a-t-il prise hors de lui, où existait-elle, comment l'a-t-il créée sans l'extraire de lui-même ?

De plus je ne vois pas ce que c'est que posséder tout l'être intensivement, et non extensivement. Il n'y a de totalité intensive distincte de l'extensive que d'une qualité. Mais l'existence est quelque chose dont le maximum ne peut être qu'un total numérique, que l'ensemble de toutes les existences.

Je m'arrête ici parce que je voulais simplement m'amuser à vous proposer ces réflexions. Je crois qu'on pourrait les continuer indéfiniment, sans arriver à aucun résultat positif. Mais je crois en avoir assez dit pour prouver ce que je voulais, à savoir que la vérité chrétienne se met en danger quand elle prétend s'appuyer sur la philosophie.

Cette notion abstraite de Dieu dont la théologie cartésienne du XVIIe siècle prétendait extraire toute vérité, est en réalité une source inépuisable de propositions contradictoires. De plus en plus je ne conçois qu'une façon de se représenter Dieu. Je vois un vieillard avec de la barbe parmi des nuages sillonnés par la foudre. Ou bien Jésus à la crèche, Jésus vivant, visible, sensuel, et m'ouvrant les bras. C'est tout de même pour cela, pour avoir créé et

conservé de Dieu une image humaine, concrète, toujours présente et immédiatement adorable, que le christianisme non théologique est merveilleux. Ce sont des pédants ou des fous ceux qui nient la religion à cause de ce qu'ils y trouvent de trop concret. On révèle sa petitesse d'âme en s'offensant d'avoir à croire une Histoire de Dieu. Toute iconoclastie est un méfait de cerveaux vidés par l'abstraction.

Je n'aime, je ne comprends, je ne crois que ce que je touche, que ce qui est à la mesure de mes sens et sous ma main, et qui laisse un goût sur mes lèvres. Il faut être étrangement égaré et surtout bien ignorant pour croire qu'une méthode et quelques concepts peuvent nous procurer du réel. Il faut n'avoir jamais manié les idées, senti combien elles sont délicieuses à transmuer, à modeler, à dissiper, pour croire qu'elles aient une correspondance quelconque avec de l'être. Je prétends avec n'importe quelle idée, en usant simplement de sa plasticité essentielle, former n'importe quel système, ou même deux systèmes contraires successivement. Il est vertigineux que les gens qui s'occupent de philosophie comprennent si mal quel jeu admirablement divers, voluptueux, libre et vain, elle est.

*

Je lis Wallace. C'est passionnant par la lente démonstration qui germe et émane peu à peu de cet énorme entassement de faits précis. Mais combien j'ai peu besoin de cela,de cette argumentation, de cette confirmation télescopique et photographique. Ne vois-je pas du premier coup d'œil que le monde est fermé, qu'il est composé comme un poème, réglé dans tous ses mouvements par une âme centrale ? Et n'atteindrais-je pas les étoiles les plus éloignées si je voulais, puisque je les vois et que je n'en vois pas d'autres ?

Ceux qui ont besoin de Wallace pour croire à l'unité de

l'univers, ce sont ceux qui ont besoin qu'on leur confirme un paysage par une photographie !

Rien ne m'est prouvé que par le contact.

*

En terminant je dois et je veux vous annoncer que je suis fiancé. Je sens que cela va vous étonner beaucoup et peut-être vous inquiéter un peu pour moi. Mais je suis sûr, admirablement sûr, je suis fort et heureux. J'ai beaucoup lutté, résisté, cherché à aller contre moi-même. Je n'ai pas pu. Et maintenant je suis apaisé, parce que je suis « perdu ». Vous vous souvenez de mes tourments que je vous écrivais, et auxquels je cherchais des remèdes, puis du moment où je vous ai écrit que je connaissais une joie. C'était le moment où je me suis donné.

Maintenant je n'ai presque plus d'inquiétudes. Je vois clair en bien des choses. Je suis guéri de ma littérature. Un tas d'insupportables désirs m'ont été enlevés. Je ne me regarde plus, je ne m'attife plus, et du coup je me comprends mieux.

Je suis très heureux et très fort. Je crois que je vous dois d'avoir pris à l'égard de moi-même une attitude plus simple, qui seule m'a permis de démêler en moi ce qu'il y avait de vrai. Je vous en ai beaucoup de reconnaissance et d'affection. Peut-être à la longue me transformerez-vous tout à fait.

..... Je vous prie de croire à ma très profonde et respectueuse affection.

Jacques RIVIÈRE.

(*à suivre*)

Erratum : il faut lire, dans la seconde lettre de Jacques Rivière (*N. R. F.* du 1er Août, page 140) non pas :

... à l'idée du *Néant* ajoutée celle de *Puissance.*

mais :

... à l'idée du *Néant* ajoutée celle de *Jouissance.*

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

La traduction d'Homère.

« Il y a de l'agrément dans ce livre, écrit Boileau à Brossette qui lui avait envoyé le *Télémaque*, et une imitation de l'*Odyssée* que j'approuve fort. L'avidité avec laquelle on le lit fait bien voir que si on traduisait Homère en beaux mots, il ferait l'effet qu'il doit faire, et qu'il a toujours fait. » On dirait que Boileau, approuvant cette imitation et cette suite de l'*Odyssée*, cet *En marge de* ou *A la manière de*, prévoit avec satisfaction qu'elle imposera un style aux traducteurs d'Homère. Et de fait le *Télémaque* a institué pour longtemps un style de la langue épique, auquel se sont conformés, de madame Dacier à Bitaubé, les traducteurs d'Homère, et qui est passé ensuite à moitié dans les *Martyrs*. Ensuite avec les traductions de Leconte de Lisle, Homère devint le prétexte ou la preuve d'un autre style épique, d'une idée de l'épopée primitive, barbare et brutale, à laquelle le public se conforma complaisamment, tout en gardant un pli de réserve malicieuse et de farce discrète (songez au Bloch de Marcel Proust), à laquelle le père de Lisle, quoi qu'il en eût, se prêtait comme un saint de portail aux moineaux.

La traduction d'Homère qui doit compter dans notre langue, que l'on admirera, que l'on utilisera, ce sera donc une traduction en prose. Les beaux mots dont Boileau veut voir Homère pourvu, ce sont les mots d'une belle prose. A la vérité nous avons des traductions en vers, et Barthé-

lémy Saint-Hilaire a traduit l'*Iliade* dans le style épique non plus, à vrai dire, de Fénelon, mais bien de Chapelain (le secrétaire général de M. Thiers eût d'ailleurs pu traduire Aristote en alexandrins aussi, sans y mettre beaucoup plus de paraphrase et de fantaisie qu'il n'en a mis dans sa traduction en prose). Les traductions d'Homère en vers sont mortes aussitôt que nées. Notons que le cas de Virgile est fort différent, qu'aucun lettré n'a jamais daigné en ouvrir une traduction en prose, quelle qu'elle soit, et que la traduction en vers de Delille a inspiré longtemps une admiration qui n'était pas en somme injustifiée.

Au contraire, l'Angleterre et l'Allemagne eurent avec Pope et Voss leurs traductions en vers blancs, plâtres aux yeux vides, mais aux lignes vivantes et nobles, et qui valent à Homère, dans les pays du Nord, des lettres de bourgeoisie, alors que l'Homère de Madame Dacier reste un ci-devant qui n'est point revenu de l'émigration, et que celui de Leconte de Lisle a sa place au Jardin d'Acclimatation.

Et pourtant le problème reste posé. Comment traduire Homère de manière qu'il fasse, comme dit Boileau, l'effet qu'il *doit* faire ? Car on a le sentiment d'un devoir, d'un *optimum* qui n'est pas atteint, mais qui est réalisable. M. Victor Bérard a consacré une part de sa vie à chercher cet *optimum*. Nous voici devant les trois volumes de son *Odyssée*. A ces trois volumes de textes et de traduction, joignez les trois volumes d'introduction. A ces six volumes homériques, ajoutez-en autant de navigations odysséennes, les *Phéniciens et l'Odyssée* dont la refonte est en train, prévoyez des paralipomènes géographiques, philologiques, un atlas, un album, le cinéma et le théâtre peut-être... La *Comédie Odysséenne* de M. Victor Bérard multiplie comme la *Comédie Humaine* de Balzac, naît aussi d'un foyer de feu, de labeur et de vitalité.

Dans cette œuvre vaste d'érudition, il y a une partie purement littéraire, notre gibier à nous : c'est la traduction.

S'il fallait aider par un point de repère le lecteur à situer la traduction de M. Bérard, je ne citerais bien entendu aucune des traductions en prose, ni, parmi les célèbres traductions en vers, la traduction rimée de Pope ou de Cowper, si paraphrasées, ou, à plus forte raison, les endécasyllabes élégants de Monti, encore moins les alexandrins mornes de Bignan ou de Saint-Hilaire, mais sans doute celle de Voss. Comme Voss M. Bérard traduit Homère en vers blancs, aussi proches que possible, étant donné le génie des langues, de l'hexamètre antique : comme Voss il traduit vers par vers, avec une âme d'artiste évidemment, mais aussi une soumission passionnée au texte. On ne l'a pas vu, sans surprise ni discussion, rompre avec les habitudes acceptées des lettrés, des liseurs délicats, des oreilles justes, des honnêtes gens, sur ce que doit être la traduction en français. Dans ce vieux monde français, l'oncle qui conseille à son neveu de se méfier des refroidissements et des valeurs industrielles joint volontiers à sa liste le vers blanc, que M. Bainville, ce coquin de neveu, précisément à l'occasion de M. Bérard, appelle le fléau de la littérature et de l'agriculture. Mais tout change, et les principes les plus assurés vacillent. Courants d'air et fenêtres ouvertes sont préconisés par les hygiénistes. Les valeurs industrielles roulent en auto quand les vieilles valeurs de père de famille vont piteusement à pied. Le ver blanc lui-même n'est plus pour la campagne le fléau qu'il était autrefois, et il y a bien vingt ans que je n'ai pas revu les prodigieuses années de hannetons de mon enfance. Quant au vers blanc de Victor Bérard, voilà que le murmure public l'accueille flatteusement, que l'opposition de M. Bainville est à peu près isolée, et que malgré les colères de Neptune il aborde à Ithaque. Ceux-là même qui, sur la foi de Junon, prédisaient le naufrage, reconnaissent la réussite. Est-ce donc que le génie de la langue ait été retourné ? Ferons-nous amende honorable à M. Romain Rolland dont nous vouâmes jadis, la mort dans l'âme, les vers blancs à l'exécra-

tion ? Point. Trois raisons, trois figures de Minerve, ont dû se trouver réunies ici pour le succès de M. Bérard.

La première, sans importance, figurera pour mémoire. Le vers blanc de M. Bérard n'est pas un système obligatoire et fixe. Le traducteur le prend et le laisse quand il veut. Sa traduction n'est pas toute en vers blancs, mais à peu près en vers blancs. On n'a pas le sentiment d'un moule préexistant, mais d'une harmonie générale que rompent de nombreuses dissonances. Les autres usagers du vers blanc, M. Rolland ou M. Maeterlinck, peuvent d'ailleurs présenter la même excuse. Ce n'est qu'une circonstance atténuante. Les vraies raisons de M. Bérard, ce sont les deux suivantes : son vers blanc n'appartient pas à l'ordre de l'expression, mais à l'ordre de la traduction ; il n'est pas commandé par les habitudes de la lecture pour soi, mais par les nécessités de la récitation.

Le vers blanc employé par M. Bérard est destiné d'abord à rendre avec le plus d'exactitude moyenne l'hexamètre homérique. J'entends par exactitude moyenne un concours du mètre, du rythme, de la couleur et du sens, marchant autant que possible *pari passu* et sans qu'aucun soit sacrifié à l'autre. Sacrifiez tout au mètre, vous avez la traduction en vers. Sacrifiez tout au rythme, vous obtenez ce continu de prose élégante descendu du *Télémaque*. Sacrifiez tout à la couleur, vous voilà dans Leconte de Lisle. Sacrifiez tout au sens, il n'en sort que précision philologique sans poésie. Ce n'est aucun de ces éléments isolés qui doit donner son but au traducteur, mais bien, comme le dit Boileau, l'effet à produire, un effet qu'à la fois les honnêtes gens jugeront agréable et que l'homériste jugera homérique. A la fois et non séparément. Le lecteur vrai serait ici l'homériste honnête homme : abonde-t-il ?

Voilà peut-être ce qui place la réussite de M. Bérard en un équilibre un peu instable. Le plan de sa *Comédie Odysséenne*, en accord avec celui des éditions Guillaume Budé, comporte une *Odyssée* sans grec. Elle est faite d'abord

da la traduction publiée seule, et ensuite d'une introduction écrite spécialement pour le grand public, pour les jeunes gens et les jeunes filles des enseignements B, C, D, et où ne figure pas un mot de grec. Je crains que la traduction, privée du vis-à-vis du texte, ne se présente sous sa face la moins favorable, n'apparaisse orpheline. Pour goûter ce vers blanc, il faut avoir surmonté certaines habitudes. certains préjugés de l'oreille française, — et je crois pouvoir assurer qu'on ne les surmonte entièrement qu'au contact de l'hexamètre grec, et à condition de se reporter à lui, en un mouvement alternatif qui n'est pas sans charme. Athéna,

> *la déesse aux yeux pers, leur envoya la brise,*
> *un droit Zéphyr chantant sur les vagues vineuses.*

perd la moitié de son prix, ne donne, en français isolé, qu'une versification élégante et molle, si on n'y admire pas la réussite de la transposition

> Τοῖσιν δ' ἴκμενον οὖρον ἵει γλαυκῶπις Ἀθήνη,
> ἀκραῆ Ζέφυρον, κελάδοντ' ἐπὶ οἴνοπα πόντον.

Le second vers surtout, transposé comme un tableau en gravure, reproduit, valeur par valeur, l'hexamètre homérique, concorde avec lui en toutes ses dimensions, même en la place symétrique de ses allitérations. Faute de ce bilingue, de cette présence habituelle des esprits de la traduction, de ce mariage admirable entre le chêne et le lierre, il est à craindre que le continu français ne dégage tout de même pour l'oreille du lecteur l'inévitable monotonie du vers blanc.

Ajoutons que l'introduction de la Vulgate bérardienne garde un caractère assez philologique qui ne la rendra pas d'une lecture passionnante et coulante pour les non-initiés. Je l'eusse préférée toute historique (je ne dis pas géographique, puisque le département de la géographie odysséenne, empire de M. Bérard, comporte une section à

part) : je rêvais d'un continu de durée, développant d'abord les dernières pages des *Phéniciens et l'Odyssée*, faisant vivre la figure du poète contemporain des rois Nélides, matérialisant en un de ces tableaux que M. Bérard sait animer le milieu où a dû naître l'Odyssée, suivant, toujours en un récit, les aventures de cet Ulysse à la seconde puissance qu'est le texte homérique, ses « erreurs » et surtout les erreurs qu'il a causées, — histoire du poème représenté — du poème transmis — du poème édité — du poème retrouvé par le labeur et l'ingéniosité des homéristes récents. C'est dire que je n'eusse pas considéré l'introduction de la Vulgate comme un simple résumé populaire de celle du Corpus, mais comme une œuvre toute nouvelle, comme la continuation du rythme odysséen par une Histoire de l'*Odyssée*, suite de l'histoire d'Ulysse, chapitre des Aventures du véritable Ulysse, et après les *Phéniciens et l'Odyssée*, les *Européens et l'Odyssée*.

J'en reviens à la traduction, et arrive à la troisième, la plus décisive peut-être des raisons pour lesquelles M. Bérard a dû choisir l'instrument du vers blanc.

Les *Phéniciens et l'Odyssée*, c'était l'hypothèse d'un ouvrage perdu et le commentaire de cet ouvrage : le Périple ou les Instructions nautiques phéniciennes que l'auteur de l'*Odyssée* a dû avoir en main pour composer les *Erreurs d'Ulysse* ou le poème de la Méditerranée. Le Corpus odysséen d'aujourd'hui tend lui aussi vers la présence d'un de ces livres perdus, qu'un érudit moderne découvre, à la manière de Le Verrier, au bout de sa plume : à savoir l'aide-mémoire qui faisait partie du matériel d'une compagnie de rhapsodes, ou d'un rhapsode isolé, aux VI[e] et V[e] siècles. Un aide-mémoire, et non un livre. Il n'y a eu de livre homérique, ou d'Homère livresque, qu'à l'âge des éditions critiques, des bibliothèques, au temps d'Alexandrie et de Pergame. L'aide-mémoire apportait simplement son secours — généralement inutile — aux récitants, formait les apprentis, était parfois utile aux maîtres d'école.

On ne lui demandait pas les services que, dès l'âge des bibliothèques, on tendra à demander à ce compagnon solitaire qu'est un livre.

L'Homère authentique n'est pas un Homère lu, mais un Homère récité par des rhapsodes, écouté par des auditeurs. Platon et Aristote voyaient justement en Homère le plus ancien des poètes dramatiques. C'est comme tel que l'a étudié, traduit M. Bérard. Le *Codex genevensis*, et surtout des papyri, nous ont conservé des traces de cette forme dialoguée, qui fit corps avec la représentation du poème par les rhapsodes, et qui donnait à leurs exemplaires les caractères d'un « rôle » ou d'une « brochure », non d'un livre. Quand on mit *Jocelyn* au cinéma, les marchands de programmes vendaient le poème de Lamartine dans la salle en criant : « Demandez la brochure ! » L'épopée lamartinienne étant figurée sur l'écran, ils lui appliquaient le langage des salles de spectacle. Nous tombons dans la naïveté inverse, et pareille, lorsque nous donnons à l'*Iliade* et à l'*Odyssée* des Grecs au ve siècle les caractères d'un livre.

Il s'ensuit qu'un poème homérique n'est pas quelque chose qui se lit, mais quelque chose qui se dit. Les Francs-Comtois ont pour devise : « Rends-toi, Comtois ! — Nenni, ma foy ! » M. Bérard a coutume de pousser loin la logique têtue du Jurassien. Si le vers homérique est fait pour être dit, la bonne traduction sera la traduction qui pourra le mieux se dire, la traduction qui donnera non seulement le sens d'Homère, non seulement le rythme d'Homère, non seulement la couleur d'Homère, mais aussi et surtout ceci, qui est l'essentiel du poème représenté, du vers dit, et qu'aucun traducteur n'avait encore cherché : le son d'Homère.

Ce sont les comédiens qu'il faut ici consulter. On sait combien la bonne prose, la langue bien écrite, répugne à la diction dramatique. Il y faut ou une prose familière qui tourne résolument le dos à *Celui qui règne dans les cieux*... et s'inspire de *Nicole, apportez-moi mes pantoufles !* ou bien les

vers. Si médiocres que soient ceux de Jules Lacroix ou de Dumas et Meurice, Mounet-Sully eût rugi avec raison des imprécations contre le malavisé qui lui eût suggéré de jouer un *Hamlet* ou un *Œdipe* traduits en bonne prose. Quand Brunetière bourra le crâne de Paul Hervieu en lui suggérant qu'en vérité les temps de la tragédie en prose étaient venus, le résultat fut d'autant plus lamentable qu'Hervieu écrivait en une prose laborieusement élégante, qui nous met en sueur rien qu'à la lire, comme le Sybarite qui regardait fendre du bois, et qui, au théâtre, nous donne envie d'être cigogne pour la retirer de la gorge des actrices.

J'ai parlé de Jules Lacroix. La traduction en vers français d'une tragédie grecque est d'autant plus impossible que notre alexandrin cadre difficilement avec le vers iambique, et le décasyllabe, mal venu au théâtre, encore plus mal. Il faut pourtant passer sur ces inconvénients, tout sacrifier aux nécessités de la scène, et se résigner à l'alexandrin.

Le vers blanc s'est imposé à M. Bérard comme une sorte de moulage de la diction homérique. Car il s'agit pour lui de traduire ici une diction, en ayant devant les yeux moins un texte, alexandrin ou autre, que le rhapsode sur son tréteau, aux fêtes des Panathénées, dont l'*Ion* de Platon nous permet de nous faire une idée suffisante. Tout existe, disait Mallarmé, pour aboutir au Livre. La muraille de livres dont M. Bérard s'est entouré pendant trente-cinq ans pour donner son Corpus odysséen, le Livre des modernes et des Alexandrins, n'ont pour lui qu'une existence subordonnée à celle du rhapsode, de la parole ailée, sonore et mesurée que réalisa, au temps des Homérides, le poème représenté.

De là une situation un peu paradoxale. Sur mille lecteurs, il y en aura neuf cent quatre-vingt-dix-neuf qui seront en effet des lecteurs, qui se contenteront de lire cette traduction, qui y trouveront les uns du plaisir, les autres quelque monotonie, et que certains, bonnes oreilles françaises,

ennemies-nées du vers blanc, enverront, comme M. Bainville, au diable. Bonnes oreilles ? Voire. Notre littérature étant devenue, sauf pour les gens de théâtre, une littérature lue, ses valeurs formelles restant néanmoins des valeurs auditives, les nombres, les rythmes sont aujourd'hui quelque chose d'intermédiaire entre l'atlas auditif et l'atlas visuel. L'importance de la rime pour l'œil, dont les poètes votent indéfiniment la suppression à peu près à la manière dont les parlementaires votent celle des sous-préfets, fournit ici un excellent exemple. Si la rime pour l'œil tient si opiniâtrement (si absurdement, disent aucuns) à la rime pour l'oreille, c'est que, pour un vers qui se déclame, il y en a mille qui se lisent. Mais le vers blanc, avec sa typographie de prose, oblige presque l'œil et l'oreille à faire mauvais ménage, l'œil regrette une typographie où rien n'annonce le vers, l'oreille regrette la rime, l'un et l'autre n'éprouvent que le sentiment d'un manque et d'une peine, ni l'un ni l'autre celui d'une richesse et d'une facilité. Cette antithèse de l'œil et de l'oreille en poésie, comme celle de la terre et de la mer dans la politique française, c'est une de ces situations complexes que nous a faites l'histoire de notre langue, analogues à celles que nous tenons, en Europe, du passé de notre nation, de ces difficultés pour la solution desquelles il faut à chaque moment une mise au point, une adaptation originale, une invention.

Ceux des neuf cent quatre-vingt-dix-neuf lecteurs que le vers blanc lassera un peu (ce n'est pas mon cas), trouveront bien des compensations. La monotonie du mètre est plus que rachetée par l'invention perpétuelle de la traduction, par cette langue vivante, ces trouvailles qui font une substance de chair et de sang, par cette humeur allante toujours en quête du mot pittoresque, matériel, j'allais dire ouvrier, songeant d'ailleurs à l'Ergonè. Ah non ! cette traduction n'a pas du jus de rave dans les veines ! Parce que M. Bérard traduit ὤ πόποι par *Misère !*

M. Bainville estime qu'il traduit Homère en argot. Je désigne ce Parisien à l'indignation des Méridionaux, et particulièrement de MM. Daudet et Maurras : *plus quam civilia bella !* Car le style de l'*Odyssée* de M. Bérard, nous ne saurons que dans l'autre monde si c'était exactement le style d'Homère, mais nous savons bien dès ce monde que c'est celui de Mistral. Comme le provençal du Poète, la langue de M. Bérard est la langue familière de nos provinces, de nos ports, de nos rues, mais touchée du rayon et portée par le mètre. On y attend incessamment le *Zou !* provençal. Le Κάμμορε, par lequel commencent au chant V les propos d'Ino, signifie exactement *Infortuné !* Mais quelque chose nous avertit, et avertit M. Bérard, de laisser à Bitaubé ce mot délavé et pleurard, qui a perdu toute substance littéraire. Il traduit par *Pauvre ami !* étymologiquement moins exact, mais qui est du français réel, même du comtois, car j'entends souvent, dans le Jura, le *Pauvre ami !* ponctuer les propos à la manière du *Pecaïre !* provençal. Je préfère *Pauvre ami.* Quant à ὢ πόποι, l'usage est de le traduire par *Hélas !* Or *Hélas !* ne s'emploie presque plus qu'ironiquement, à titre de parodie, et pour un petit malheur. On dira : « Encore la pluie, hélas ! » On ne dira plus, comme Chimène : « Hélas ! mon père est mort ! » Mais *Misère !* est exactement l'interjection de plein air, celle qu'ont accoutumée les artisans, les marins. Je la vois parfaitement à sa place dans l'*Odyssée.*

Et cet *Ah ! Misère !* ce n'est pas seulement dans la bouche des marins, c'est aussi dans celle des dieux que le met M. Bérard. Ecoutez ce discours de Zeus :

« Ah misère ! Ecoutez les mortels mettre en cause les dieux ! C'est de nous, disent-ils, que leur viennent les maux, quand eux, en vérité, par leur propre sottise, aggravent les malheurs assignés par le sort. Tel encore cet Egisthe ! Pour aggraver le sort, il voulut épouser la femme de l'Atride, et tuer le héros sitôt qu'il rentrerait ! La mort était sur lui ! Il le savait ; nous même, nous l'avions

averti, et, par l'envoi d'Hermès, le guetteur rayonnant, nous l'avions détourné de courtiser l'épouse et de tuer le roi, ou l'Atride en son fils trouverait un vengeur, quand Oreste grandi regretterait sa terre. Hermès, bon conseiller, parla selon nos ordres. Mais rien ne put fléchir les sentiments d'Egisthe. Maintenant, d'un seul coup, il vient de tout payer. »

Ce ton évidemment n'a rien de majestueusement royal. Entre cette manière et celle de l'Œdipe ou du Thésée de Sophocle, même du Danaos d'Eschyle, il y a à peu près la même différence qu'entre le roi bonhomme du *Cid* et Tulle ou Auguste dans les tragédies suivantes. On songe même à la langue plus familière encore que parlent les rois dans la *Sophonisbe* de Mairet : la parodie des rhapsodes et l'opérette du Second Empire ne sont pas loin. Cette malicieuse bonhomie se trouve toute dans le texte d'Homère, et seule la traduction de M. Bérard la fait sentir en français. Qui ne voit à quel point le *Misère !* contribue à nous mettre dans le bon chemin de ce coteau modéré ?

Mais si ces neuf cent quatre-vingt-dix-neuf « lecteurs » sont les appelés, la traduction de M. Bérard postule un élu, à qui elle est spécialement destinée, et qui est le lecteur à haute voix, le récitateur. Le vers blanc, tel qu'il en a usé, sert de véhicule à une diction. Il s'agit de traduire non seulement le sens, de transposer non seulement la couleur, de transmettre non seulement le rythme d'Homère, mais de faire cadrer, sur les cordes sonores d'un organisme humain, et devant une assemblée, la diction épique grecque avec une diction épique française. La plupart des critiques adressées à la traduction de M. Bérard oublient qu'elle ne veut pas être la traduction d'un livre, mais d'un poème dramatique, qu'elle cherche à améliorer non le système de Leconte de Lisle, mais celui de Jules Lacroix, qu'on ne saurait la juger complètement avant de l'avoir entendu subir l'épreuve de la déclamation. Elle a devant elle toute une carrière de cet ordre. Toutes les fois que M. Bérard en

a donné des lectures publiques, il a gagné sa cause. Resteraient les représentations de rhapsodes, en costumes. Cela viendra peut-être. L'auteur a joué sa vie d'écrivain sur une résurrection d'Homère, qui n'est pas achevée, et dont la traduction du texte ne forme que la base.

Je m'intéresse d'autant plus à ce Corpus odysséen que je lui vois deux sources, dont l'alliance a des raisons particulières de me séduire : l'une géographique et l'autre littéraire.

M. Bérard a coutume de dire qu'en dehors de tel professeur de notre vieux lycée de Lons-le-Saunier, deux maîtres seuls ont exercé sur lui une influence profonde. C'est Vidal de la Blache et c'est Brunetière.

Les *Phéniciens et l'Odyssée* ne sont pas seulement une géographie des navigations odysséennes, ils font d'Homère le patron des géographes, puisque l'*Odyssée* devient un commentaire poétique des périples phéniciens, une géographie pittoresque des sept bouches occidentales de la Méditerranée. M. Bérard est d'abord ceci : un professionnel de la géographie. Je crois bien qu'il est le seul normalien qui n'ait jamais eu l'occasion d'enseigner autre chose que de la géographie. Il nous donne aujourd'hui l'exemple précieux d'une œuvre littéraire fondée sur une discipline géographique. Et les élèves de Vidal de la Blache ne sont pas embarrassés pour repérer tous les tuyaux capillaires qui la relient à leur maître.

Si les *Phéniciens* demeuraient visiblement sous le signe de Vidal, l'*Odyssée* atteste moins évidemment, mais aussi certainement celui de Brunetière. L'idée essentielle de la traduction et de l'édition consiste à faire passer sur le plan de la parole et de la déclamation ce qu'une illusion d'optique nous faisait mettre sur le plan de l'écrit, à nous donner la sensation matérielle de « cette littérature parlée, récitée, chantée, animée, que furent en somme toutes les œuvres des vrais Hellènes, depuis les origines achéennes jusqu'à l'assoupissement alexandrin, en passant par l'*epos*

des Ioniens, la lyrique des Eoliens et des Doriens, le drame tragique ou comique et les logoi ou dialogues des Athéniens. » Nous avons tellement l'habitude de « lire » la littérature grecque que nous faisons difficilement l'effort nécessaire pour lui rendre son caractère de parole ailée. Mais ce trait de la littérature grecque, Brunetière avait coutume d'insister pour montrer qu'il était aussi celui de la littérature du XVIIe siècle, que la langue classique est d'abord une langue parlée, retenant dans l'écrit le tour de la parole ; que les genres éminents du XVIIe siècle, littérature de la chaire, poésie dramatique, sont des genres parlés. Brunetière eût sans doute aimé cette *Odyssée*, il n'eût pas manqué d'en tirer argument, et nous y verrons à notre tour l'occasion de méditer sur le continu de durée qu'est le fleuve classique, ses sources de montagne, ses concrétions ou ses alluvions livresques, la température et la vie de ses eaux.

ALBERT THIBAUDET

NOTES

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

LE LISEUR DE ROMANS, par *Albert Thibaudet* (Crès).

Albert Thibaudet, quand il traite du roman, me fait penser à ces subtils et patients ministres qui annexaient les provinces, leur imposant doucement les cadres de l'administration centrale tout en respectant, autant que possible, leurs coutumes, leur figure traditionnelle. Faire rentrer dans les catégories françaises — cette sévère administration de l'esprit — les formes ondulantes et changeantes du roman, ce n'est pas une petite tâche. Il y a quelque chose, dans l'être du roman, qui semble défier le rationalisme, et jusqu'aux mouvements les plus souples de l'analyse ; or, la langue ni l'intelligence françaises ne permettent ces plongeons dans la réalité, ces façons de supprimer tout intermédiaire entre la vie et la pensée grâce auxquels certains critiques étrangers se tirent d'affaire. Il est vrai que Bergson a su créer, avec une logique et un vocabulaire français, un compromis entre le pensable et l'impensable, et Bergson est l'un des maîtres de Thibaudet.

De tous les genres littéraires le roman est celui qui répond le mieux à la conception bergsonienne de la vie. Le livre de Thibaudet pourrait porter en épigraphe les pages célèbres de l'*Evolution* sur les deux ordres, ou plutôt j'imagine Bergson reprenant ce thème dans une préface au *Liseur de Romans*. Une conception moniste de l'ordre a désorienté la critique française classique vis-à-vis du roman, non pas, bien entendu, vis-à-vis du grand romancier. Si l'on peut pardonner à Sainte-Beuve — en tenant compte et du temps et de l'homme — ses remarques sur « ce genre secondaire », il semble difficile de justifier

M. Bourget théoricien de la composition romanesque. Ce que M. Bourget appelle désordre c'est tout bonnement l'ordre de la plupart des grands romanciers, ce qu'il appelle ordre n'est autre qu'un mélange d'éloquence et de mise en scène dramatique. Thibaudet répond admirablement à l'auteur de *L'Étape*. Moins soucieux de justice sereine, il eût pu lui faire remarquer que souvent on compose d'autant plus minutieusement un roman qu'on est moins capable de faire vivre ses héros, ceux-ci bénéficiant alors de l'équilibre d'un système de relations qui leur est extérieur. A cette question cruciale de la création des personnages on aimerait que Thibaudet s'attaquât un jour — le plus tôt possible.

Conséquence amusante de son intelligence du problème, Thibaudet se trouve vis-à-vis du roman français — toutes proportions gardées, naturellement — dans un embarras assez analogue à celui de la critique universitaire classique devant le roman étranger. Celle-ci employait à penser ce genre des catégories oratoires et dramatiques ; Thibaudet, dont la critique est le carrefour de chemins qui s'ignorent, esquisse une figure du roman qui ressemble plus, tout compte fait, au roman russe et anglais qu'au roman français, fils du théâtre et du discours, resserré dans des cadres un peu rigides, roman-récit où la durée des personnages est subordonnée à la volonté architectonique de l'auteur. Une exception illustre, Stendhal, paraît à la fois confirmer la règle et justifier par son excellence (je pense au *Rouge et Noir*) les défenseurs du roman de la durée et de l'expression synthétique. Thibaudet ne se prononce pas : il penche seulement sans s'abandonner à sa pente. D'abord, le roman de conception française a produit des œuvres de premier plan ; on peut discuter la technique de Balzac ou de Constant, il serait puéril de contester leur génie. Ensuite Thibaudet a un sens trop vivant de la culture française pour juger dans l'absolu à la manière des étudiants de première année. Il sait bien que le génie français a toujours marqué sa méfiance à l'égard d'une conception ou d'une activité qui épouse le cours fluent de la vie, ou en d'autres termes qui se laisse guider, dans l'expression de la réalité, par certaines sensations — notamment musculaires et motrices — sur lesquelles l'intelligence et la vision n'ont point de contrôle immédiat. Mais surtout Thibaudet neutralise ses jugements au nom

d'une justice esthétique, la justice d'un dialogue transcendant qui se refuse à conclure, car « entre ces trois lignes anglaise, russe, française, d'une même idée de roman », il choisit « non l'une d'elles, non leur accord, mais leur vie complémentaire et le dialogue de leur opposition ».

Dialectique qui serait peut-être fastidieuse et vaine si l'auteur ne témoignait d'une profonde et concrète connaissance de la littérature, qui lui apparaît comme une *nature* donnée, un ensemble de paysages réels que la perception critique doit reconstruire et ordonner. D'où vient le caractère un peu pénible mais cependant nécessaire de ses images, pénibles parce qu'elles sont nécessaires, destinées moins à éclairer ou à expliquer qu'à nous rendre sensible une réalité qui existe en soi. Thibaudet devant le sol accidenté des lettres rappelle parfois Hardy devant le sol terrestre. On demeure étonné de l'extraordinaire culture qui a rendu possible un réalisme de cette sorte. Thibaudet rappelle volontiers ses connaissances, ou plutôt ses habitudes géographiques : c'est bien la géographie d'un monde qu'il nous donne dans ses livres, d'un monde dont les nécessités le lient, mais d'un monde qui n'existe que parce qu'il a su le créer.

RAMON FERNANDEZ

*
* *

LE LIVRE DE RAISON, par *J. de Pesquidoux* (Plon).

Voici un livre qui est un peu plus qu'un livre. Je dirais presque un produit naturel, encore proche de ses origines, élaboré par une sorte de transformation des éléments, pareille à celles qui se produisent sous l'action de l'eau, du feu et du soleil. En vérité une rare eau-de-vie, riche de sucs et d'essences, toute de lumière ambrée, de chaleur, de douce force, ayant d'un armagnac jusqu'à cette odeur de prunes cuites, jusqu'à ce « frémissement héroïque et subtil », dont parle J. de Pesquidoux.

Moins que les précédents, malgré l'apparence, cet ouvrage lui offrait matière à la fois épique et déliée en sa fibre. Et cependant il a su élargir encore son champ. Celui-là est mieux qu'un enchanteur. Il est le poète de la vie la plus harmonieuse qu'ait inventée l'homme, la plus vraie, la plus humanisée. Car si l'homme ne reste pas en liaison et en amitiés avec les choses

naturelles, il se déshumanise. C'est dans le monde terrien qu'il peut le mieux développer sans démesure toutes ses puissances.

Quelle prodigieuse aventure : l'homme s'associant avec la nature, combinant des pièges, des astuces, pour l'aider à faire mieux, amenant les plantes et les bêtes à leur point de perfection, tirant parti de tout produit selon sa vertu propre, captant même les forces naturelles pour aménager toutes les ressources de la planète. Il est roi, mais d'un royaume où il ne peut commander qu'en obéissant. Grandeur et servitude terriennes. Nul type d'homme, je crois, plus grand que le vrai terrien, car l'homme semble fait naturellement pour cette tâche comme l'oiseau pour le vol, et le cheval pour la course. C'est en elle qu'il s'accomplit et qu'il trouve le meilleur chemin où se dépasser et chercher Dieu.

Cela, nul comme J. de Pesquidoux ne l'avait fait comprendre. Cet écrivain, point du tout « esprit moderne », est pourtant de ceux qui changent notre univers. Il nous montre, jusque dans les fibres inertes, la vie, ses forces, ses vertus secrètes, et là où nous n'aurions su les voir, de véritables individus, ayant leur caractère à eux. Il anime ainsi prodigieusement, pour notre richesse, un domaine jusqu'ici mort et d'assez petit intérêt. Rendu à la terre, avec la réalité à étreindre, comme parlait Rimbaud, le paysan qui ne songeait pas à se vouloir mage, se trouve l'être d'assez étonnante façon.

HENRI POURRAT

* * *

MARCEL PROUST, par *Léon Pierre-Quint* (Kra).

Proust « est bien plus grand que tout ce qu'on peut dire de lui » a écrit Rivière. Pour approcher de cette grandeur, le critique qui parlera de Proust devra le suivre pas à pas. Essayer de le dominer sans posséder un génie supérieur au sien serait la pire imprudence. L'œuvre proustienne est trop massive, trop étendue, trop riche. D'ailleurs, qui donc est parvenu à faire une synthèse complète et définitive de l'œuvre des très grands écrivains ? Les meilleurs travaux inspirés par eux sont des analyses, des notes, des commentaires.

Sachons gré à Pierre-Quint, qui a écrit un essai remarquable sur Proust, de n'avoir voulu nous entraîner que dans une mer-

veilleuse et lente promenade. Afin d'explorer avec méthode les terres proustiennes, Pierre-Quint, à travers ces immensités, a construit des routes et des chemins, reliés entre eux par de nombreux sentiers. Ainsi, il a pu pénétrer partout. Il a vu chaque détail, retenant les plus significatifs pour des analyses exactes et minutieuses qui découvrent l'essentiel. Les agréments du voyage sont multiples. Je ne peux mentionner que les plaisirs de la dernière étape, celle que Pierre-Quint a intitulé : *L'art et le sentiment du divin.* Dieu est absent de l'œuvre de Proust. Sa place qui est marquée partout ne peut pas rester vide. Par quelle idole est-il remplacé ici ? C'est l'art, la littérature qui ont occupé chez Proust la place suprême. Ils l'ont pris tout entier. Ils lui ont caché Dieu. « Un créateur que sa création a dévoré » a écrit Mauriac. Et Pierre-Quint : « Ils (les artistes) apparaissent à Marcel Proust comme la raison d'être même de la vie. Dans le néant de son univers, l'art est le fondement de la morale en même temps que la donnée immédiate de la métaphysique ». Voilà la première clef de l'œuvre proustienne. Je parie avec Pierre-Quint. Le « Temps perdu », c'est le temps passé dans ce monde. Le « Temps retrouvé », ce n'est pas autre chose que l'abandon (forcé ou volontaire, qu'importe ?), mais l'abandon du monde pour la création de l'œuvre.

FRANÇOIS DE ROUX

*
* *

LA SENSIBILITÉ MÉTAPHYSIQUE (Éditions du Siècle); LA VIE MYSTIQUE DE LA NATURE (Crès), par *Jules de Gaultier.*

Jules de Gaultier est un de ces penseurs probes, de ces essayistes indépendants qui font la liaison entre l'idéologie et la sensibilité d'une époque, plus intimes que les philosophes avec les exigences concrètes de la vie, et beaucoup plus familiers que les artistes avec le jeu des idées pures. Cette tâche utile, j'oserai dire essentielle, ne laisse pas d'être ingrate, car les professionnels du concept se contentent volontiers de n'importe quel ersatz de l'imagination créatrice, tandis que les artistes ont acquis l'étonnante conviction qu'il suffit de frotter les mots les uns contre les autres pour faire jaillir des idées. Pénétré de l'idéalisme de

Schopenhauer et sensible aux crises spirituelles dont souffrirent les disciples du philosophe, Jules de Gaultier s'efforce depuis trente ans de faire régner l'harmonie entre l'idée critique de la connaissance et les exigences aveugles de la vie. Œuvre noble, sobre, trop modestement accomplie, dont son premier livre, *De Kant à Nietzsche*, contenait déjà le programme intelligent et précis. Une pensée originale tournant souvent autour de ses origines, les écrits de Jules de Gaultier nous envoient par bouffées des effluves de sentiments et d'idées qui ne sont plus toujours les nôtres. Je crois l'armature intellectuelle solide cependant, et l'inquiétude encore vivace que l'auteur s'efforce d'apaiser. Il me semble que l'idéalisme critique n'a jamais été sérieusement réfuté ; j'attends respectueusement qu'on me convertisse à l'absolu, ce qui ne pourrait manquer d'arriver le jour où j'apercevrais autre chose que des réminiscences et des vœux dans les arguments de ses fidèles.

Considérer le monde comme un spectacle qui pourrait se passer de spectateurs, c'est se livrer pieds et poings liés aux illusions d'un grossier réalisme. L'existence n'est donnée que dans la connaissance de soi ; tout être est institué par le regard auquel il apparaît et tout regard se porte sur un être : par cette union, qui est aussi une lutte, se définit toute réalité. Impossible dès lors d'échapper au domaine de la relation, d'atteindre à une connaissance intégrale, c'est-à-dire à l'absolu où sujet et objet ne feraient plus qu'un. La réalité se composant du spectacle et du spectateur, le spectateur projette son ombre sur le spectacle qui s'oppose comme tel au spectateur. Mais nous avons soif d'absolu, nous essayons de réduire cette opposition et cette différence sans jamais y réussir. Le mouvement incessant de la connaissance est donc déclanché et perpétué par une illusion infiniment féconde. Nous marchons inlassablement vers un but imaginaire sans savoir que le but véritable c'est notre marche elle-même.

L'originalité de Jules de Gaultier consiste à se préoccuper de la sensibilité « métaphysique » que ces idées traduisent. Il tient que les vœux de cette sensibilité sont antérieurs à la logique, qu'ils créent la logique qui leur convient et que lorsque la sensibilité varie elle modifie sa logique tout en respectant l'apparence aussi longtemps que possible, par un « bovarysme »

plus ou moins conscient [1]. Cette dépendance de la logique à l'égard de la sensibilité fait le fond et le noyau d'une philosophie nouvelle qui réunit des penseurs aussi divers que Pareto, Sorel, Hulm et M. Louis Rougier. Pour Jules de Gaultier, plus nettement métaphysicien, la logique de l'absolu, théologienne ou rationaliste, exprimerait les vœux de la sensibilité *messianique*, laquelle s'efforce vainement de transformer la douleur en plaisir et tend vers le pôle d'un bonheur contradictoire où elle n'aboutirait qu'à l'anéantissement de soi. Mais l'existence de la logique idéaliste, dont nous venons de résumer les traits principaux, révèle la formation d'une sensibilité nouvelle que Jules de Gaultier appelle très heureusement sensibilité *spectaculaire*. Alors que la messianique, se nourrissant de fins illusoires, engendre une suite d'états de connaissance, pour la spectaculaire la réalité, sans commencement ni fin et incessamment renouvelée par le mouvement de cette connaissance, se justifie « dans la joie de sa propre apparition. » Voilà des acteurs qui se prennent au sérieux et se démènent de l'autre côté de la rampe ; et voici des spectateurs qui jouissent de la vue de ces efforts sans croire à leur efficacité [2]. Ceux-ci sont les vrais philosophes, peu nombreux à vrai dire, car Jules de Gaultier reproche à la philosophie officielle de faire le jeu des acteurs et d'user de la vérité comme d'un déguisement.

Dans cette thèse originale, qui nous invite à nous accommoder du « monde comme volonté de représentation », un point me semble difficile à admettre : c'est que précisément la création de la réalité, qui apparaît à la sensibilité spectaculaire sous son

1. Le Bovarysme, c'est la faculté de se concevoir autre qu'on est, de déterminer des causes fausses quand on ne connaît pas les causes vraies. On pourrait reprocher à Gaultier d'avoir choisi, pour désigner un phénomène extrêmement important, un terme un peu trop particulier. Cf. ce que nous disions tout à l'heure des origines de la philosophie de notre auteur : Flaubert, à tort ou à raison un peu démonétisé aujourd'hui, joue dans cette philosophie à peu près le rôle que jouait Goethe dans celle de Carlyle.

2. Il ne s'agit point naturellement d'une vue hédoniste et paresseuse, mais d'un effort pour adapter notre sensibilité au vrai. Il n'en reste pas moins que nous répugnons à nous séparer ainsi des messianiques avant de nous être bien convaincus que nous ne pouvons faire autrement.

jour et dans sa vérité, est tout entière l'œuvre de la sensibilité messianique. La première ne participe aux réalités dont elle jouit que comme le miroir aux choses qu'il reflète, elle n'est tout de même, par rapport au mouvement illusoire ou non de la vie, qu'une superfétation. Je crois relever, dans cette vue apollinienne, l'influence d'une certaine esthétique qui circule encore et qu'on pourrait appeler l'esthétique du spectateur. Les esthéticiens étant d'ordinaire des philosophes ou des critiques, des gens qui n'ont pas mis la main à la pâte, il est naturel que leur point de vue soit celui du spectacle, qu'ils voient dans les œuvres de l'art et de la nature les *données* d'une contemplation [1]. L'intérêt des philosophes semble aujourd'hui s'orienter plutôt vers une esthétique de l'artiste, du créateur, différente de l'autre au point de s'opposer à elle presque trait pour trait. Une esthétique du créateur nous permettrait peut-être de demeurer dans la ligne de la sensibilité messianique sans partager ses illusions.

Ceux que rebuterait le texte un peu aride de *La Sensibilité Métaphysique* liront avec plaisir et profit *La Vie Mystique de la Nature*. Jules de Gaultier y étudie *les rythmes de reprise*, les tentatives de la vie pour se posséder dans la connaissance totale d'elle-même sans s'y anéantir. Le chapitre sur le *Lyrisme en fonction de la Biologie* me paraît tout à fait remarquable.

Ces lignes trop sommaires voulaient rappeler que Jules de Gaultier a le grand mérite de poser les problèmes de la philosophie de la vie exactement dans les termes où il me semble qu'ils doivent être posés. C'est dire qu'il ne saurait demeurer étranger à aucun débat d'aujourd'hui où la pensée et la vie sont intéressées.

RAMON FERNANDEZ

*
* *

DOCTRINE DE SAINT-SIMON, republiée par *Bouglé et Halévy* (Rivière) ; L'ŒUVRE D'HENRI DE SAINT-SIMON, par *Bouglé* (Alcan) ; LA VIE DU COMTE DE SAINT-SIMON, par *Maxime Leroy* (Grasset).

Nous ne manquons plus de grands hommes, grâce aux célé-

1. On devine comment l'influence d'un artiste comme Flaubert a pu confirmer la légitimité de l'esthétique du spectateur. Cette critique aussi bien ne s'adresse pas à Jules de Gaultier, mais à Flaubert.

brations de centenaires ; en particulier, toutes les grandes idées sociales ont été trouvées par des compatriotes : c'est flatteur. Et l'espèce particulière de grand homme qu'on appelle précurseur fait prime en critique et en librairie.

Le bonheur particulier de Saint-Simon, c'est qu'on oublie volontiers, à l'occasion de son centenaire, que lui aussi a eu des précurseurs. Auguste Comte n'avait pas tort, pour se dégager de sa réputation de disciple de Saint-Simon, de se raccrocher à Condorcet. Les idées des encyclopédistes ont pu être renouvelées de 1789 à 1814, par la grande expérience religieuse, architecturale et économique de la Révolution et de l'Empire. Saint-Simon a surtout inventé un vocabulaire, que d'autres après lui ont adapté à des idées. C'est tout lui que « l'idée de nouvelles cartes adaptées à la République française » pour éviter de « faire usage d'expressions qui rappellent sans cesse le despotisme et l'inégalité ». « Le génie remplace les rois, la liberté, les dames, l'égalité, les valets ; la loi, les as. » Et M. Maxime Leroy a bien raison de dire qu'on a, dans ces quelques lignes, comme les linéaments de la pensée postérieure de Saint-Simon. Plus tard, la principale préparation du « pape scientifique » fut de déjeuner avec des savants. Et la sévère appréciation de son ancien secrétaire Auguste Comte ne se justifie que trop : « Ecrivain vague et superficiel, il ne se distin-
« gua réellement des autres littérateurs que comme moins
« lettré, quoique autant dépourvu d'instruction scientifique.
« Toujours incapable de rien créer, il se bornait à refléter les
« admirations extérieures, même dans ses aberrations. » La biographie de M. Maxime Leroy confirme presque absolument ce jugement ; et il est bien étonnant qu'à côté des détails pittoresques sur le séduisant aventurier, d'extraits ou le *bluff* apparaît si patent, il fasse de son héros une apologie aussi nette et aussi forte. On peut se demander si le plaidoyer ne ternit pas quelque peu ce superbe portrait, où ont collaboré un historien, un critique politique et un excellent écrivain — tout ce qu'est M. Leroy.

Le seul éloge resté très juste — et que ne contredit d'ailleurs pas l'opinion de Comte — c'est celui-ci : une merveilleuse sensibilité sociologique. Les intuitions de Saint-Simon étaient vives, les développements qu'il en tirait brillants, mais courts.

Le livre qui laisse de lui l'idée la plus avantageuse, c'est le recueil d'extraits que M. Bouglé a choisis et groupés jusqu'à donner l'impression chez Saint-Simon de la cohérence et du système. La note biographique, qu'y joint M. Péreire, associe au livre un nom saint-simonien et annonce une œuvre future.

Saint-Simon a été heureux en disciples. *La Doctrine de Saint-Simon*, dont Bazard fut le principal rédacteur, contient bien du pathos, mais elle ajoute à l'œuvre du maître ce que ces disciples tiraient de leur propre fonds, de la variété de leurs natures, ce qu'ils empruntaient aussi au dissident Auguste Comte. L'influence de la grande architecture sociale de Napoléon est plus visible dans cette exposition que dans les œuvres du maître : « Nous avons vu revivre [ces sentiments] pour « donner à la France cette force prodigieuse qui pendant « vingt années a autant étonné qu'effrayé l'Europe. » Par contre, l'esprit libéral de Saint-Simon se rétrécit ; l'intolérance se fait brutale : « Les peines infligées aux propagateurs de doctrines antisociales auront surtout pour but de les sous- « traire à l'animadversion publique : en sévissant contre eux, le « pouvoir ira... au devant de la haine populaire. » Cela est beaucoup plus déplaisant que le célèbre gilet boutonné dans le dos, en symbole de l'aide fraternelle que l'homme doit à l'homme.

Se dire saint-simonien en politique, c'est se donner un maître sans rigueur, et qui autorisera les changements de nuance et même les contradictions ; c'est dans le même esprit qu'un syndicaliste assez fin me disait : « Etre proudhonien, c'est plus *avantageux* que d'être marxiste ». Mais qu'on puisse, même sans le suivre, admirer tant cet homme, est un signe des temps : même pour chercher les vérités sociales, nous préférons la nouvauté à la justesse, l'originalité à l'excellence.

JEAN PRÉVOST

*
* *

RAOUL DE CAMBRAI, chanson de geste du XIIIe siècle renouvelée par *Paul Tuffrau* (L'Artisan du Livre). — LA CHANSON D'ASPREMONT, d'après un poème de *Louis Brandin*, préface de *Joseph Bédier* (Boivin).

C'est un des faits sinon les plus suggestifs, du moins les plus amusants de notre histoire littéraire que la permanence des

remaniements, l'habitude qui s'est conservée depuis huit cents ans de remettre au goût et dans le langage du jour les vieilles chansons de geste. Aux remaniements du moyen-âge ont succédé ceux de la Bibliothèque bleue, dont les volumes se trouvent encore dans bien des greniers de province. Les *Romans de la Table Ronde* de Paulin Paris, et même, dans une certaine mesure, la *Gaule Poétique* de Marchangy ont suivi cette vieille route. Le succès du *Tristan* de M. Bédier a déclenché une nouvelle vague, et le public demande aujourd'hui, ou on lui suggère de demander, des versions faciles à lire de notre vieux cycle héroïque. En voici deux.

Le *Raoul de Cambrai* méritait, entre toutes les chansons de geste, d'être proposée ainsi aux lecteurs d'aujourd'hui. Elle est une des plus célèbres et des plus belles. M. Lanson l'a choisie pour la donner, dans son *Histoire de la Littérature française*, comme type de la geste féodale, et l'analyse qu'il en a faite a sans doute suggéré à plus d'un lecteur l'idée de la connaître de plus près. Le remaniement de M. Tuffrau a réduit *Raoul de Cambrai* à ce qu'il a d'essentiel, de nerveux, de tragique. Il lui a gardé son caractère de rudesse, cette vie forcenée de quelques grands sentiments simples. C'est une chronique française, au sens que donnait Stendhal lorsqu'il intitulait *Chroniques Italiennes* ses exemples de *virtu*.

Dans la *Chanson d'Aspremont* M. Louis Brandin est absolument chez lui. Car le savant professeur de l'Université de Londres n'a pas seulement remanié la *Chanson* pour le grand public. Il en a donné chez Champion, dans la collection des *Classiques français du moyen âge*, l'édition princeps. Et elle est d'une lecture très curieuse. « Dans Aspremont, dit M. Bédier qui a joint une préface à l'adaptation de M. Brandin, comme dans les films actuels, les caractères sont largement taillés, selon les partis-pris de simplification et de grossissement que requièrent les publics forains. » Et la comparaison de la Chanson et du cinéma pourrait être poursuivie. Ce présent perpétuel, ce mouvement continu, cette succession d'épisodes qui s'abattent les uns sur les autres, sans répit, ces tableaux précis et abondamment meublés, ce récit fait de décors successifs et de jeux de physionomie, tout cela se transpose instantanément pour nous sur un écran qui se confond avec la page. La similitude des deux

arts vient de ce qu'ils s'adressent au même public. Pourrait-on les conjuguer et tirer d'*Aspremont* ou de *Raoul de Cambrai* un autre *Miracle des Loups ?* Je ne sais, et ce n'est pas d'ailleurs cela qui m'intéresse ici. Souhaitons que le cinéma d'aujourd'hui soit avec le cinéma des siècles prochains dans le même rapport que la littérature des chansons de geste à la littérature d'aujourd'hui, qu'*Aspremont* à Balzac, à Stendhal, à Proust...

ALBERT THIBAUDET

LA POÉSIE

LES MYSTÉRIEUSES NOCES, par *P.-J. Jouve* (Stock).

On a lu de M. P.-J. Jouve les *Tragiques suivis du Voyage Sentimental* où revivait l'atmosphère de ce romantisme allemand dont quelques esprits raffolent. On retrouve cette atmosphère dans plusieurs poèmes des *Mystérieuses Noces :* ils sont écrits en musique. Quelle musique ? On ne saurait le dire, tant sont mystérieux ces moments où la voix intérieure s'articule en mots, s'organise en victoires sur le temps qui ne sont plus des fugues, mais des phrases. Un des pôèmes, d'ailleurs, s'intitule *Mozart*.

Cette perfection de rythmes et d'images, en perpétuelle création, s'achève toujours sur des accords parfaits, sur des finales d'une largeur et d'une sûreté étonnantes. Enfin, pour compléter la ressemblance avec les maîtres de la musique, de partout émane cette image d'une humanité tragique, douloureuse, qui toujours porte sa blessure et dialogue avec un Dieu également souffrant. C'est cette humanité que révèle et fait saigner en nous l'audition d'un grand concert classique.

Le poète pense en tableaux de musée peut-être aussi, parfois. Est-ce en vain que l'*Arbre Mortel* m'a rappelé le terrible Delacroix de la Chapelle des Anges ? Mais J.-S. Bach, dramatique, sublime, a de profondes correspondances avec le baroquisme de P.-P. Rubens. Bref tout ce qui est mouvement et grandeur, les poèmes de M. Jouve l'évoquent. Il faut ajouter que le volume porte en épigraphe une phrase de Ruysbrock l'Admirable : le poète se meut dans sa propre obscurité avec l'aisance hautaine d'un mystique. JEAN CASSOU

*
* *

LES MUSES CHAMPÊTRES, par *Louis Pize* (Garnier).

Je sais peu de recueils plus vrais ou qui répondent mieux que celui-ci à l'idée naïve de la poésie. L'art même y est secret et comme voilé : une technique sûre, mais invisible. Tout le mérite de M. Louis Pize réside dans la justesse exquise d'un chant dénué d'artifices : ses meilleurs poèmes gardent la fraîcheur d'une impression, sans qu'on ait jamais le sentiment de n'avoir sous les yeux qu'un cahier d'esquisses.

Comme dans son précédent recueil, *Les Pins et les Cyprès*, peut-être est-ce dans certains poèmes d'automne que se montre le mieux la nuance de sa sensibilité.

Déjà l'été recule, et toi, pensive automne
Tu sors du royaume d'en bas.
Le colchique perfide et la blanche anémone
Fleurissent l'herbe sous tes pas.

Sur les plateaux mouillés règne ton grand silence ;
Par les chemins et les ruisseaux
Un cortège muet de souvenirs s'avance,
Couronné de pâles rameaux.

L'air est si calme et doux, tant de nuages sombres
Demeurent au ciel suspendus,
Qu'avec nous, ce matin, dans le séjour des ombres
Les vallons semblent descendus.

Ailleurs, il atteint à la sobriété et à la précision d'une épigramme antique :

Dieux obscurs qui veillez aux chutes des cascades
Et conduisez le vent sur les monts vivarois,
Nymphes qui m'appeliez, furtives Oréades
Dont j'ai suivi la trace aux lisières des bois,
Je vous offrais sur les rochers le miel sauvage
Avec le lait fumeux des plus grasses brebis.
Maintenant que l'automne entrant dans le bocage
Vient poursuivre l'été dans ses derniers abris,
J'allume en votre honneur ces feuilles jaunissantes,
Et veux à pleines mains jeter dans le foyer
D'où jailliront alors des flammes plus ardentes
Ces aiguilles de pins, à défaut de laurier.

Jugera-t-on cette mythologie importune ? Car la mythologie tient dans ces *Muses champêtres* une place assez grande. Il faut prendre garde que son usage n'est jamais, chez M. Louis Pize, procédé littéraire, rhétorique, mais qu'il est requis par le tour propre de son imagination ; et d'ailleurs que sa vision toute personnelle de la nature et ses dons de paysagiste précis excellent à rajeunir et à rendre vraiment vivant ce matériel poétique qui demeure, chez tant d'autres, à l'état de froide allégorie. Par là, sans effort, sans aucun dessein d'imitation, il retrouve une des sources d'inspiration de Ronsard. Il lui arrive d'oser davantage : la très belle *Suite antique et chrétienne*, où il atteint à la grandeur, ne craint pas de soumettre l'antique Cybèle à la Croix ; et cela, ce me semble, sans qu'aucune fausse note puisse faire protester le goût le plus exigeant.

On voudrait écarter de ce livre les esprits vulgaires. Ni raretés de langage, ni curiosités d'aucune sorte, ils n'y trouveront rien de ce qu'ils aiment ; pas la plus petite nouveauté extérieure. Mais ce poète est de ceux qu'habite un chant secret et proprement unique ; il peut négliger d'inventer la matière de son art ; docile à la seule voix intérieure, ses moindres paroles ont un accent qui n'est qu'à lui.

HENRI RAMBAUD

* * *

LES MYSTÈRES DE L'AMOUR, par *Roger Vitrac* (Editions de la N. R. F.).

Roger Vitrac pratique une merveilleuse chirurgie vitale. Il connaît vraiment la répartition de l'esprit. Il en élucide l'activité occulte et illogique avec le bonheur d'un théorème de la raison. Décalage des sentiments, des sensations, des actes avec leur signification générale, humaine, leur magie vitale. En même temps qu'il remonte l'esprit, il en fait vibrer la substance. Ce qu'il écrit a un caractère de révélation. Ce n'est pas le moyen, c'est l'acte même élucidé, et de telle sorte que l'acte, en même temps qu'il s'explique, se détache de la confusion des phénomènes, de la virtualité des possibles, et vit.

Les *Mystères de l'Amour* sont une alchimie de l'amour, comme la *Connaissance de la Mort* sera une alchimie de la vie et de l'esprit. Les deux sont distincts. Les *Mystères de l'Amour*, pièce de

théâtre, sont l'alchimie d'un certain amour, des amours d'un certain nombre d'êtres, fantoches parfaitement déterminés, impossibles à confondre, mais cependant indétachables de l'abstrait. Qu'on essaie, si l'on peut, de concilier les deux termes.

Ces fantoches toutefois ont une existence de chair, ou plutôt d'objets. Ils sont des représentations, des états, des images, mais ils sont aussi des *Êtres*, ils sont dans l'esprit des Monstres, impossibles à *penser*, mais toutefois réels, entrevisibles, phénoménaux. L'amour entretient avec l'esprit et avec la mort des relations que lui-même ignore, mais que l'esprit de Roger Vitrac a percées. Il est bon de sentir à la lisière de son esprit l'existence d'une telle œuvre d'où la logique des faits est bannie et où chaque sentiment devient à l'instant un acte, où chacun des états de l'esprit s'inscrit avec ses images immédiates, et prend forme avec la vitesse d'un éclair. Le fantoche abstrait devient objet et reste sentiment, et ne prend pas de matière. C'est tout juste s'il supporte la défroque théâtrale. Bien plus encore, dans cette œuvre l'allusion proprement dite, l'allégorie n'existe pas. Ce guignol prend réellement possession de l'histoire, il y a une transfusion constante de la réalité historique dans le sang de ces figurines de nuages et de vêtements. Quand Roger Vitrac évoque Mussolini, on peut être sûr que c'est Mussolini lui-même, le vrai, qui se prend dans la trame de l'action, ou son théâtre n'a plus de raison d'être ; c'est du moins ainsi qu'il doit être compris.

Roger Vitrac est parfaitement conscient de la méthode de destruction qu'il emploie contre l'amour, et elle lui apparaît, au même titre que l'écriture automatique, un moyen surréel d'atteindre à la réalité essentielle de son esprit. Il n'a jamais été dans la pensée de personne de considérer le Surréalisme comme un mode d'activité capable de se libérer par le seul moyen de l'écriture automatique. Le Surréalisme est parfaitement conciliable avec une certaine lucidité dans l'esprit. A cette lucidité une logique supérieure participe, qui induit à choisir parmi les éléments proposés par le subconscient un certain nombre de ceux que la logique systématique écarterait. Dans ce travail elle suit des voies supérieures à celles de l'entendement ordinaire, et qui conduisent à la destruction de cet entendement.

ANTONIN ARTAUD

LE ROMAN

MA KIMBELL, par *Luc Durtain* (Editions de la N. R. F.)

Je ne sais si le grand plaisir que je prends aux livres de M. Durtain est exactement celui que me souhaiterait l'auteur. On reproche généralement aux critiques d'aimer à chercher d'où un livre procède, ce qu'il prépare, et, tandis que les romanciers font concurrence à l'état-civil, de faire concurrence aux généalogistes. Je n'éprouve pas devant M. Durtain cette tentation d'un ordre dans le temps, mais bien celle d'un ordre simultané, d'un ordre de groupe, de famille contemporaine, et je songe à la famille de l'Abbaye.

Lui-même m'y incite. Il intitule ses livres *Conquêtes du Monde* comme Balzac *Comédie Humaine* ou Georges Ohnet *Batailles de la Vie*. Luc Durtain, Georges Duhamel, Jules Romains, les trois calenders d'autrefois, se sont partagés le monde comme Sem, Cham et Japhet. La conquête du monde à Luc Durtain, la *Possession du Monde* à Duhamel, et la création du monde à Jules Romains, qui s'est réservé le rôle de Dieu le Père. « Excusez-moi, disait ce dernier en donnant congé à Tristan Bernard qui l'interwievait, quelques mondes à créer... » Le créateur d'Issoire, de Cromedeyre, de Donogoo-Tonka, ce Lamendin et ce Knock de la littérature, s'est également spécialisé dans la production des mondes. Je me promets dès maintenant beaucoup de plaisir à écrire un chapitre tragi-comique sur le trio créateur, possesseur et conquérant. Un écrivain est toujours l'Alexandre de quelque chose et le Napoléon de quelqu'un. Chapitre plein d'amitié d'ailleurs, car il va de soi que j'admire ces trois auteurs.

D'abord Luc le Conquérant, le seul à qui j'en aie aujourd'hui. *Ma Kimbell* a fait ma joie, et je ne doute pas qu'il n'en soit de même des deux douzaines d'autres *Conquêtes* que nous donnera M. Durtain avant d'être conquis lui-même. Pas une joie compliquée, évidemment, mais toute innocente et simple. La joie de partir moi-même en motocyclette (métaphoriquement s'entend, j'ai cette ferraille en horreur, comme M. Luc Durtain déteste le chemin de fer, traité de boîte pour cul-de-jatte : ces bons romanciers ignorent que le chemin de fer est le cabinet de travail des critiques liseurs de romans !) — en moto-

cyclette sur une route pleine de sensations toutes fraîches, toutes nues, vivantes et jolies. Ce journal de route d'un sportif, je le trouve délicieux. A personne mieux qu'à Luc Durtain il n'appartient de renouveler le capital de la littérature de voyages, de fournir aux gens de goût un Loti d'après-guerre.

Seulement ce Loti écrirait-il un *Pêcheur d'Islande ?* j'en doute. Vous savez que Ma Kimbell est une motocyclette, celle qui, sous M. Durtain, envoie des torrents de poussière à ses obscurs blasphémateurs. M. Durtain, amoureux de sa Kimbell, en rend son lecteur amoureux (malgré nos rancunes de piétons) et c'est un succès. Mais sur cette Kimbell, l'auteur, celui qui dit *Je*, est censé fuir une belle. Il est parti sur sa machine

A cause, à cause d'une femme,

dont il nous parle beaucoup, sans pouvoir nous y intéresser. La réalité naturelle, c'est-à-dire qui fait corps avec la sensibilité de Durtain et le plaisir du lecteur, c'est la Kimbell ; la réalité artificielle, plaquée (au double sens du mot), c'est la demoiselle. J'avais déjà cru voir quelque chose d'analogue dans la *Source Rouge*. Mais il y a chez M. Durtain tellement de vitalité, un style si succulent, qu'il est bien capable de nous donner un jour quelque très belle histoire d'amour. Jean de Tinan écrivit à vingt ans un *Essai sur l'Impuissance d'aimer*. Les jeunes gens d'aujourd'hui n'écriraient-ils pas des essais sur la puissance de ne pas aimer ? En tout cas voilà un point où M. Durtain, conquérant du monde, et M. Duhamel, qui en est le possesseur, ne concordent plus. Et pourtant, derrière la sentimentalité débordante de celui-ci... Enfin nous reparlerons de cela quand un autre livre du groupe nous en fournira l'occasion.

ALBERT THIBAUDET

*
* *

ELOGE DE LA FOLIE, par *Jean Cassou* (Emile-Paul).

Il a bien de l'insouciance, ce jeune homme de lettres, de se laisser aller, pour son début, au fil emporté de sa jeunesse ! Car tel est le caractère de l'*Eloge de la Folie*. C'est, sans doute, une folie de plus.

En quoi, ainsi que l'annonce son éditeur, il est romantique. Sans poser de conditions, ni morales, ni sociales, ni artistiques

sans le moindre formalisme d'aucune sorte, tous ses dons, il les donne tels quels, dons de jeune homme et dons d'homme de lettres, pêle-mêle.

Doit-on s'étonner que son héros s'appelle Auber, que les amis de celui-ci s'appellent Grétry et Boïeldieu et que le roman se passe dans un grand duché, dans un de ces grands duchés romantiques, vagues comme l'Olympe, qui n'ont de Cour que pour que, jour et nuit, des amants s'y fassent la cour ?

Lecteurs romanesques, lecteurs de la vieille observance, ce livre va vous tenter. Vous pourrez lui accorder encore vos larmes, vos regrets. Restauration, second Empire : Quelle joie ! Des jeunes filles qui fléchissent, qui vont céder, qui cèdent ; des dames sevrées qui ne veulent pas être sevrées et se jettent, sans fin, au cou de ce jeune homme et la passionnée Cécile, la seule hésitante, la seule tremblante, tant sa passion est forte et fébrile, la seule qui le fasse hésiter et trembler : la folie de l'amour, surmenée jusqu'à se changer en amour de la folie, jusqu'à demander asile aux bras et aux baisers authentiquement fous de trois folles de l'Asile. Ah ! oui, romantisme : Auber, Boïeldieu : *le Domino noir*, *Richard Cœur de Lion*, tragiques inconséquences, plaisirs de la folie !

Mais, s'il en est ainsi, à se montrer si captivant, ce livre ne court-il pas des risques ?

Le roman est exposé à des périls. Il lui faut répondre à des exigences épuisantes, dans une époque d'instruction obligatoire où tout le monde sait lire, veut lire, où les cœurs primaires ont besoin de tout de suite mirer leurs folies dans l'écriture. De plus en plus s'est creusé et se creuse, dans l'usage du roman romanesque, le fossé entre la littérature véritable, la *littérature de création* et la *littérature de consommation*.

On se demande donc : où se place le livre de M. Jean Cassou ? Où va-t-il ? Dieu ! serait-il vraiment en danger ?

Je lui souhaite le plus large succès. Il peut l'avoir. Il l'a déjà. Je ne voudrais décourager personne de le lui donner. Que les cabinets de lecture l'achètent ! Qu'il soit sur des guéridons anciens, à côté de vieilles bergères, qu'il soit sur les tables rases des dames à têtes rasées. Allons, qu'elles le prennent, qu'elles soient prises, qu'elles aient pour lui, les unes, la « coqueluche » espagnole (1856), les autres, la mort

pâmée, la mort dans l'âme des dancings qu'il comprend et célèbre si bien !

Mais quoi ? Que se passe-t-il ? Au bout de dix pages, voici le vieux lecteur débordé. Les paysages, les boudoirs confidents, la couleur locale, où sont-ils ? La hiérarchie des péripéties, la hiérarchie des personnages ?

Pareillement s'impatiente le nouveau lecteur de romans. Où est l'aventure ? Que signifient ces brusques arrêts, ces lassitudes se répétant de fin de chapitre en fin de chapitre ? La clairvoyance de ce jeune homme fait peur, la sagesse de ce fou fait mal !

Prenez garde à ce livre torrentiel qui brûle les décors d'apparat, de sa froide avalanche.

Jeunesse inaltérable, te voilà, telle que tu fus toujours. Chevauchée éternelle : mêmes bonheurs, mêmes abîmes. Mais des lumières furieuses et douces foudroient les événements, les rendent insignifiants, les apaisent. Tu vas toujours de la même façon à la rencontre des femmes ; tu t'y réfugies autrement et autrement tu les franchis.

Catastrophe, merveilleuse catastrophe de la jeunesse, que veulent dire ces brusques évasions, ces atroces délivrances et ces capitulations distraites ?

Ce livre d'amours précipitées, de vaines amours de précision est une arme rare. Il faut savoir s'en servir. Elle est à secret.

Il y a de quoi philosopher. Erasme qui a écrit également en 1508, un *Eloge de la Folie*, se serait plu, je pense, aux ondoiements de celui-ci, en passant, à cheval, du climat d'Italie au climat d'Angleterre et il en eût parlé avec agrément à son ami Thomas Morus qui, pour des raisons politiques, devait, lui aussi, un jour, perdre la tête. HENRI HERTZ

*
* *

LES CONTES DU WHISKY, par *Jean Ray* (Renaissance du Livre).

C'est un principe en faveur chez quelques-uns d'entre nous, qu'il faut beaucoup sacrifier pour arriver à donner une œuvre pure et vraiment belle, qui soit le miroir le plus fidèle de nous-mêmes, et qui garde son énergie à travers le temps. Un tel principe fait d'abord accuser ses adeptes de sécheresse et parfois de

stérilité ; ce n'est pas cela qui m'inquiète. Et ce qu'il nous oblige à sacrifier, qui a peut-être en soi quelque valeur, au profit de valeurs que nous jugeons plus hautes et d'une réalisation plus essentielle, ce n'est pas cela non plus que je regrette.

Mais ce que nous nous sommes contraints à supprimer, parce que nous l'estimions nuisible à notre but, peut-être que si nous lui avions donné vie, il nous aurait servi de tremplin pour passer en une région qui lui eût été supérieur, mais qui eût dépendu de lui ; peut-être qu'il aurait donné des fruits, dont nous ne connaîtrons jamais la saveur. C'est la saveur de ces fruits que je regrette, et bien que, ni dans l'art ni dans la vie, je ne veuille les connaître si d'abord je ne les ai pas admis comme légitimes selon ma loi personnelle, — je ne puis m'empêcher de les envier aux autres hommes.

Les *Contes du Whisky* de M. Jean Ray sont des fruits étranges, d'allure un peu artificielle, mais d'une grande séduction. Ces contes ont pour thèmes le rêve, l'amour, le départ, la peur et la mort, qui sont les grands tentateurs des âmes tourmentées. L'air qui circule à travers eux est chargé d'effluves violents. Ils sont pleins de romanesque, de romantisme et pourtant d'une humble réalité. On songe, en les lisant, à Poë et à Mac Orlan. On est volontiers devant eux comme un enfant émerveillé devant la scène du Grand Guignol.

L'auteur donne tête baissée dans un domaine bizarre : mi-limbes, mi-enfer. Il s'enivre de ses hallucinations ; il mène une bacchanale lugubre, aux reflets verdâtres, aux odeurs d'alcool et de misère. Si extravagants pourtant que soient ses héros et leurs aventures de boucaniers, de pirates et de rôdeurs sentimentaux, rien n'est plus simple que leur cœur et que leurs désirs — cœur d'enfant crédule, désirs de petite maison, de lit propre et de femme paisible.

Et si maintenant il faut constater que certains de ces contes sont très inférieurs aux autres, que la langue est loin d'être pure, et que le carton du décor apparaît trop souvent, je ne le reprocherai pas, pas encore, à M. Ray, puisque le pire a engendré l'excellent, et que, s'il se fût contraint davantage, il eût peut-être été moins loin.

MARCEL ARLAND

*
* *

AVENTURES EXTRAORDINAIRES DE JULIO JURENITO, par *Ilya Ehrenbourg*. Préface de Pierre Mac Orlan (Renaissance du Livre).

Le roman d'aventures est venu au secours des hommes de cette époque ; l'imagination les soulage de la réalité. Il est venu de partout comme il conduit partout. Ce n'est pas lui qui nous montrera dans un morceau de ciel bleu ou dans le carré noir d'une fenêtre cet inconnu, le nôtre, qu'un mot suffit à faire surgir. Soyons satisfait s'il parvient à nous imposer la tâche d'avancer, plus ingrate qu'on ne croit, lorsqu'à l'imagination manque le soutien du mouvement réel. Avancer, non pas selon les impulsions de notre nature ou de notre volonté, mais à la suite d'un guide qui n'est la plupart du temps qu'un tyran, souvent frivole.

Je ne reprocherai certes pas à Julio Jurenito sa conduite tyrannique ; elle n'est telle qu'à cause du prestige de sa personnalité si forte malgré le masque d'indifférence qu'il veut bien se donner. Encore eût-il pu nous éviter le bavardage de certain de ses disciples ; il nous importe peu de savoir qu'il a retenu beaucoup de choses, qu'il a pillé au cours de ses nombreux voyages les boutiques de tous les antiquaires.

« Julio Jurenito enseignait à haïr le présent, et pour que cette haine fût forte et ardente, il entr'ouvrit devant nous, émerveillés, la porte qui mène vers le grand, vers l'inévitable lendemain ». Nous savons ainsi, dès l'abord (c'est l'auteur lui-même qui prend la précaution de nous en avertir), que *Julio Jurenito* est un roman d'anticipation ; mais il ne nous entraînera pas trop loin. D'une fenêtre, la première venue, il nous fera voir ce « demain » où nos yeux auront tout loisir de se promener dans une obscurité agitée des clartés croisées des réflecteurs.

Julio Jurenito, le « Maître sans conviction » comme l'appelle avec esprit Ehrenbourg qui s'est donné la tâche d'écrire sa vie et ses idées, s'est dressé un jour, comme un diable, à la *Rotonde ;* en réalité, du diable il n'avait que l'apparition soudaine, car les deux cornes sous le chapeau melon n'étaient que des mèches de cheveux, et la queue, le tuyau d'une pipe hollandaise sortant de la poche de sa redingote. Cet homme est un

être positif qui regarde l'avenir avec des yeux froids. On l'appelle Maître, mais il n'a jamais rien enseigné à personne. Il n'a ni système religieux, ni principes moraux. « Pauvre, mais grand, il n'avait même pas la rente piteuse de tout citoyen commun. Violant toutes les défenses de tous les codes d'éthique et de droit qui existent jusqu'ici, Jurenito ne se justifiait par aucune nouvelle religion, aucune nouvelle conception du monde. »

Tel est l'homme qui va nous conduire sans aucun plan tracé par les chemins fort battus de l'Europe. Cet homme « sans conviction » prendra successivement comme disciples un Américain, Mister Cool, qui prétendra réformer la morale au moyen de ces deux grandes forces : le Dollar et la Bible ; un jeune nègre nommé Aïcha, dont le principal office consistera à mouiller des timbres avec sa langue ; un Russe, Alexis Spiridonovitch, qui proclame : « Tout est fiction, mais l'homme existe », et qui s'en va « à la recherche de l'homme » ; Ercole Bambucci, un Italien amateur de banco-lotto ; le rentier M. Delhaie, qui désire placer quarante mille francs « dans une affaire solide » ; enfin l'Allemand Schmidt, homme inventif et doué du génie de l'organisation.

Ce livre n'est pas un roman ; c'est une peinture encyclopédique de notre temps, une sorte de guide pittoresque, un nouveau code des mœurs, si l'on veut, une anticipation qui n'a ni la logiqne ni la cohésion de celles de Wells, par exemple, mais peut-être tout de même une clarté supérieure, une angoisse plus fertile, en tous cas une remarquable richesse d'aperçus et d'entrevisions.

Pierre Mac Orlan, dans une courte préface, a spirituellement silhouetté la physionomie d'Ilya Ehrenbourg, ce jeune juif qui naguère, à Kieff, « dans le décor cérébral, annuellement créé par les anges de la neige, devait promener son humeur mélancolique et satirique à travers l'Europe en désordre et la reconstruire plus tard, d'un modèle d'appartement, grâce aux aventures d'un Julio Jurenito, l'étrange maître de la jeunesse qui put jouer un rôle dans la Révolution russe ». Et si ce rôle a moins de drôlerie pittoresque que celui d'un de ses disciples, Mister Cool, qui proposait d'installer, les matins d'exécutions capitales sur les places publiques, des cinémas où l'on déroulerait des

films représentant la vie infâme des condamnés à mort, ou dans les maisons de prostitution des appareils patentés portant cette inscription : « Songe à ta fiancée », il a toute la pathétique profondeur que lui prête une réalité récente et dure.

« Ce récit, par son métier littéraire encore plus que par sa pensée, est un hommage à la littérature française, dans ce qu'elle offre de plus libre et de plus classique », ajoute Mac Orlan. Ce jugement ne me semble pas exact. L'hommage d'Ehrenbourg me paraît s'adresser plutôt à la littérature anglo-américaine où il a pris ses modèles. Je pense aux anticipations satiriques de Swift et à celles, plus proches, d'un Mark Twain ou d'un Jérôme K. Jérôme. Chez l'auteur de *Jurenito*, même humour tantôt amer, tantôt gai, même désordre apparent ; clairvoyance par bonds successifs, en ligne brisée, il est vrai, mais qui explore une région par ses quatre coins en même temps. Ehrenbourg a trouvé la manière qui convenait ; aussi son livre, ironique et constructeur à la fois, est-il devenu populaire en Russie.

FRANZ HELLENS

*
* *

PIERRE LAMPÉDOUZE, par *Henri Bosco* (Crès).

M. Henri Bosco souscrirait sans doute à cette assertion de M. Henri Pourrat qu'il n'y a pas de vraie culture sans une vie campagnarde, et que les hommes qui savent redescendre au plus profond de la pensée paysanne sont aussi ceux qui ont le plus de chance d'être instruits, au sens le plus étendu de ce mot. Ce roman, *Pierre Lampédouze*, dans sa simplicité émouvante ne se propose point autre chose que de montrer la reconquête d'une âme par l'ordre et la clarté. Pierre Lampédouze, poète enivré d'audaces, vit à Paris, non sans fièvre. Un incident le force à faire un court voyage au village de Provence où il est né. Comment les éléments de trouble cèdent peu à peu la place au calme pacifique, comment l'influence d'un pays ordonné et lumineux reconquiert son emprise sur une âme tourmentée, voilà ce que M. Henri Bosco explique, en se contentant, pour cette tâche, de quatre journées singulièrement pleines. Si les souvenirs livresques restent encore trop importants dans cette première œuvre, ils témoignent pourtant d'un goût sûr et l'on

peut espérer beaucoup de l'écrivain qui place son premier livre sous le signe de l'inquiétude.

DANIEL ROPS

LETTRES ÉTRANGÈRES

LECTURES ALLEMANDES.

Le fleuve du lyrisme allemand ne cesse de couler large comme le Rhin ; mais de son flot uniforme on n'a vu émerger que deux ou trois divinités puissantes : Goethe, Hölderlin, Nietzsche — le reste se perd dans une sorte de moi collectif. La poésie germanique est trop musicale pour que l'individu s'y dresse avec un modelé vigoureux ; elle est trop extatique et engourdissante pour dépasser beaucoup l'effusion. Tandis que l'élément intellectuel n'est presque jamais absent du lyrisme français, dans le le lyrisme allemand il apparaît peu ; le poète, au lieu d'y chanter le monde, laisse le monde chanter en lui ; ce n'est pas lui qui façonne, il est façonné.

Rien de surprenant à ce que dans cette sorte d'unanimisme la poésie lyrique de la période wilhelminienne n'ait guère été que l'expression d'abord d'un moi national enivré de grandir, puis d'un moi social écrasé par la machine, puis d'un moi obscur, anonyme, redécouvert, deviné derrière le symbole des choses qui le surplombaient, le cachaient de leur ombre. Dans la génération d'avant 1914 rares ont été ceux qui comme Rilke fouillaient d'une pointe sûre la masse vivante pour y dessiner leur propre image. Depuis, les expressionnistes se sont révoltés contre une telle subordination, mais le cri de Moi ! Moi ! répété par un August Stramm n'a pas magiquement suscité la poésie personnelle que l'on attendait. Le lyrisme allemand est devenu atmosphère plus chaude, plus vibrante, sans que pourtant l'on y voie surgir des figures profondes.

Même celle de Franz Werfel, la plus vigoureuse sans doute, demeure hésitante dans une sorte de dualisme dont d'ailleurs il a fait son originalité. A travers ses poèmes aussi bien que dans ses romans on le trouve luttant contre un moi donné du dehors, par la société, par la naissance, par l'animalité, qui pèse sur le moi vrai et dont il n'arrive à se dégager que par la violence. Le héros de *der Ermordete ist schuldig* ne se délivre qu'en tuant en pensée son père ; Verdi (*Roman der Oper*) ne

rebondit qu'en s'opposant à Wagner ; et Werfel lui-même s'affirme surtout par réaction contre le moi « ennemi » : « J'ai un ennemi, mon Père... Mon Père, pourquoi m'as-tu créé avec cet ennemi, pourquoi m'as-tu fait double ?... Délivre-moi, purifie-moi, mon Père, noie cet ennemi, tue-moi, tue ce moi. Combien heureux sont les simples, ceux qui ne savent pas, les simplement bons ou mauvais ! Mais malheureux, combien malheureux sont les doubles, les divisés, les adversaires qui ont le dessus et le dessous ! »

Cette « division » qui caractérise la génération actuelle, lui inspire aussi des accents authentiques et il est heureux que M. L. Charles Baudouin ait traduit avec un rare talent et réuni dans *L'Ami du monde* (ce titre était celui d'un recueil de Werfel) quelques-unes des pièces les plus significatives du poète tchèque.

En échange Rainer Maria Rilke et Ernst Robert Curtius se sont donné à tâche de traduire Paul Valéry. C'était une gageure de faire passer en allemand le *Cantique des Colonnes* et le *Cimetière Marin*. Dans la mesure où le fluent vers allemand permet de rendre le dessin de Valéry, net comme une épure, et cette ivresse qui naît de la netteté même, ce vertige venant de la rigueur du verbe qui crée et ouvre à l'intelligence un coin nouveau où elle s'arrête, s'organise, Rilke et Curtius ont réussi, l'un en poète pur, l'autre en pur intellectuel.

A propos d'échanges lyriques, signalons *La Vie intérieure de Schumann* par M. Robert Pitrou. Cette biographie faite avec sympathie et pénétration n'intéresse pas que les musiciens, elle est aussi une contribution à l'étude du germanisme.

FÉLIX BERTAUX

LES ARTS

ANDRÉ MASSON.

La nuit où tard au creux d'un défilé de maisons groupées comme des pans d'abîmes sur neuf cours, ornées par rien que par la seule ombre tragique d'un marronnier absent près du tunnel qui livre le petit jardin tendu de ses plaies, de tapis de velours lourds d'inscriptions illisibles et peuplé de la double rangée de monstres que ne fréquente pas le vulgaire, chats de gouttières en proie aux étoiles et vieilles femmes livides chevauchant une

braise, je me trouvais pour la première fois devant la porte, ouverte même quand il n'est pas là ou quand il dort, du palais de papier et de verre d'André Masson, plus qu'un roi inaccessible dans sa bure qu'il métamorphose en pourpre, s'il pare tout ce qui l'approche, j'eus le sentiment qui ne trompe jamais de franchir je ne sais quelle limite du monde, d'aborder la région la plus « actuelle » du Temps. Une douceur, inespérable dans l'effroi, m'avertissait, comme des harpes ébranlées par la trompette dernière ou la seule présence de Job qui m'a toujours mis en contact avec « les démons ». Il ne s'agissait plus de la Terre, de la Mer ni du Ciel, de rien d'humain, de rien de réel, de rien de possible. Par delà ce que je pouvais toucher, il y avait quelque chose d' « autre », quelque chose de « nouveau » et je l'apercevais tout le long d'une toile striée de figures sur laquelle une main séraphique éponge éternellement le feu et les larmes.

« Je viens de passer une heure chez un peintre bien connu, écrivais-je plus tard à André Masson qui était devenu mon ami. Tout ce qu'il m'a montré fondait comme du plomb devant une ardeur secrète qui n'était cependant qu'un souvenir. Je ne voyais à travers les siens que tes paysages : *Le soleil se couche dans les tombeaux.* Et les couleurs vives clignaient, s'effaçaient pour ne me restituer jalousement que les tiennes, si terribles d'être pâles, si « elles », si incapables d'être différentes qu'elles palpitent sans faiblir sur ma rétine enivrée. Pourquoi ne puis-je oublier « le bleu » du verre par exemple dans *le service de cuisine* ni une petite tache turquoise à droite du *site romantique ?* Il faut que tu aies atteint là le comble, l'essence, l'individualité de la couleur, de la nuance de la couleur que tu cherchais et qu'on n'ait pu la voir jamais avant que là pour qu'elle me soit devenue précieuse comme une pierre unique ou un vitrail. La subtilité de tes *cristaux* qui ne voilent rien, sans violence, défie celle des guipures où s'enfermait la Vierge dans le regard des Primitifs. Les arbres de *Chaville* créent « des verts » et les *Corbeaux, une gorge* surtout, « des gris ». Dans *le Repas*, « le rouge » du verre de sang respire et souffre. Mais *l'homme dans un intérieur* qui doit bien être jusque-là ton chef-d'œuvre, à distance continue de m'halluciner. La matière que tu emploies pour peindre la chair paraît traversée de magie, détrempée de vif-argent ou lamée de l'or d'une alchimie

indiscernable. On dirait que tu copies des écorchés, quand c'est nous. Le galbe de tes personnages ne présente aucune aspérité vaine ; sans cesser d'être humain ni individuel, il a la précision générique d'une silhouette d'insecte et l'envergure des Anges. Certains dessinaient le squelette de ceux dont ils allaient faire le portrait. Tu as choisi le moyen terme et ainsi appréhendes-tu le solide par le formel, l'essentiel encore, l'arête vive aiguë, solennelle des corps dans *le coup de dés*. Tu nous dépouilles de mortalité ; tu délivres ce qu'il y a d' « éternel », en chacun de nous, l'être plus vrai que lui-même. Tu nous peins ressuscités ou mieux tels que nous étions, escadre comptée, mesurée à part, singulièrement triée déjà, de Chimères errant sur les Eaux dans la Pensée divine, la nuit qui a précédé la lumière. »

Quand j'écrivais cette lettre dont je retrouve le projet, André Masson avait parcouru le tiers du chemin qu'il a suivi de la série de ses dessins érotiques à ses portraits dont quelques-uns font part d'une étrange divination, si celui de Louis Aragon, par exemple, reproduit par *la Revue Européenne*, illustre une phrase du *Paysan de Paris* qu'ignorait Masson et qu'une heureuse distribution du texte a placée en face du portrait, comme pour attester que le peintre et l'écrivain n'ont réussi à le restituer intégralement qu'en dérobant l'un et l'autre sous la même épine les trois quarts du prestigieux visage.

Peindre le silence ; épier le cœur de la nécessité, y surprendre le hasard ; capter les astres dans une chambre, le poisson dans les nuées, un absolu isolement si la bougie brûle près de la corde que touche une main de pierre et que je sois clos avec le Soleil et le couteau le plus tranchant dans le souterrain congénital. A l'intérieur de l'Univers, comme du fruit tombé d'un arbre inconnu, court l'omnifère et omnicide linéament, le même, du fœtus où s'enveloppe à égale distance d'une nageoire et d'une aile la fragile-infrangibilité de l'Homme-banderole plus loin déroulée en spirale parmi l'escorte sans fin des mondes visibles et invisibles autour du doigt de nul amour mais de tout l'orgueil.

MARCEL JOUHANDEAU

*
* *

LES REVUES

Il faudrait citer tout COMMERCE. Signalons du moins, dans le numéro IV, les poèmes de Paul Claudel, de Léon-Paul Fargue, de Francis Jammes :

> *Qu'importe à la Garonne étalée en son lit*
> *Le nuage inquiet de l'air qu'elle déplace*
> *Ou la vapeur qui sort des chaudières de crasse ?*
> *Elle semble bâiller au milieu de ses draps.*
> *Elle est avantageuse. Elle coiffe un madras*
> *De tomate écarlate et de banane jaune...*

de forts beaux poèmes italiens de Giuseppe Ungaretti : *Appunti per una poesia* et, précédant la traduction de quatre *fragments mystiques*, un singulier portrait de Maître Eckhart par Bernard Groethuysen.

***

D'un *entretien* de Paul Valéry avec Frédéric Lefèvre (La Revue Universelle. 1er août) :

Les œuvres littéraires m'apparaissent, je dois l'avouer, comme les résidus morts des actes vitaux d'un créateur. Je ne puis penser à une œuvre que je ne pense aux actions et aux passions d'un être en travail....

Il faut confesser qu'une œuvre est toujours un *faux* (c'est-à-dire une *fabrication à laquelle on ne pourrait pas faire correspondre un auteur agissant d'un seul mouvement*, mais qui est le fruit d'une collaboration d'états très divers, d'incidents inattendus ; une sorte de combinaison de points de vue originairement indépendants les uns des autres). Le lecteur, être instantané, se trouve en présence d'un monstre formé de durées très différentes de nature et de développement et il est nécessaire qu'il en soit ainsi...

Pour qui s'intéresse de très près au travail même du vers, il importe peut-être assez peu de varier les sujets. Je concevrais fort bien qu'un poète amoureux de son art se contentât de refaire, sa vie durant, toujours le même poème, en donnant tous les trois, quatre ou cinq ans une variation nouvelle d'un thème une fois choisi. Ce serait agir comme une fabrique d'automobiles qui lance de temps à autre un châssis nouveau, pourvu de perfectionnements (parfois contestables) d'un type primitivement conçu. C'est que j'incline à croire que l'essence de la poésie est la recherche de la poésie même, et que sa

profondeur est possession de plus en plus intime, de plus en plus précise, de tous les moyens d'un art dont l'objet, ou, si vous voulez, la fin, est dans une relation très étroite avec ses moyens.

*
* *

MEMENTO

LES CAHIERS DU MOIS (nº 13) : *Visite d'un soir*, par Emmanuel Bove.

L'ECLAIR (13 juillet) : *Baudelaire et le « Salut Public »*, par Fernand Vandérem.

L'EGYPTE NOUVELLE : numéro consacré à l'œuvre d'Henri Thuile.

EUROPE (juin) : *Notes et souvenirs* de Maxime Gorki.

L'EUROPE NOUVELLE (15 août) : *Pour une édition de la correspondance de Tocqueville*, par A. Thibaudet.

LA GRANDE REVUE (juin) : *Messieurs les Administrateurs*, par Pierre Hamp.

MERCURE DE FRANCE : (1er juillet) *Lettres* de Paul Verlaine à son médecin ; (1er août) *René Quinton*, par Jules de Gaultier.

LE NAVIRE D'ARGENT (1er juillet) : *La légende du roi d'un jour*, par G. Chennevière ; (1er août) *La Méthode de Balzac*, par R. Fernandez.

LA RÉVOLUTION SURRÉALISTE (15 juillet) : *Le Surréalisme et la peinture*, par André Breton ; *Fragments d'une conférence* de Louis Aragon.

LA REVUE EUROPÉENNE (juillet-août) : *Monsieur Sarcinet*, par Marcel Jouhandeau. Réponses de A. Fabre-Luce, Romain Rolland, Viénot, Benoist-Méchin à l'enquête sur l'Allemagne.

LA REVUE DE FRANCE (1er juillet) : *Scènes dramatiques inédites*, d'Edgard Poë.

LA REVUE JUIVE (juillet) : *Le moment historique de Montaigne*, par Léon Brunschwig ; *Lettres* de Marcel Proust.

LA REVUE NOUVELLE (juin) : *Valery Larbaud*, par Ernst-Robert Curtius.

LA REVUE DU SIÈCLE (1er août) : *La Nouvelle Jérusalem*, par G.-K. Chesterton.

*
* *

CORRESPONDANCE

Notre collaborateur, M. P. Drieu la Rochelle, nous communique la lettre suivante, qu'il a reçue de M. Louis Aragon :

Mon cher Drieu,

Je relis encore une fois ton article, et j'ai beau faire : je ne parviens pas à le comprendre, à comprendre ce qui s'est passé en toi. Je supporte fort bien l'injure, la bêtise, la surdité, la calomnie, la mauvaise foi dont on croit mes amis et moi de

toute part nous accabler. Je n'ai pas accoutumé de me défendre. Et tant mieux si au premier geste mes ennemis se marquent, coalisés. Ce qu'ils sont me ferait honneur, leur nombre, si j'étais accessible à ce sentiment. Mais cette amitié pour toi, de laquelle je reconnais à plusieurs le droit aujourd'hui de me demander compte, puisque tu t'en sers contre eux, il faudrait qu'elle eût été bien mensongère pour se poursuivre quand soudain, toi qui prétends avoir mis en nous un espoir qui en dit long sur le mépris que tu portais aux autres, tu viens renforcer leur clameur jusque de l'autorité d'un tutoiement dont nous avions pris l'habitude.

Regarde, encore une fois mon ami, avec quelles gens tu te ligues, dans le sens de quelles gens tu abondes : quand sur *ton* initiative nous avons publié *l'infâme pamphlet* « Un Cadavre », la même racaille nous traitait de chacals, les mêmes chiens réclamaient de leurs aboîments les répressions policières. Te voilà repenti, ils t'accueillent. Je lis dans l'*Action Française :* « Vous devriez songer à devenir des nôtres. Soyez-en sûr, si « c'est qu'il vous faut : nous savons mépriser de plus haut que « la Tour Eiffel. Quelques-uns d'entre nous ont même traversé « ces landes du pessimisme intégral où il est trop malsain de « s'attarder. Avec le mépris, nous avons aussi pour nos plaisirs « la haine, si belle lorsqu'elle ne provient pas d'un intérêt per- « sonnel, mais de la passion du bien public. Vous prendriez « part à la plus grande entreprise qui ait été essayée depuis « longtemps, rien de moins que la contre-révolution, l'éviction « des politiciens par les métiers. En outre, vous seriez du côté « où les décorations ne pleuvent pas, ni les emplois. On est « payé par le mâle orgueil d'avoir raison, et par l'agrément « qu'une bonne volonté tendue à servir reçoit d'elle-même. Au « cas possible d'un coup de chien, c'est aussi le meilleur moyen « de risquer et de vaincre. » Eh bien, va, mon garçon, puisque tu leur as fait risette, voilà leur appeau, et à demi-voix ils te laissent entendre ce qu'ils diront de toi si tu résistes. Tu sais de reste que je tiens les gens d'*Action Française* pour des crapules.

Il est vrai que tu ne te promets qu'une position prudente, que l'extrême n'est pas fait pour toi. Et comme tu as peur d'être dupe : ça pourrait ne pas être parisien le mot *République* que tu me reproches, parce que je ne t'ai jamais caché, tant pis pour le

ridicule, que j'étais prêt à mourir pour ce mot-là. Freud non plus n'est pas parisien. Mais ce qui l'est trop pour moi, c'est cette facilité de journaliste qui te vient soudain, d'unir, pour cette seule raison que cela fait allemand, des noms qui ne peuvent dans l'esprit de personne avoir tenu la place égale que tu laisses croire qu'ils ont tenue. Einstein, mon cher, toi et moi nous n'en pouvons écrire, il faudrait aller à l'école. Et pour Caligari, c'est un argument que tu tiens de M. Cocteau. Le surréalisme, ça t'embête ? Mais c'est que tu as fini par comprendre Dada. Alors traite-nous de *vieux adjudants allemands*, une fois de plus voilà qui porte sur les meilleurs éléments d'un monde qui vaut bien *le café Cyrano, à Montmartre*, qu'on ne s'attendait pas à voir paraître dans un débat idéologique. Je ne veux pas te répondre que je n'ai pas crié : *Vive Lénine !* Je le *braillerai* demain, puisqu'on m'interdit ce cri, qui après tout salue le génie et le sacrifice d'une vie ; tes coquetteries à Maurras me semblent plus intéressées. Vive Lénine, Drieu, quand je te vois ainsi te complaire à ce vague intellectuel, à cet esprit de compromission où pas une idée ne tient, pas un critérium moral.

Une certaine certitude sera toujours pour m'étonner. Que rien ne soit jamais possible au delà du communisme, voilà ce que tu avances avec satisfaction. Il y a des gens qui se croient ainsi le pouvoir de limiter la marche de l'esprit. Et soudain ils ne redoutent plus l'ânerie. C'est que la solution du scepticisme n'est jamais passible de ridicule immédiat. Je ne te croyais pas de ceux-là. Tu en es pourtant : qu'on en réfère à ton petit tableau du *Péril Jaune*. Ah tu es bien venu de nous reprocher les images, toi qui ne peux pas résister à la tentation d'un lyrisme à la manque, qui ne touche guère que des cœurs de midinettes, joignant dans la même phrase la *Revue des Deux-Mondes* et la *Maison Blanche* ou la peinture futuriste et Anatole France. Le vrai, ce qui t'irrite, c'est l'incapacité profonde où tu es, d'accéder à un concept. Voilà ce qui te gêne dans Freud, voilà ce qui fait que n'ayant retenu que le mot *Orient* d'un débat qui porte sur les conditions mêmes de la vie, tu t'es souvenu d'un livre de Mac Orlan et de quelques récits de voyageurs.

Il me faut aujourd'hui ce ton pour te parler ce langage. Mais es-tu bien celui qui était mon ami ? Celui-ci était un homme triste, qui n'avait pas d'espoir, qui rongeait sa vie comme un

frein, un homme irrésolu. Je l'ai vu pendant des années en proie à cette vie, de laquelle tu m'engages à profiter. Rien ne pouvait fixer ce grand corps, et le monde était trop peu pour lui, et que me parles-tu maintenant de l'amour ? *Ces belles disciplines de la joie... ne nous en privons pas plus longtemps.* Est-ce bien lui qui parle ? Tu es fou. Je le croirais à te lire : la chaîne de ton raisonnement... je le reprends, je ne puis comprendre par quel tour de passe-passe le nom de Dieu en haut de la page 171 apparaît. Et toute cette fin où tu t'empêtres, et où dans le même temps que tu nous approuves d'avoir dit : *Le salut pour nous n'est nulle part*, tu nous proposes un Dieu qu'une telle affirmation, qu'une telle négation rend incompréhensible, après nous avoir engagés à jouir. *Le royaume de Dieu,* voilà encore une image et une équivoque. Elle finit un article où il n'y a pas une idée véritable par une allusion à une métaphysique que je te défie d'exprimer. Et qui ne voit pas qu'elle te rallie une majorité de lecteurs, qui ne peuvent l'entendre que d'une seule façon, la plus grossière. Mais toi-même, comment peux-tu prononcer ce mot imprononçable ? Si un instant j'essaye de m'élever à cette notion, Dieu, je me révolte qu'elle puisse en aucun cas servir d'argument à un homme. Tu n'es qu'un homme comme les autres, et pitoyable, et peu fait pour montrer leur chemin aux hommes, un homme perdu, et que je perds. Tu t'en vas, tu t'effaces. Il n'y a plus personne au lointain, et, tu l'as bien voulu, ombre, va-t'en, adieu.

LOUIS ARAGON

*
* *

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « La Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. Léon Vigneault, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe Arrondissement.

A PROPOS DES DETTES INTERALLIÉES

La diplomatie a coutume de retarder d'un demi-siècle au moins. En 1848, quand siégeait l'éphémère Diète de Francfort, la diplomatie britannique pensait que tout arrangement qui tendrait à unir plus étroitement et à consolider les Etats séparés qui formaient alors l'Allemagne, serait considéré par le gouvernement de S.M.B. comme devant ajouter un poids à la sécurité de l'équilibre des puissances et, par conséquent, à la garantie de la paix générale... Pourquoi s'étonner que la science économique retarde, elle aussi, sur les évènements ? Certes, il faut admirer les lois sur lesquelles elle repose ; mais il est permis de ne pas s'extasier devant l'application que l'on prétend en faire.

J'admets d'ailleurs que les problèmes économiques et financiers du jour sont d'une complexité auprès de laquelle ceux qui se posèrent notamment il y a un demi-siècle, n'apparaissent plus que comme de simples jeux d'enfants. Je crois néanmoins qu'avec un peu de finesse et d'équité, ils pourraient recevoir, non certes une solution destinée à réunir l'unanimité des suffrages et à faire l'admiration des générations futures, mais une solution supportable, car il ne faut pas demander mieux.

Ces réflexions me viennent à l'occasion de cette question des dettes interalliées qui préoccupe de plus en plus l'opinion publique et les milieux politiques et qui arrête un peu la Bourse dans le vaste mouvement de reprise de nos valeurs nationales, qu'elle a si magnifiquement commencé. Jusqu'ici, la question a été faussée, exacerbée par des polémiques où les États débiteurs, et la France est le premier de ceux-ci, n'ont pas été ménagés. Il faudrait y regarder de près. Le montant même des dettes devrait être revisé. M. Baruch, qui siégea dans le cabinet de guerre de M. Wilson, n'a-t-il pas reconnu que l'emploi des sommes réclamées à notre pays était à examiner de très près ? Ne convient-il pas, par exemple, d'évaluer les montants encaissés par le fisc américain et anglais à l'occasion des commandes passées à l'industrie des deux pays ? Nous ne pouvons, en effet, nous interdire, dès l'origine, de nous adresser à l'équité de nos ex-alliés dans le procès qui commence ; nous ne pouvons délibérément nous laisser bloquer dans leur réclamation impérieuse. Il faut enfin que l'effort qui nous sera demandé soit à la mesure de nos moyens et que l'on tienne compte de notre créance sur l'Allemagne.

On dit que l'Amérique serait revenue à de meilleurs sentiments et l'Angleterre aussi. Les Etats-Unis prendraient en considération notre capacité de paiement. C'est aimable de leur part. Mais le moyen de faire autrement ? En même temps, on assure que le gouvernement britannique n'exigerait plus des Etats-Unis que ceux-ci traitassent sur le même pied tous leurs débiteurs. Ce qui signifie que le cabinet de Londres reconnaîtrait au gouvernement de Washington — ce qu'il n'avait jamais fait jusqu'ici. — la liberté de consentir à la France, à l'Italie et aux autres débiteurs européens des conditions d'intérêt et d'amortissement plus douces que celles qui lui ont été accordées à lui-même en 1923.

Il est encore un autre point sur lequel nous devons porter notre attention. Le ministère britannique a déclaré qu'il attendrait seulement de ses débiteurs européens des paiements équivalents aux sommes par lui transférées en Amérique, et il a laissé entendre que ces sommes devraient être réparties entre les débiteurs, non point proportionnellement au chiffre de la créance britannique sur chacun d'eux — à cinquante millions de livres près, la France et l'Italie ont contracté à Londres des emprunts égaux — mais proportionnellement à leurs richesses nationales respectives. De leur côté, les Etats-Unis semblent admettre que, pour l'échelonnement des échéances, la fixation du taux de l'intérêt, etc., ils consulteraient, dans chaque cas, la capacité de paiement.

Cela signifie que l'on s'engagera dans toutes sortes de comparaisons entre la France et l'Italie, et qu'elles seront taxées selon les indications qui en sortiront. L'on aperçoit aussitôt les conséquences de cette méthode. Depuis longtemps, les dirigeants de Paris et Rome auraient dû concerter leur attitude à ce sujet, car rien ne serait plus fâcheux qu'une chicane devant leurs créanciers.

Je crois que le bon sens et l'équité finiront par triompher et je pense bien que la restauration financière à laquelle nous assistons ici, ne fera que donner plus de force aux arguments de ceux qui sont chargés de traiter la question en notre nom. La Bourse aurait donc tort de redouter que les discussions auxquelles elle va donner lieu dans la phase qui s'ouvre, n'amènent quelque trouble sur le marché des changes. La spéculation internationale oserait-elle opérer une nouvelle offensive de grand style sur notre franc, alors que notre restauration financière se manifeste par tant d'indices d'une si haute éloquence ?

EMPRUNT DE LIBÉRATION NATIONALE 4 % OR 1925

En vue de contribuer de tout mon pouvoir au succès de l'opération en cours, qui doit être éclatant, j'offre aux abonnés et lecteurs de *la Revue* de recevoir les Bons de la Défense Nationale qu'ils détiennent et de les échanger contre des titres du nouvel emprunt. Cet échange et l'envoi à domicile des nouveaux titres se fera sans aucun frais.

PETIT COURRIER

Armand R... C... — Mille regrets, non seulement je ne vous guiderai pas dans vos opérations à terme ; mais je vous conseille très sincèrement d'y renoncer.

H... H... Alsace. — Affaire née au moment du boom des mines d'or, et qui a vécu ce que vivent les roses. Papier sans valeur.

LÉON VIGNEAULT



LE MOIS LITTÉRAIRE CHEZ GRASSET

LEXANDRE ARNOUX

Suite variée 7.50

ÉON DEUTSCH

J'ai acheté cette femme 7.50

EAN GALTIER-BOISSIÈRE

La bonne vie 7.50

AYMOND HESSE et LIONEL NASTORG

Leur manière 7.50

Plaidoiries à la façon de nos grands avocats.

OUIS MARTIN-CHAUFFIER

L'Épervier 7.50

. F. RAMUZ

Joie dans le Ciel 7.50

TIENNE REY

De l'Amour 7.50

**

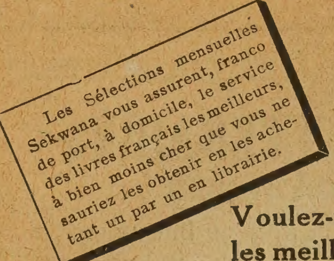
R. F.

N. R. F.



: R. F.

L. F.



Etrangers cultivés amis des lettres française[s]

Français à l'Etranger !

Voulez-vous recevoir directement chez vo[us] les meilleures nouveautés littéraires françai[ses]

Abonnez-vous à l'une ou à l'autre des SÉLECTIONS SEKWAN[A] vous recevrez à domicile, où que vous demeuriez, soit les 5 meilleurs livr[es] tous les genres, soit les 3 meilleurs romans PARUS DANS LE MOIS

Ces ouvrages sont choisis par un haut Comité de lecture composé de :

MM. **René BOYLESVE,** *de l'Académie française*
Henry BORDEAUX, *de l'Académie française*
Joseph BEDIER, *de l'Académie française*
Me **Henry ROBERT,** *de l'Académie française, Ancien bâtonnier de l'Ordre des Avo[cats]*
MM. **Pol NEVEUX,** *de l'Académie Goncourt*
Jacques BAINVILLE
Pierre LYAUTEY
Henry MASSIS
André MAUROIS
Fortunat STROWSKI, *Professeur à la Sorbonne*
Paul VALERY

La Sélection mensuelle A. — Elle comprend les **cinq** meilleurs ouvrages c[hoisis] parmi tous les genres de la littérature générale : roman, théâtre, études de mœurs, é[tudes] sociales, politiques, philosophiques, histoire, mémoires, souvenirs, poésie, récits de voy[ages,] nouvelles humoristiques, etc... Elle est la mieux à même de vous assurer d'une manière gén[érale] le contact intellectuel avec les nouvelles lettres françaises.

La Sélection mensuelle B ou Sélection roman. — Elle ne se compose qu[e des] **trois** meilleurs ouvrages du genre : romans de mœurs, d'aventures, historiques, hum[oris]tiques, etc... Elle conviendra plus particulièrement aux esprits désireux de ne demande[r à la] lecture qu'un divertissement.

En outre le Comité littéraire des « Sélections » établit la **nomenclature mensu[elle]** de toutes les œuvres présentant une valeur réelle, par leurs qualités littéraires, l'intér[êt du] sujet traité ou la documentation produite. La liste en est jointe à chaque envoi des **Sélect[ions] mensuelles A** et **B.**

SOUSCRIVEZ UN ABONNEMENT !

Vous lirez les livres qu'il faut avoir lus ; vous aurez la certitude de recevoir dès son app[arition] le roman dont on parle, sans avoir eu à le deviner, à le rechercher, à l'attendre.... [Vous] éviterez l'achat du livre insignifiant, acquis au hasard. Vous aurez une bibliothèque fra[nçaise] de premier ordre tenue régulièrement à jour.

« Vous pouvez également recevoir les " Sélections " reliées, genre Bradel antique, dos [et] forts côtés recouverts d'un joli papier à la cuve, dorure et fers modernes spéciaux, au p[rix de] 6 francs la reliure par volume, soit 30 francs par " Sélection A " et par mois ou 18 fran[cs par] " Sélection B " et par mois. Indiquez-le sur le bulletin de souscription ci-contre ».

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

à adresser à la SOCIÉTÉ SEKWANA, 58, boulevard Raspail, PARIS

Veuillez m'établir :

* Un abonnement à la Sélection mensuelle **A** (5 volumes par mois) de

	Etranger	Colonies françaises	
* 3 mois	135 fr.	130 fr.	m'assurant 15 vo[lumes]
* 6 mois	260 fr.	250 fr.	— 30 vo[lumes]
* un an	500 fr.	480 fr.	— 60 vo[lumes]

* Un abonnement à la Sélection mensuelle **B** (3 romans par mois) de

	Etranger	Colonies françaises	
* 3 mois	82 fr.	80 fr.	m'assurant 9 vo[lumes]
* 6 mois	160 fr.	155 fr.	— 18 vo[lumes]
* un an	315 fr.	305 fr.	— 36 vo[lumes]

Ci-joint la somme de .... dont .... pour la r[eliure]

M.. à .... rue ....

A .... le .... 192..... Signature :

* Biffer les mentions et chiffres non choisis.